

~~73150~~

BG PARIS

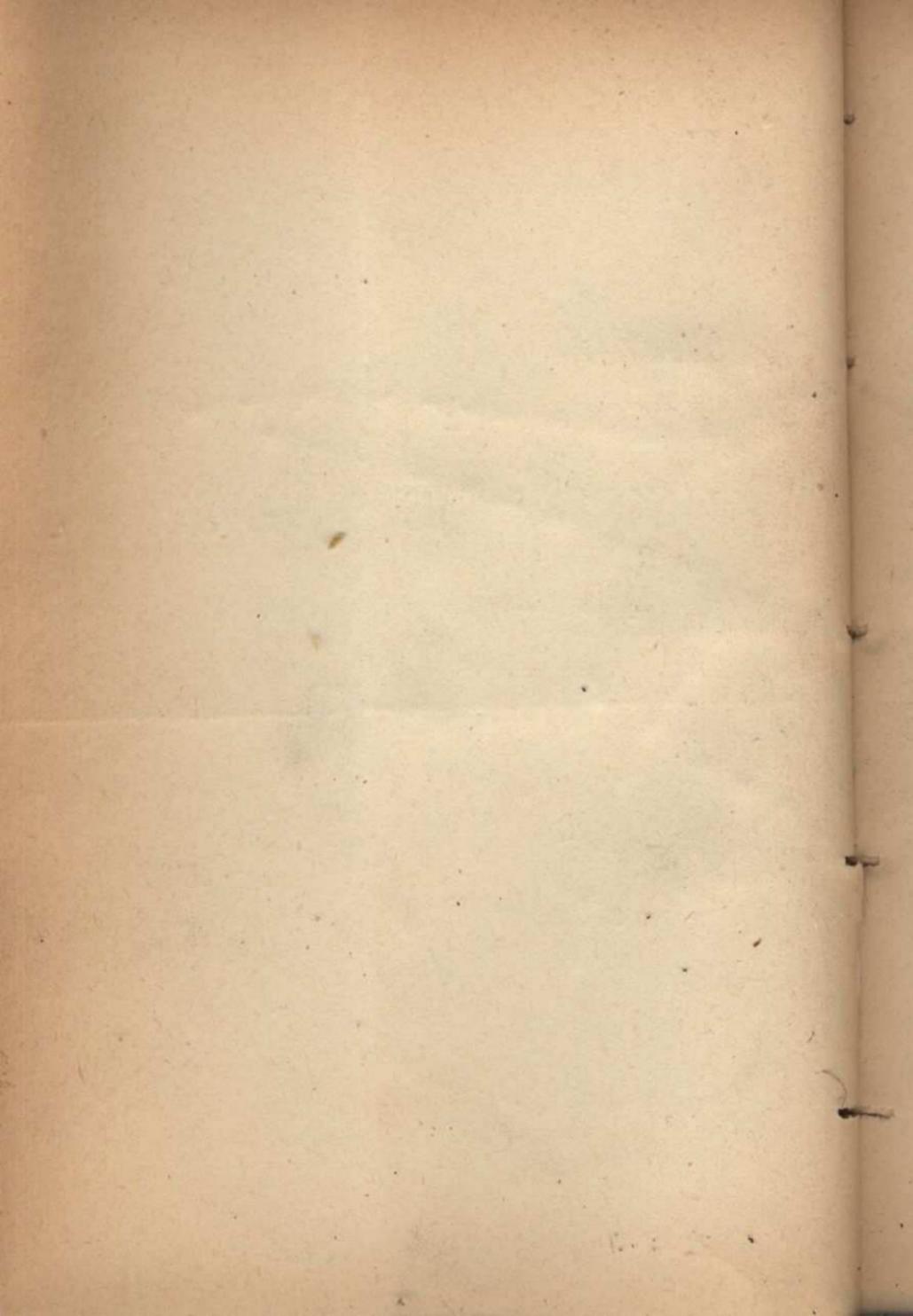
EX - EMPIRE

n<sup>o</sup> 184

LA  
COLONNE DE MARACH

ET QUELQUES AUTRES RÉCITS  
DE L'ARMÉE DU LEVANT

BIBLIOTHÈQUE DE GARRISON  
CERCLE NATIONAL DES ARMÉES  
Place Saint-Augustin - PARIS  
Tél. LA Borde 71-50



MAXIME BERGÈS

LA COLONNE  
DE MARACH

ET

*0. n° 3. 150.*

QUELQUES AUTRES RÉCITS  
DE L'ARMÉE DU LEVANT

REGLE NATIONAL  
des Armées de Terre & de Mer

BIBLIOTHÈQUE  
Ecole Nationale Supérieure de Guerre, 51<sup>bis</sup>  
Cours de la Marne, Montauban  
(MUSEUM DES INVALIDES)

PARIS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, 78

*Il a été tiré de cet ouvrage :*

*15 exemplaires d'auteur, hors commerce,  
sur papier de Hollande, numérotés de A à O;*

*15 exemplaires de luxe,  
sur papier du Marais, numérotés de 1 à 15.*

LA COLONNE DE MARACH

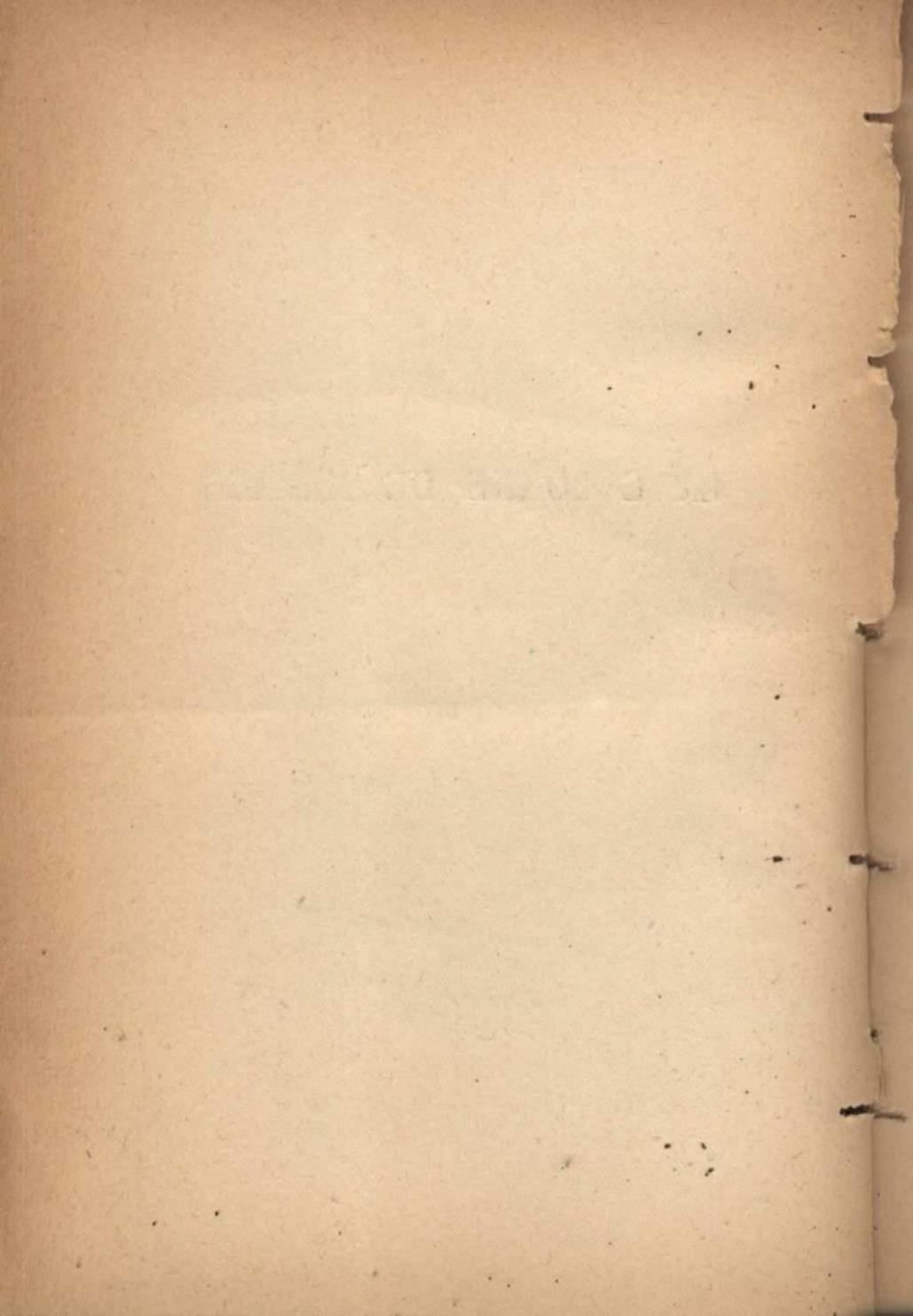
CERCLE NATIONAL  
des Armées de Terre & de Mer

BIBLIOTHÈQUE

~~5111~~

~~Corruteurs de l'Etat & du Commerce~~

(HOTEL DES INVALIDES)



## LA ROUTE

Des consignes, des cartes, des plans d'alerte minutieux s'étagent sur les murs, jaunis d'un jour avare par une lanterne posée sur la table; dans un coin d'ombre, deux mitrailleuses sont accroupies comme de grêles sauterelles méchantes. Un entrelacs de fils, un appareil, un tableau aux multiples directions, un annonciateur de sonneries d'alarme forment dans un autre coin le domaine du téléphoniste qui dort à poings fermés sur une couchette basse pareille à celle d'où je viens de me lever.

C'est la chambre du poste central du dépôt de munitions de Bir-Hassan, où je suis de garde.

Onze heures! Je vais aller faire une petite ronde; il ne pleut pas trop, justement. Je serai rentré dans une heure et demie; j'enverrai un sous-officier en faire autant dans trois heures, et ce sera tout pour cette nuit.

C'est égal, tout de même, je croyais la vie du Levant un peu plus large et plus imprévue. Quel service de place! On se croirait dans une garnison

de province. Il n'y a pas quinze jours que je suis à Beyrouth, et c'est la seconde fois que je prends la garde ici. Quand ce n'est pas cela, d'ailleurs, c'est autre chose : la surveillance en ville, par exemple : j'ai passé ma journée d'hier à arpenter les rues, sous une pluie battante, pour fourrer dedans les gens qui portaient des cols déboutonnés ou des képis de fantaisie. Si on croit que c'est pour cela que je suis venu !

J'en suis là de mes réflexions, lorsque quelqu'un frappe à la porte. On entre. C'est un gros officier que je ne connais pas et qui, s'étant présenté, me tient ce langage : « Monsieur, je viens vous relever ; veuillez me passer rapidement les consignes, et rassembler tout votre personnel pour rejoindre immédiatement votre batterie, qui embarque demain matin à sept heures.

Je crois que le voici, l'imprévu désiré ; il est même un peu brutal. Onze heures et demie ! à sept heures, il faut embarquer et, dans l'intervalle, assurer la relève, retourner à Beyrouth, faire tous les préparatifs et traverser la ville pour aller au port. C'est assez précipité, mais tout de même je ne suis pas fâché de cette annonce. On va voir du nouveau, et, pour que le départ soit aussi brusque, il faut qu'il y ait quelque chose de sérieux dans l'air.

En bas de l'escalier du poste, j'attends maintenant, dans l'obscurité humide la fin de la relève des sentinelles éloignées.

Quelques étoiles essaient de luire au ciel brouillé,

et de lointaines rumeurs arrivent confuses, du côté du grand Liban noir. La porte ouverte du corps de garde jette sur les flaques d'eau une pauvre lumière jaune et laisse voir du dehors les hommes déjà relevés qui stationnent dans la chambre avec ceux de la garde montante; ce sont des Arabes, presque tous; groupés autour de la bougie, ils chantent à mi-voix une mélodie lointaine et grelottante. Comme il me fait du bien, ce soir, comme il répond à mon désir d'inconnu, ce chant monotone et étranger, et comme il va bien avec la nuit pluvieuse; on dirait qu'il est, lui aussi, obscur et mouillé.

Cependant, peu à peu, toute la garde descendante s'est rassemblée en piétinant dans l'ombre; les chanteurs du poste se sont joints à elle.

— Ça y est, tout le monde est là? Ceux de la cartoucherie? Ceux des explosifs, ceux de la baraque Adrian?

— Complet, mon lieutenant, répondent, à chaque question, les brigadiers.

— Bon, donnez-moi mon cheval, par la droite, en avant par quatre, marche.

Et voilà quelle est ma dernière nuit syrienne, pleine d'émotions et pleine de rêves; je me laisse d'ailleurs aller tout entier à ces émotions et à ces rêves, lorsque je ramène ma petite troupe à travers les bois de pins et la longue rue de Mazraa, et lorsque s'achèvent les préparatifs du départ, à l'heure du dernier vacillement de la dernière étoile, au-dessus du grand Liban rose.



Le navire qui doit nous emmener en Cilicie, puisque c'est là que nous allons, en ce matin du 28 janvier 1920, est le transport portugais *Machico*; il se dresse, énorme en l'eau huileuse qu'agrémentent les flottilles d'épluchures et de peaux d'oranges, elles-mêmes sillonnées d'autres flottilles non moins bariolées et malpropres de barques plates et de petits canots; c'est dans ces embarcations un grand mouvement de gens en tarbouchs sales et en turbans crasseux. Comme il faut aller continuellement de terre à bord pour surveiller l'embarquement commençant, on en a un sérieux besoin, de ces bateliers criards et affairés; il faut alors laisser de côté toute appréhension de chute et se confier à leurs bras pour passer, du haut du quai sans marches, à leur esquif vacillant, pour se hisser à l'échelle de coupée beaucoup trop courte du *Machico*, et pour grimper, au prix de mille acrobaties, dans les lourds chalands plats où s'entassaient les mulets. Ils sont déjà surpris d'être sur ce plancher mouvant, les pauvres animaux, mais leur étonnement ne connaît plus de bornes lorsque la grue commence à les élever vertigineusement, comme de grandes araignées ahuries, pour les plonger dans l'ombre de la cale avec les chevaux barbes des spahis qui, moins surpris et plus excités, ruent et frappent dès qu'ils se sentent suspendus entre ciel et mer.

Il y a du monde sur le quai : des camarades restant à Beyrouth qui viennent serrer la main des partants, des officiers d'état-major, pour la plupart; ils nous renseignent en nous disant adieu et ne manquent pas de nous reconforter par des détails choisis sur les pays où nous nous rendons : « Vous savez, me dit l'un d'eux, c'est gentil, le bled où vous allez; un officier y a disparu ces temps derniers, on l'a retrouvé dans un champ au bout de quelques jours, le corps d'un côté, la tête de l'autre, et les oreilles d'un troisième ». — On parle aussi, vaguement, sans précisions, d'une grande ville lointaine qui s'est soulevée; sa garnison française, cernée, tient tant qu'elle peut, et a besoin de secours; une colonne déjà, envoyée pour la délivrer, a été absorbée à son tour et augmente le nombre des assiégés, et le bruit court que nous partons pour renouveler la tentative.

Voici également des camarades d'autres armes, qui embarquent avec nous pour prendre part à la même expédition. On commence à se lier sur le quai, on finit sur le pont et dans la salle à manger.

L'artillerie n'est représentée que par la batterie, c'est-à-dire par mon direct chef hiérarchique, le lieutenant M..., un grand brun énergique, terrible dans le service et aimable en dehors (c'est un ancien crapouilloteur dont la croix et les palmes disent assez la valeur militaire), mon camarade V..., qui est égyptien, lettré, et artilleur de montagne accompli, et moi.

Un sous-lieutenant de cavalerie commande un peloton de grands spahis algériens coiffés du ghe-nour à cordelière en laine de chameau. Un colonel du génie, jeune et noir, apparaît de temps à autre; c'est lui qui va prendre le commandement de la colonne et régler nos destinées.

L'infanterie est, à bord, la plus nombreuse : un bataillon de tirailleurs algériens qui encombrèrent les ponts d'une cohue kaki tachée par le rouge des chéchias, qui jouent de la flûte sur les échelles, et comblent de soins un bélier brun par eux rapporté de Bessarabie. Leur commandant est un petit homme sec et fin, aux yeux en vrille, et dont les moustaches de chat affectent la même teinte bise de dorure défraîchie que le châle léger qu'il porte autour de son képi, pour en voiler le bleu ciel (ce châle, laissant voir le rouge du fond, lui donne de loin un faux air de général de division). Il est secondé d'une bande d'officiers de tous grades qui racontent le soir de bien horribles choses sur la campagne marocaine, et qui, ne manquant de faire un parallèle assez raisonnable entre les brigands du Moghreb et ceux que nous allons combattre, nous laissent tout rêveurs sur la guerre de guet-apens qu'il va falloir conduire. Ils ont surtout des aperçus particulièrement encourageants sur le sort de ceux qui tomberont vivants aux mains de ces gens-là, — un sort tout à la fois épouvantable et ignoblement impur, — et ils parlent avec un calme déconcertant de toutes ces effroyables choses, d'autant plus effroyables que ce ne sont

pas des inventions et que c'est au-devant d'elles qu'il nous faut marcher.

Parmi toute cette bande de grands gaillards insoucians et sympathiques, il en est un qui, je ne sais pourquoi, me frappe plus que les autres, un dont je sens que je garderai toujours le souvenir, bien qu'il n'ait rien de particulièrement remarquable. C'est un certain sous-lieutenant H..., que ses camarades, en riant, appellent le « Dissident ». Il a trente-cinq ans, l'allure franche et militaire d'un ancien adjudant, une physionomie ouverte et sympathique, et il joue de l'accordéon. Aucun de ces détails n'est, par conséquent, de nature à forcer mon attention, mais peut-être que je le remarque parce qu'il est marié, et qu'il se réjouit de son prochain rapatriement, et sans doute est-ce là cette douloureuse coïncidence qui me frappera plus tard...

\* \* \*

Le *Machico* lève l'ancre le jeudi 29 janvier par une matinée embrumée et se dirige vers le Nord-Ouest, laissant s'éloigner, à droite, les côtes montagneuses de Syrie, toutes confuses derrière leur rideau barbouillé de vapeurs pluvieuses.

Elles sont déjà hors de vue quand le ciel se découvre, et répand sa lumière sur la mer qui, de grise, passe au bleu profond et presque noir que la Méditerranée prend au large des côtes.

La journée s'écoule, monotone, sans aucune terre

en vue. Seulement, vers le soir, au milieu de l'embrassement de l'Ouest, on distingue une traînée bleuâtre qui est peut-être Chypre, peut-être un nuage bas.

Et la nuit vient, magnifiquement sereine, toute lumineuse de la lune presque pleine qui se glisse sur les vagues noires et plaque de scintillements froids leurs larges ciselures mouvantes.

Comment l'oublier, cette nuit des mers de Chypre? Et comment oublier ces instants délicieux que je passe, seul avec V..., tout à l'arrière du bateau endormi, juste au-dessus de l'hélice à la chanson monotone, qui brasse les vagues longues de son remous bruisant et lumineux? Lui qui a fait la guerre en France ressent déjà une émotion douce et forte à la pensée du mystère vers lequel nous allons. Pour moi, l'émotion est intense, car, pour moi, le secret de l'inconnu se double de la surprise des premières armes. Ainsi donc, la guerre où je ferai mes débuts sera une guerre coloniale, avec tout ce qu'elle comporte d'intrigant et d'implacable, ce sera une guerre en terre lointaine et ignorée, vers les confins de ce Kurdistan farouche dont le nom seul laisse rêveur; et c'est une sensation délicate et raffinée de civilisé, que de parler de choses et d'autres, d'art et de littérature, de raviver les souvenirs qui se dégagent de ces mers antiques, tout en pensant en dedans de nous au grand inconnu qui nous attend, à la grande barbarie qui nous guette, en pressentant peut-être les heures tragiques

que nous devons vivre moins de quinze jours plus tard.



Le lendemain matin, vendredi 30 janvier, un froid vif et piquant nous réveille très tôt, en rade de Mersine.

Vue de la mer, en cette saison, la côte cilicienne est une admirable chose.

Une grande chaîne chaotique, paraissant d'autant plus déchiquetée qu'on vient du Liban mollement arrondi, semble, par une illusion d'optique, tremper ses contreforts à même le golfe mauve. C'est le Taurus, le Taurus dont on ne voit, à nu, que la base rousse et pelée, tant son manteau de neige descend bas. Le soleil levant diapre toutes ses solitudes glacées des roses les plus subtils, les plus fugitifs, qui s'évaporent à mesure que le jour monte, pour devenir une nacre plus blanche à peine irisée, avec des gris de perle fine et des verts de jade, dans les ombres infiniment délicates que les pics projettent au creux des cols et sur les pics voisins.

La mer, elle aussi, sous l'effet du soleil naissant, change son mauve irréel contre un glauque limoneux et moiré par la houle; l'air s'adoucit brutalement, et sa fraîcheur trop vive se transforme, presque sans transition, en une chaleur indiscreète.

Mersine s'étend au pied des montagnes aux

splendides blancheurs, et, vue d'ici, elle semble être coincée entre la mer et les neiges.

Ce qui frappe d'abord, et ce qui différencie, cette ville de Beyrouth, c'est l'abondance de la végétation, mais d'une végétation d'Europe; ce ne sont partout, entre les maisons et mêlés aux longs minarets blancs aussi sveltes qu'eux, que bosquets et rideaux de grands peupliers effeuillés.



L'artillerie doit débarquer la dernière, et je reste à bord encore tout le jour pendant que le bataillon algérien et la cavalerie disparaissent peu à peu dans les mahonnes ventruées qu'amène un petit remorqueur étroit, en dansant à la houle.

Le soir, sur cette rade, a quelque chose de grec et de divin; est-ce parce que le soleil en disparaissant passe de la Cilicie à la Pamphylie de Bilitis, toute proche? Je ne sais, mais j'aime ce déclin de jour, ce soleil qui descend dans le ciel jauni, et détache les uns des autres, en une grisaille de plus en plus dorée avec l'éloignement, les longs caps effilés qui s'échelonnent vers l'Occident; J'aime la mélancolie antique de ces larges rayons du soir qui s'écrasent sur la mer en longues traînées de cuivre pâle, avant que la nuit tombe, froide et noire.

Avec la nuit, la houle augmente et rompt les amarres des mahonnes, les entraînant à la dérive,

si bien qu'on ne peut continuer le débarquement et qu'on doit le remettre au lendemain.

Ce n'est que le 31 janvier, en effet, vers midi, que je peux partir à terre avec la dernière cargaison d'artilleurs, sur un chaland plat et carré.

\* \* \*

J'avais raison de penser à la Grèce, hier, en regardant cette côte; Mersine est une ville pleine de Grecs; les drapeaux rayés de bleu et de blanc, avec la croix dans le coin, alternent, sur les façades des maisons, avec les enseignes en langue hellène : l'atelier ΦΟΤΟΓΡΑΦΕΙΟΝ voisine avec la boutique ΦΑΡΜΑΚΕΙΟΝ.

Elle est décevante à parcourir, d'ailleurs, cette ville. Dans le dédale des rues boueuses aux maisons sans caractère, on ne voit plus rien de ce qui en faisait le charme lorsqu'on la regardait de la rade, je veux dire les peupliers, les minarets, et le cadre merveilleux des montagnes neigeuses.

Aussi, je ne regrette pas de n'y séjourner que quelques heures, juste le temps nécessaire pour rassembler la batterie et se rendre de l'appontement du port au quai du chemin de fer situé en dehors de la ville.

L'embarquement est long, par exemple, et la nuit vient vite, après un soir embrumé et rougeâtre, un crépuscule sanguinolent dans lequel nagent des silhouettes bleutées d'arbres dépouillés. Oh, c'est un vrai crépuscule de France, un soir de sai-

son triste qui m'évoque tout à fait de semblables soirs d'hiver passés en Bretagne, avec les mêmes formes d'arbres, tremblantes et bleues, dans un rougeoiement brouillé et désolé; ou bien des soirs d'automne identiques, des soirs de Champagne et d'Ile-de-France.

Cette vision du pays, subitement apparue en terre étrangère, me frappe, mais ne m'émeut d'aucune nostalgie; je suis trop récemment déraciné pour cela; le voyage aventureux que j'ai rêvé est à peine commencé, et je n'ai encore ni regrets, ni désirs de retour. C'est, au contraire, avec une joie émue, avec un appétit d'inconnu croissant, que je monte, par la nuit froide, dans le train qui doit m'emmener vers l'Est par delà des montagnes ignorées, vers le pays insoupçonné, vers le pays d'horreur et de mystère d'où beaucoup, partis comme moi, ne reviendront pas.

\* \* \*

Dans un grand wagon à marchandises, un grand wagon glacial qui ferme mal, nous sommes entassés, tous les trois officiers de la batterie, avec notre maison militaire, — j'entends les plantons, cuisiniers et ordonnances, — et sitôt que le train est en marche, nous nous roulons dans nos couvertures et nos manteaux sur un peu de foin répandu sur le sol, pour lutter contre le froid envahissant, qui pénètre traîtreusement entre les planches mal jointes; puis nous arrivons à dormir

jusqu'au petit jour, où l'arrêt en gare d'Adana nous réveille.

Une gare toute neuve, de grands bouquets d'eucalyptus, des lointains embrumés qui se réveillent dans la lumière rose du premier matin, c'est là tout ce qu'on voit d'ici.

Avant le départ du train, un médecin-major à trois galons, le docteur G..., monte avec nous; il vient de Tarsous (l'ancienne Tarse) et part comme nous pour cette grande ville lointaine et révoltée dont nous ignorons même le nom. Ce docteur est un des hommes les plus extraordinaires que j'aie jamais rencontrés, en ce sens qu'il est le type accompli du méridional calme; mais alors, il possède un calme qui ne se démentira dans aucune circonstance critique, un calme à déconcerter un Flamand.

Le train repart. Dans les coups d'œil que je vais, de temps à autre, jeter par la porte large ouverte, j'aperçois d'abord des plaines infinies et grises, des plaines qui doivent être riches l'été, mais qui, maintenant, sont désespérément nues, et dont les sillons grossièrement labourés semblent gelés. Elles montent tout doucement vers le Nord, ces campagnes plates, elles se gonflent insensiblement, mais assez pour empêcher la vue de s'étendre bien loin, et ce n'est que par intervalles qu'on aperçoit, loin derrière leur convexité grise, un petit bout de Taurus tout rutilant de blancheur...

Ah! voilà maintenant la plaine qui prend un peu plus des aspects de fond de vallée; on voit

au Sud, tout près de la voie, de petits massifs montagneux de plus en plus nombreux; ils ne sont pas bien hauts, ces massifs, mais terriblement dentelés, légèrement poudrés de neige au sommet, coupés par places en falaises vertigineuses; et, ce qui contribue surtout à les rendre inquiétants, ils sont ridés de profondes ravines, comme un tas de sable après la pluie, de ravines qui se ramifient en gorges noires, contrastant brutalement avec les pentes ensoleillées. Ces montagnes apparaissent alors comme de merveilleux pays d'embûches; on sent que la guerre y doit être difficile et perfide, on pense malgré soi à Roncevaux ou aux guérillas d'Espagne.

Elles augmentent en nombre et en taille, ces montagnes bizarres, hérissées de pics si abrupts et si extravagants qu'on a peine à les croire naturels, et, dans la vallée qui maintenant se resserre, tout en restant parfaitement plate, les terres labourées font plus de place aux grands marécages, aux steppes imprécises où gambadent des troupeaux de bœufs noirs à demi-sauvages, où galopent, sur de petits chevaux hirsutes, des cavaliers bariolés, armés jusqu'aux dents.

\*  
\* \*

*Osmanié.* — Le train s'arrête quelques instants, et, curieusement, nous regardons les indigènes du pays qui circulent dans la gare. Ils n'ont pas l'air très rassurants, ces hommes à la physionomie

cruelle, drapés d'oripeaux et enturbannés de vieille étoffe, et ils n'ont rien de commun avec certains Syriens de la côte, gras, propres, fourbes et estampeurs, dont l'éternel tarbouch devenait agaçant. (Je craignais fort d'avoir à me battre contre cette abominable catégorie de Levantins avides d'argent et de simili-élégance européenne; ces gens d'Osmanié, au moins, sont de vrais Asiatiques farouches, et, brigand pour brigand, j'aime mieux celui qui vous détrousse au coin d'un bois que celui qui vous dépouille au coin d'un comptoir.)

Le train repart à travers de nouvelles steppes et de nouveaux marais, dont la largeur diminue entre les montagnes rapprochées; vers midi, il s'arrête à Mamoureh, une petite gare perdue on ne sait pourquoi loin de toute ville, et même de tout village, à l'entrée des grandes montagnes de l'Amanus.

Il ne faut pas espérer pousser plus loin aujourd'hui, et on ne peut pas compter s'en aller avant demain; car, à partir de cette gare, la voie commence à grimper sérieusement, et elle entame tout de suite la traversée de ce grand massif bouleversé qu'est l'Amanus, montant des rampes abruptes, se glissant en corniche au bord des précipices et les enjambant parfois, traversant les montagnes par des dizaines de tunnels; alors, pour s'engager là-dedans, il faut dédoubler les trains et en munir chaque moitié de deux locomotives; or, il y a déjà, devant nous, plusieurs convois de tirailleurs algériens qui attendent

leurs moyens de traction, les locomotives n'étant pas très nombreuses sur cette partie du « Bagdad ».

Nous nous organisons donc comme il suit : le commandant de batterie part tout de suite en reconnaissance avec le chef de bataillon par un des trains en partance. V... partira demain avec la première moitié de notre train, et moi, quelques heures après, avec la seconde.

En attendant, c'est pour nous toute une journée et une nuit à passer dans cette gare, et, une fois les questions de service réglées, nous nous faisons servir à déjeuner sur un banc, au milieu d'un quai; comme nous prenons notre café, une bande de lieutenants de tirailleurs — parmi lesquels le Dissident (décidément, je le remarque toujours, celui-là!) — viennent nous trouver et plaisantent avec nous; ils admirent le génie avec lequel ces satanés artilleurs trouvent toujours moyen d'être confortablement installés et de toujours bien manger.

Puis, on en vient à parler de la situation, on réunit les pauvres renseignements que chacun de nous possède; on y ajoute les tuyaux reçus en grande rapidité d'un officier debout sur le marchepied d'un train descendant. Le lieutenant de spahis et l'adjudant commissaire de gare se sont joints à nous, et voici ce que nous arrivons à savoir.

Nous allons, par la voie ferrée jusqu'à la ville d'Islahié, de l'autre côté des monts. Puis, de là, il faudra partir à pied à travers les steppes, à travers les grands marais dont on voit sur la carte

les noms aux consonances malsaines : l'Arslan-Gheul, le Giaour-Gheul. Nous suivrons un large couloir de plaines entre deux chaînes de montagnes farouches et peu connues; on prendra contact avec l'ennemi du côté de Bababouroun, — ce mot seul a quelque chose d'inquiétant et de barbare, et les gorges qu'il désigne sont en effet bien mal fréquentées. — On sait que nous serons obligés de les longer, ces gorges de réputation mauvaise, que nous serons obligés de passer entre la montagne et les grands marécages, et que nous y serons attendus...

Voilà. Alors, après, si nous pouvons passer, et selon les hasards de ce qui nous attend là-bas, nous arriverons, environ trois jours après avoir quitté Islahié, devant la vieille ville révoltée, qu'on appelle Marach.

On raconte qu'elle est très loin dans le Nord, dans la direction du Kurdistan, qu'elle est au pied de grands monts, et qu'il y a là-bas cinquante centimètres de neige. C'était une garnison charmante et paisible, cette grande ville, et les troupes qui l'occupaient n'avaient pas à se plaindre; et puis, un beau matin, impossible aux différentes unités de sortir de leurs cantonnements respectifs et de se réunir : on est fusillé à bout portant dès qu'on essaye d'ouvrir une porte, des coups de feu partent de chaque fenêtre et de chaque soupirail, c'est la guerre de rue avec toute son horreur et toute sa trahison. Chaque groupe se retranche et se défend comme il peut, mais il est impossible

d'agir avec ensemble, puisque toute communication est coupée entre les différents quartiers. On essaye bien, dans la mesure du possible, de se réunir en trouant des murs, en creusant des galeries de maison à maison, mais ce n'est pas une solution.

On dit que la garnison a envoyé, tout de suite, pour demander du secours, des cavaliers qu'on n'a jamais revus. On dit qu'un convoi, parti normalement pour ravitailler la ville, a été arrêté et pillé au nord de Bababouroun, du côté d'un certain village d'El-Oghlou. On dit encore que, Marach n'ayant pu aviser elle-même de ces événements, on ne s'est rendu compte de la chose, à Adana et Beyrouth, que lorsque les nouvelles ont manqué; alors, on a dépêché une colonne de secours, mais elle n'est pas revenue. Elle a pu entrer dans un coin de la ville et elle y a été bloquée comme la garnison première. On nous envoie donc, nous aussi, aux mêmes fins de délivrance, sous les ordres du colonel N..., qui se trouvera pour remplir sa mission à la tête de trois bataillons, d'une batterie de campagne et d'une batterie de montagne, d'un escadron et d'un convoi de ravitaillement considérable, quelque chose comme 250 chameaux.

C'est qu'il faut se hâter, car voilà plus de quinze jours que cela dure, et ils doivent commencer à mourir de faim, les malheureux cernés (maintenant, je crois bien que nous arriverons jusqu'à eux, mais rien ne dit que nous en pourrions revenir,

et, peut-être, ne ferons-nous qu'accroître le nombre des affamés de Marach).

Voilà ce qu'on raconte sur le quai de Mamoureh dans l'après-midi du dimanche 1<sup>er</sup> février 1920...

Les trains de tirailleurs partent, l'un après l'autre. Comme ils sont insouciant, tous ces jeunes Arabes, dont beaucoup vont pourtant mourir en terre étrangère! Les uns ont enroulé leur serviette autour de leur chéchia en manière de turban, les autres jouent des airs très monotones et très doux sur de grêles flûtes de roseau; on dirait qu'à jouer ces airs du pays dans le train qui les emporte vers les hasards de la guerre, ils veulent emporter un peu de l'idéal de leur race.

Le soir tombe peu à peu, et verdit le ciel très pur. Le froid commence à se faire sentir, et, dans cette lumière pâle de jour finissant, on se sent plus loin de tout, plus séparé du monde civilisé. Il semble perdu dans l'infini du temps et de l'espace, l'Occident lointain où le soleil va bientôt se noyer. Et elles semblent plus hautes, plus infranchissables, ces montagnes du Sud, avec leurs ravines déjà enténébrées par la nuit tombante. Quant aux montagnes de l'Est, il vaut mieux ne pas les regarder; on ne sait vraiment pas ce qu'elles cachent, et on les verra toujours bien assez tôt: tout à l'heure, quand les derniers trains de troupes péniblement hissés sur la rampe aride par les locomotives soufflantes ont disparu dans leurs premiers replis, on eût dit qu'elles les avaient avalés.

Elles sont vraiment déprimantes à voir ce soir,

ces montagnes du grand Amanus, le Djebel-Beraket difforme, tout saupoudré de neige, et le Duldul-Dagh, effilé comme un fer de lance, qui montre, juste derrière les coteaux du premier plan, son aiguille glacée à laquelle le soleil couchant donne tour à tour des irisations de nacre, des translucidités laiteuses d'opale, et des transparences gelées de cristal froid.

Comme on sent bien que ces pics sont la frontière austère, sévère et glaciale des pays de merveilles, de souffrance et d'horreur, où nous allons voir les choses qui n'étaient pas faites pour des yeux d'Européens!

\* \* \*

Après un dîner lugubre dans la chambre de l'adjudant commissaire de gare, auquel nous avons invité ce dernier et le lieutenant de spahis, et que nous avons arrosé d'un champagne exécrationnel, après une nuit bien froide dans un wagon à bestiaux, V... part au petit jour, et moi, je le suis quelques heures après, dans la seconde moitié du train, vers neuf heures.

Comme elle s'éloigne vite, la petite gare de Mamoureh, et comme elle semble s'écraser dans la plaine à mesure que le train, poussif et épuisé, escalade les contreforts des grandes montagnes!

Oh! je ne l'oublierai pas, cette traversée de l'Amanus, que je vois pour la première fois. Le ciel est gris, lourd de neige, et jette un jour terne et

sévère sur tous ces décors d'horreur grandiose. Les vallées embroussaillées se tortillent dans un contre-bas vertigineux, elles se ramifient en gorges ténébreuses, que la voie franchit de très haut, sur des ponts légers et presque aériens. Dans tous ces bas-fonds, les torrents allongent sans fin leurs chenilles scintillantes, et apparaissent sans cesse au pied des croupes enchevêtrées de buissons desséchés, au pied des gigantesques falaises cyclopéennes où s'accrochent, penchées sur le vide, les grands pins tordus.

On ne voit que de hauts monts bleuâtres, tout blanchis de neige, et continuellement on a des tunnels à traverser, des tunnels étouffants et enfumés. A la sortie de chacun d'eux, l'air se fait plus vif et plus froid, et les yeux, accoutumés à l'obscurité, sont chaque fois saisis par la magnificence croissante des spectacles découverts. Ce sont toujours des brousses sauvages, des entailles à pic, des torrents emportés vers la plaine, des gouffres pleins de rocs éboulés, des escarpements neigeux, et c'est ainsi que je traverse dans le ravissement les gorges de Yarbachi, la trouée de Harounié, les bas-fonds de Setma-Punar.

Il n'y a là que de pauvres villages de terre battue, des villages de brigands, dont les maisons basses sont rousses et béantes comme des tanières. Il y a aussi, tout le long de la voie (ce qui contribue à attrister encore ces paysages déjà funèbres) des ruines, des ruines de maisons inachevées, de maisons rasées, de maisons brûlées, de maisons

écroulées de vieillesse. Elles proviennent, pour la plupart, de constructions européennes récentes, faites en même temps que la voie, mais on dirait, à les voir ruinées souvent même avant d'être terminées, qu'un sort mauvais a empêché leur parachèvement, que les vieilles montagnes inviolables rejettent ces choses d'Europe, et n'acceptent que les huttes d'Asie, terreuses et mal hantées.

Qu'elles sont tristes, ces ruines basses et informes, ces ruines solitaires au milieu des montagnes arides et des vallées pierreuses!

Eh bien! ce qui me frappe le plus de mélancolie, ce ne sont ni les villages borgnes, ni les ruines désolées, c'est certain caracol<sup>1</sup> de gendarmerie, certaine petite maison propre et carrée, avec un toit rouge, qui ne jurerait pas sur les bords de la Seine, en banlieue, mais qui, ici, vraiment devient impressionnante.

Qu'est-ce qu'elle fait, cette pauvre petite bâtisse modeste et honnête, cette petite maison qui rappelle l'Europe, toute perdue au fond des grandes gorges solitaires, dominée par les vieilles montagnes cruelles qui l'écrasent de leur masse énorme, au milieu de ce décor tragique et désespéré?

Qu'est-ce qu'elle fait, cette petite chose banale, au milieu de ces montagnes embrigandées, de ces vieilles terres fauves qui sentent le meurtre et la rapine?

1. Caserne, poste de police.

CERCLE NATIONAL  
des Armées de Terre & de Mer

BIBLIOTHÈQUE  
51<sup>bis</sup>, B<sup>d</sup> Latour-Maubourg, 51<sup>bis</sup>  
Corridors d'Arles & Montauban  
(HOTEL DES INVALIDES)



Après Setma-Punar le paysage s'adoucit un peu, non que les montagnes soient moins hautes et tourmentées, mais parce qu'elles s'écartent de la voie et donnent plus de place à la vallée élargie jusqu'à Bagtché (Bagtché, ce village où je devais vivre plus tard et que je devais tant aimer, au printemps!) Les maisons de Bagtché s'étagent dans un pli oblique entre deux grosses montagnes, et s'espacent au milieu des peupliers sans feuilles, blancs comme de grands arbres de givre.

Juste après Bagtché, la vallée large se rétrécit et se ramifie; la voie entre dans les défilés d'Aïran prodigieusement étroits et escarpés, entre leurs deux murailles de rochers en dents de scie.

Aïran, petite gare de montagne lamentable et désolée, est tenue par un poste de la Légion Arménienne; il y a justement un jeune sergent de ce poste, un Français, qui doit se rendre à Islahié et qui monte dans notre train.

Aussitôt après la gare, c'est la traversée du plus fort du massif, au point culminant de la voie, par un tunnel énorme qui a près de cinq kilomètres : il est triste comme tout, le wagon de marchandises où nous sommes, au cours de ce long trajet obscur, à travers la fumée qui l'envahit; l'unique bougie qui nous éclaire parvient à peine à faire voir sa lueur terne et sale, et c'est bien un cadre fait pour les histoires épouvantables que le petit sergent

de la Légion Arménienne se met à raconter. Il n'est pas encourageant non plus, celui-là, dans sa manière de donner des détails sur la façon dont les brigands de ce pays se comportent envers leurs prisonniers; il nous découvre encore l'implacable férocité de ces ennemis inconnus qu'on sent de minute en minute plus proches, à mesure que le train s'enfonce dans les régions sauvages où ils ont pu jusqu'alors exercer leurs méfaits dans une impunité victorieuse...

La sortie orientale du tunnel d'Aïran est une chose parfaitement belle; la voie descend doucement vers le Sud, tournant momentanément le dos au but que nous nous proposons, et reste accrochée en corniche aux falaises verticales et rocheuses du grand Amanus, qui murent le champ visuel à droite; par contre, l'horizon de gauche est complètement dégagé, et la vue s'étend en contre-bas, à travers une verte plaine de rizières, de steppes, et de brousses, à travers une espèce de vallée très large, plutôt, qui vient mourir au pied de la montagne Kurde dont la chaîne plus ointaine ferme l'horizon.

— « Dans cette plaine est Marach », me dit le sergent de la Légion; en effet, cette espèce de trouée, lointain prolongement de la plaine d'Antioche, va, du Sud au Nord, d'Islahié au plateau encerclé de hautes montagnes qui sert de base à Marach; c'est une belle vallée, montant insensiblement vers le Nord, longue d'une centaine de kilomètres, large d'une dizaine, et qui forme un grand

coul  
Kur  
l'Ar  
« Gi  
dèle  
C  
rac  
Tat  
Gi  
ble  
c'e  
tra  
un

pu

couloir rectiligne entre deux massifs : à l'Est, le Kurd Dagh, où montagne des Kurdes; à l'Ouest, l'Amanus, et son prolongement septentrional du « Giaour Dagh » ou « montagne des chiens d'infidèles ».

Ce couloir s'évase pour former le cirque de Marach, appuyé au Nord à la grande muraille du Taurus, après s'être enfiévré dans les marais du Giaour-Gheul et de l'Arslan-Gheul. Elle est terriblement déserte, cette vaste étendue plate, — c'est à peine si, de temps à autre, l'approche du train fait fuir à travers les rochers et les buissons un petit berger sauvage poussant ses chèvres noires.

\* \*  
\* \*

Et nous atteignons le village kurde de Keller, puis Islahié.

## II

### LA VEILLE D'ARMES

Islahié! Encore un coin de terre que personne ne soupçonne en France, et que je ne suis pas près d'oublier! Je l'ai revu depuis, et dans d'autres circonstances, ce pauvre village, mais jamais dans le même état d'âme que lors de mon premier séjour, lors de cette veille d'armes de trois journées qui précéda la colonne de Marach...

Islahié! Ce qui me frappe en débarquant, c'est une curieuse impression de désert : pas de maisons, toute l'agglomération est cachée dans un repli de terrain. A l'arrivée, on voit tout juste les bâtiments de la gare, et le grand château d'eau dont la forme rappelle les tours mérovingiennes; puis on débouche tout de suite sur un vaste plateau en pente, sur une espèce de grande calotte convexe, dont l'immensité nue est couverte d'herbe rase et de cailloux. Par derrière, s'élèvent un éperon où s'alignent bêtement les cinq ou six bicoques des casernes turques, et un premier

piton  
polis.

Et,

peme

qui e

et lu

de se

tout

Mar

E

ses

fou

bou

pre

cor

ler

ha

et

el

nt

le

b

c

c

a

l

piton rocheux, où trônait l'antique cité de Nicopolis.

Et, nettement détachées de ces premiers escarpements, ce sont ensuite les grandes montagnes qui enveloppent le plateau par le Sud et par l'Ouest et lui font un large rebord en demi-cercle, avant de se prolonger vers le Nord, vers Keller et Aïran, tout le long de la plaine ouverte qui s'en va vers Marach.

Elle commence tout de suite, cette plaine, avec ses landes broussailleuses, ses rochers plats, ses fondrières et ses tumulus qui lui donnent un aspect bouleversé et hostile; elle s'étend à l'Est jusqu'aux premiers pitons de la chaîne kurde qui, elle, continue vers le Sud, le long de la trouée d'Antioche.

Elles sont belles, toutes ces montagnes de silence, toutes ces montagnes ignorées et barbares hantées de bêtes fauves, de peuplades primitives et farouches, de loups, de Kurdes et de Turkomans; elles sont merveilleusement belles. Celles de l'Amanus, glacées de neige, semblent le soir tremper leur base dans un brouillard bleu; leurs cimes brutalement équarries prennent, un peu avant le coucher du soleil, des teintes irréelles, des teintes qui ne sont pas de ce monde et qui forment des assemblages effarants, où les roses les plus brillants, les roses de carthame et de Tyr, se heurtent tout à coup à des verts de pourriture, à des verts de cadavre. Elles sont plus troublantes encore à la fin de la nuit, aux heures rayonnantes de lune blanche et de pureté glaciale; leurs neiges ont alors

des bleuissements pas naturels, des bleuissements de sulfate de cuivre, et il en tombe une brise à peine sensible, mais froide, froide, comme la mort, une brise qui vous enveloppe complètement, vous coupe la respiration et gèle le sang de vos veines : on dirait que toute chaleur s'est à jamais évanouie du monde, et que ce sont des grandes masses confuses étrangement bleues et cristallines qui l'ont toute anéantie sous leur flux de brise insensible et glaciale.

Les montagnes kurdes sont trop basses pour être déjà blanchies; elles allongent indéfiniment leurs petits mamelons de terre rouge, ondulée et nue, si rouge, si ondulée et si nue qu'on les prend de loin pour les dunes de sable des grands déserts chauds. Et elles étagent toujours, les unes derrière les autres, leurs petites chaînes successives, elles couvrent des espaces infinis de pays, elles s'en vont du côté de la région des grands fleuves, de la Mésopotamie lointaine.

Parmi elles, il est, vers le Nord, un piton couleur de brique, qu'on regarde plus curieusement que les autres; c'est la butte de Bel-Punar, c'est le point qui doit marquer notre première étape quand nous serons partis. Il n'est qu'à trente kilomètres, ce piton, mais les brigands n'ont pas craint de s'aventurer jusqu'à lui, tout récemment, et d'y cerner un petit poste...

Mais ce n'est pas l'Amanus, ce n'est par le Kurd Dag, qui captivent les regards et qui font retourner la tête.

Non : c'est, très, très loin, dans le Nord, presque insignifiante à force d'être mince, une longue muraille blanche, d'un blanc épais, d'un blanc glacé. C'est le Taurus de Marach. C'est le but vers lequel nous tendons, et on la regarde avec plus d'insistance, cette blancheur lointaine, on la voit avec un sentiment qui participe de la tristesse, du désir et d'une angoisse discrète; on la voit comme toutes les choses grandes, lointaines, imprégnées d'inconnu et de hasard, comme les choses dont on va bientôt pénétrer le mystère et affronter le péril.

\* \* \*

A côté des sensations de solitude et d'espace qui se dégagent de l'arrivée à Islahié, on ressent tout de suite aussi une impression guerrière. Ce ne sont partout que préparatifs militaires, que mouvements de troupes. Mais tout cela n'a rien de commun avec l'appareil des récentes guerres d'Europe; c'est de la guerre à l'ancienne mode qui se prépare, de la guerre magnifiquement éclatante, qui fait revivre en ses préparatifs toutes les vieilles splendeurs abolies. Le camp qui parsème de tentes le grand plateau herbeux ne doit guère différer de celui de Darius Codoman, lorsqu'il campait au pied de ces montagnes avant de traverser l'Amanus, et de se heurter aux armées d'Alexandre dans la plaine d'Issus.

.....

Une nouba de tirailleurs algériens s'exerce; aux tambours et aux clairons d'Europe, se mêlent ces étranges instruments arabes, le tebel et la raïta, qui associent des grondements sourds de tambourin à des notes criardes de flageolet, et font, au milieu du cadre spacieux des montagnes sauvages, une symphonie éclatante et barbare. Dans l'air parfaitement clair et vide, ces musiques d'un autre âge se répandent, s'amplifient, vont mourir en ondes sonores sur les parois proches des montagnes, s'étalent à l'infini des grandes solitudes.

Et, des lisières du plateau, comme attirées par ces appels de tambours et de flûtes, s'approchent avec une majesté royale de pompeuses caravanes. Ce sont les chameliers réquisitionnés pour porter les vivres de la colonne. (Il n'en vient que la moitié de ceux qu'on attendait, par suite de la trahison des émissaires chargés de les rassembler; il n'y a donc que 125 chameaux au lieu de 250, mais, malgré leur petit nombre, ils constituent le cortège le plus fabuleux qu'il m'ait été donné de voir.)

Ils arrivent, en longues processions, dans une fumée de poussière d'or; des cavaliers bigarrés leur ouvrent la marche et les escortent, sur des chevaux superbement garnis; et, conduits par leurs chameliers qui les précèdent à pied ou à âne, les lourds chameaux de l'Iran s'avancent comme des visions de l'Orient prestigieux dans la splendeur du crépuscule fauve.

Qu'ils sont beaux! ce ne sont pas les maigres

mehara d'Afrique, ce ne sont pas les dromadaires efflanqués de Syrie; ce sont les somptueux chameaux d'Asie, les chameaux gigantesques semblables à ceux du Turkestan et de la Perse, les grands chameaux laineux qui rengorgent magnifiquement leur tête solennelle au fond d'une toison opulente. Et, s'harmonisant splendidement avec leur taille imposante, leur démarche majestueuse, leur fourrure touffue, le luxe de leurs bâts est inouï; il se manifeste par les vieux cuirs chaudement patinés et gravés, brodés et surbrodés de soie et de fils de métal, par les tapis aux nuances délicieusement passées, par les cordelières, passementeries et tresses, par les glands de lainage effilochés, les pompons de dessus-de-nez, les boucles et crochets de fer ouvragé. Cette débauche de couleurs, d'élégance et de finesse contraste agréablement avec la simplicité fruste des grands chameliers bruns. Ceux-ci sont habillés d'un costume très primitif que leurs aïeux devaient déjà porter dans la nuit des temps, dès l'époque où guerroyaient dans ces plaines les archers de Ninive, dont ils rappellent un peu la silhouette. Ils ont, presque tous, pour se protéger du froid, une immense houppelande à capuchon en fin molleton blanc peinturlurée par places de signes cabalistiques. Pour maintenir ce vêtement loin du corps et pour se constituer un matelas isolant d'air chaud, ils ne le font pas reposer directement sur leurs épaules, mais sur une sorte de vergue longue dissimulée sous l'étoffe, qui la distend à droite et à gauche et donne, de

dos, à ces curieux chameliers, la silhouette en trapèze d'une frégate toutes voiles dehors...

Et toujours, dans la lumière féerique et poussiéreuse, les caravanes se déroulent infatigablement. Comme chaque chameau est enguirlandé de grelots et de sonnettes de métal clair, on les entend de loin venir avec un bruit de troupeau, avec une douce musique de bronze qui chante dans l'air épuré, qui se mêle dans une harmonie sauvage aux bruits rageurs de tam-tam et de fifre, et qui va comme eux déferler en notes atténuées à travers l'immensité froide des solitudes assombries...

\* \* \*

Là-bas, vers le bout du plateau, de grands spahis fauves poussent vers l'abreuvoir d'Islahié leurs blancs étalons échevelés, en des galops éperdus qui font rouler les pierres et vibrer les échos.

L'abreuvoir d'Islahié! Encore un aimable paysage que je n'oublierai point : il faut pour l'atteindre traverser le village kurde, qu'on découvre après une ondulation de terrain, et, brutalement, à cette découverte, on plonge tout à coup dans l'infini des âges, on tombe dans un monde primitif qui doit être la fidèle image du monde de préhistoire des vieux plateaux de l'Asie centrale, du monde où fermentaient les germes de nos civilisations aryennes; on peut aussi se croire dans un village chananéen des premiers temps de Bible. Les huttes, toutes d'osier tressé et de roseaux,

découpent leur forme d'arche au fond des cours ceintes également d'osier tressé comme pour de gigantesques corbeilles; on aperçoit, à travers les fentes du clayonnage, des outils primitifs, des ustensiles désuets, on surprend des scènes intimes et patriarcales, on voit s'asseoir au pas des portes des femmes vêtues d'oripeaux de couleurs vives, coiffées de lingerie échafaudées en tiaras, parées de bijoux grossiers et pesants.

Des petits veaux en liberté pataugent dans la boue entre les huttes, des enfants aux beaux grands yeux sauvages poussent des troupeaux de chèvres, et, pour compléter l'illusion biblique dégagée par ce pauvre hameau, un vieillard bronzé de peau et blanc de barbe, enturbanné de loques et chaussé de chiffons enroulés depuis ses pieds jusqu'à ses genoux, qui arrive en trotinant sur sa bourrique et portant en croupe un énorme fagot, évoque tout à coup magiquement Abraham.

Juste après ce village, il faut passer à travers un cimetière fruste, plein de pierres levées, qui, le premier, me donne la mélancolique idée des cimetières musulmans de campagne.

L'abreuvoir lui-même est un ruisseau ramifié, hanté de bécassines, de canards, et d'échassiers variés, fréquenté par les grosses corneilles grises à tête noire. Il s'en va sinueusement vers le village turc qu'on aperçoit plus bas, à peine moins miséreux que le village kurde, vers le village turc d'Islahié qui dresse derrière les prairies de peupliers un pauvre minaret de terre battue...

Dans le courant clair et lent, les hommes se lavent, les mulets de l'artillerie s'abreuvent, et les petits étalons blancs des spahis, encore ardents de la course accomplie, piaffent et piétinent à grand renfort d'éclaboussements.

\* \* \*

Toutes ces visions guerrières, tous ces souvenirs ressuscités des âges disparus, se résument dans l'aspect nocturne du camp, à l'heure froide et bleue où monte des marais du Nord le grand ululement grelottant des chacals que j'entends pour la première fois, et qui m'impressionne fortement, comme toutes les voix funébres et inconnues.

Le camp, le soir, avec ses centaines de petites tentes et ses centaines de feux de bivouac où brûlent des troncs d'arbres moussus, a un saisissant aspect de veillée d'Austerlitz. Ces groupes d'Arabes, entassés autour des brasiers, occupés à se chauffer et à chanter en scandant la mesure par tapotements sur des bidons vides, accompagnés par les nasillements d'une flûte dont le son étouffé sort d'une tente, s'abandonnent tout entiers à la curiosité insouciant des veilles d'expéditions peut-être fructueuses, où on aura peut-être une belle ville à prendre...

### III

#### LA COLONNE

Ayant dû retarder son départ d'un jour par suite d'une anicroche arrivée à l'un de ses bataillons, que les brigands avaient complaisamment arrêté au sortir de Mamoureh par une coupure de voie, la colonne part le 5 février d'Islahié pour Marach, forte de ses trois bataillons, de ses deux batteries et de sa cavalerie, suivie par son convoi de chameaux et de voiture

. Et c'est un rare et précieux spectacle que la marche de cette colonne infiniment allongée qui fait renaître sous la chaude lumière bleue les fastes disparus; elle n'a rien des grisailles de la guerre moderne, cette armée en marche, toute chatoyante de couleurs et brillante d'un luxe un peu brutal.

Les compagnies de flanc-garde, sur la droite et sur la gauche, s'avancent à travers la brousse épineuse et sèche comme des lignes de rabatteurs dans une battue, escaladant les hauts pitons pelés de l'Ouest comme des fourmis escaladeraient

une taupinière. De loin en loin, les buissons bas et roux s'éclairent de la note blanche du cheval d'un éclaireur.

Sur la piste montueuse qui, boursouflée de grosses pierres plates, s'encadre par places de rochers droits, comme si elle haussait les coudes à travers ses manches trouées de broussailles, le gros de la colonne défile lentement.

Voici les tirailleurs abrités sous le casque métallique kaki, les artilleurs de montagne, coiffés du béret sombre et marchant à côté des deux rangs de mulets dont l'allure saccadée précipite avec un bruit de métal le matériel contre l'armature des bâts.

Les haltes, les à-coups, décalent les unités de la colonne par rapport aux chameaux du convoi qui continuent immuablement leur marche régulière sur les bas-côtés. Tour à tour on les dépasse et on se laisse dépasser. Ils vont, les grands ruminants paisibles, chargés de farine, de grenades et d'obus, ils vont l'un derrière l'autre, attachés en longue file, baissant à droite et à gauche leur ample encolure laineuse pour attraper un chardon sec, une touffe d'herbe, qu'ils broient lentement en remuant leurs lèvres élastiques. Leurs longues enjambées compassées font paraître plus menu le trotinement des bourricots de leurs chameliers, leur présence effarouche les autres bêtes de somme et fait, parfois, faire un écart à quelque cheval ombrageux.

Des spahis, agents de liaison, suivent au galop

les bords du chemin, sur leurs petits chevaux barbes, dans un magnifique flottement de burnous rouges et de crinières argentées.

Des officiers d'état-major aux képis camouflés de châles sombres vont et viennent aux flancs de la colonne, et le colonel apparaît de temps à autre, faisant la navette le long des troupes.



Que dire des paysages aperçus dans cette grande percée déserte?

Le ciel est pur; les montagnes d'Amanus, que nous longeons de près, sont imposantes, tantôt descendant jusqu'à nous en longs éperons lisses et verts comme des pelouses, tantôt broussailleuses et abruptes, semées par places de masures couleur de poussière qui justifient la présence insolite des terres labourées d'en bas. Mais pourquoi les villages sont-ils perchés dans la montagne, laissant les cultures au large des maisons? Elle est pourtant large et habitable, cette plaine coupée d'oueds et couverte de champs gris et nus, de steppes de gazons ras et de brousses hautes, dénivelée parfois de tumulus insolites, et qui s'étale vers les bleuissements de la montagne des Kurdes.

Je me souviens, — après la traversée d'une vaste brousse pierreuse, — de Zendjirli, pauvre hameau qui contient des ruines hittites et dont le cimetière grossier s'orne d'un mausolée de pierre brute à coupole délabrée.

Je revois une large savane où nous faisons la grand'halte pendant que les 75 et les voitures passent avec peine un oued. Je ressens là des impressions étranges et compliquées, couché sur le dos dans l'herbe rase, à me sentir si loin d'Europe au milieu de cette plaine si souvent déserte, et à voir, en même temps, vivre autour de moi les mêmes chardons, les mêmes épines, les mêmes insectes que chez nous. Je pense que tous ces détails que je regarde et dont j'emporte le souvenir sont pareils à mille autres que je ne verrai jamais et qui sont répandus par le monde. Je pense que je me souviendrai toujours de ces chardons pointus auxquels je n'aurais jamais songé une heure auparavant, de ces chardons qui sont si simples, si naturels, si français, et pourtant si terriblement lointains du monde où nous avons accoutumé de vivre et de sentir. Oui, bien que je ne puisse encore toujours arriver à me le persuader, ces plantes sont asiatiques, ces montagnes asiatiques, et le sol que je touche de mon corps est celui de l'inatteignable Asie qu'il me semblait que je ne devais jamais connaître qu'en rêve!

Cette possession d'un inconnu désiré est chose déconcertante, car on en ressent tout ensemble la réalité palpable et la proximité, en même temps que le mystère toujours voilé; et c'est bien curieuse impression que d'éprouver toujours une sensation de lointain et d'insondable exotisme pour une chose immédiatement proche.

\*  
\* \*

La colonne continue sa marche et patauge dans les bourbiers d'un oued extravasé, au pied des hautes falaises à pic de Kazanali; elle longe un moulin abandonné, puis un beau bouquet de grands platanes qui animent un peu ces paysages muets; elle oblique vers la droite, traverse en écharpe la plaine mamelonnée, et se rapproche insensiblement de la chaîne orientale.

Le soleil est très bas lorsqu'elle atteint Bel-Punar, village kurde, qui entasse ses quelques huttes de clayonnage dans une sorte de cirque, entre l'Amanus verdâtre et les buttes rouges du Kurd-Dagh. Tandis que les aigres musiques algériennes se répercutent dans l'atmosphère rafraîchie du crépuscule, tandis que les lointaines montagnes d'Islahié se meurent dans des teintes d'aigue-marine, les troupes, lentement déroulées, se forment en bivouac.

Je m'installe pour dîner et passer la nuit avec mes camarades de batterie et le docteur G..., celui qui nous a rejoints à Tarsous, dans une pauvre mesure de torchis, couverte de roseaux, dont la toiture crevée, dont la muraille éboulée, laissent voir de grandes échappées de ciel et filtrer de formidables courants d'air. Sur la paille hachée qui couvre le sol de terre battue parsemé d'immondices, je me roule dans mes couvertures pour lutter contre la cruelle froidure nocturne, et, pendant que je regarde à travers une des échancrures béantes de

la cabane une étoile blanche grelotter au fond du ciel de saphir noir implacablement gelé, il me revient à l'esprit des souvenirs bibliques; je pense aux interprétations variées qu'a suggérées la Nativité à tous les peintres depuis dix-neuf siècles de christianisme : la crèche de Bethléem est tantôt représentée comme une grotte, comme un palais byzantin, ou comme une ferme flamande, mais ne devait-elle pas plutôt ressembler à cette humble mesure de Bel-Punar, toute de boue et de roseaux, avec ce grand trou ouvert sur la nuit froide, sur la nuit d'hiver asiatique si terriblement douloureuse? et les pasteurs de Judée qui venaient rendre hommage à l'Enfant-Jésus ne portaient-ils pas leurs moutons autour du cou, comme ces soldats arabes qui entrent à tout moment dans la hutte et posent auprès de nous des béliers et des brebis, bruns et gris, à la toison longue et fine?

L'étoile brille toujours blanche au ciel froid, la lueur d'une bougie accuse par ses jeux de lumière et d'ombre le relief houleux de la toiture cabossée, dont les roseaux pressés déferlent en lourdes ondulations immobiles, et je m'endors, perclus de fatigue et de gel, dans cette humble crèche d'un village ignoré, loin, très loin de la France et de tout ce qui peut la rappeler!



Réveillé par le bêlement des moutons captifs couchés à mes pieds, je pars, le 6 février, dans

l'aube rose et givrée, à l'heure où les marais encore encroûtés de glace ont le poudroiement blanc d'une nappe de sel (mais il ne faut pas une heure, dans ce curieux pays de changements brutaux, pour passer de la gelée à une tiédeur presque chaude).

Et, en serpentant à travers un dédale de collines rousses bien petites, mais juste assez hautes pour masquer toute vue, pour ralentir la marche et pour la canaliser en une longue et mince procession, la colonne s'avance vers le Nord, apparaissant tout entière quand nous passons par un col plus élevé, comme une fine et sinueuse ligne de fourmis.

De hautes et tournoyantes fumées rousses qui surgissent derrière les crêtes et montent dans le ciel bleu, sans s'y mêler, disent les premiers incendies allumés par l'avant-garde pour détruire les repaires où on pourrait revenir et nous attaquer de dos.

La plaine, enfin, se dégage et ouvre de nouveau à la vue ses horizons monotones. Et voilà que, tout à coup, un ronflement très doux nous fait lever la tête : un avion passe là-haut et file droit vers la grande chaîne blanche qu'on sent déjà plus proche. Il va survoler Marach, et, tous, nous éprouvons le même sentiment de joie et de compassion à voir ce messager qui va rendre l'espérance aux pauvres camarades assiégés là-bas, leur montrer qu'on sait leur angoisse et qu'on arrive au secours. On le regarde longtemps encore, tout en marchant, cet avion consolateur qu'accompagne notre pensée à tous...

Maintenant, on s'arrête. C'est même plus qu'une halte, cette station, et je ne sais pourquoi nous restons si longtemps ici.

La plaine est assez verte et dégagée de broussailles, toute la végétation enchevêtrée et rousse de l'hiver, tous les buissons et tous les arbustes d'épines semblent s'être réfugiés sur un long talus très fourré parallèle aux deux grandes chaînes et qui s'allonge au milieu de la plaine comme une mince arête. Un oued très frais, très coulant, le contourne, et longe la piste, pour bientôt se perdre en luxuriants marécages. A gauche, parmi l'Amanus, couleur de rouille, se groupent des villages couleur de rouille, serrés et hostiles comme des colonies de champignons vénéneux. La montagne s'avance en longs caps plissés; des pitons fauves se dressent dans le bleu cru du ciel, séparés par de profondes vallées obliques. Et toute cette nature sombre et austère forme de truculents premiers plans devant la toile de fond lumineuse des steppes immenses et du grand rideau blanc du Taurus qui ferme l'horizon comme un ruissellement de clarté.

Des cavaliers viennent de la tête de colonne, apportant des renseignements : l'avant-garde a trouvé l'ennemi et prend contact, et voilà pourquoi on n'avance plus. Et ces vallées profondes qui entrent comme des couloirs dans la vieille montagne inviolée, ce sont les gorges de Bababouroun. Nous y sommes donc ! De l'avant, viennent, en effet, des coups de fusil séparés et lointains, puis la fusillade se nourrit, se rapproche, et notre flanc-

garde gauche, sur les pitons pelés, commence à faire entendre sa musique de mousqueterie. Un fusil-mitrailleur sonore frappe des coups espacés et réguliers, à la manière d'un importun qui frappe à une porte qu'on lui tient close.

C'est la première fois que j'entends tout ce tumulte guerrier (oh! sur une bien petite échelle, il est vrai), et je ressens, tout ensemble, ce curieux frémissement d'entrailles qui est l'émotion de la peur, et ce mélange de folle curiosité et de dilettantisme résigné que les civils appellent le courage, bien que cette audace physique n'ait pourtant que peu de parenté avec le vrai courage moral, insensible et discret.

Ce déploiement de sensations auquel je me laisse aller est d'ailleurs en pure perte, car cette fusillade n'est qu'une escarmouche tout de suite finie où l'artillerie n'a même pas à intervenir, de sorte que ce n'est pas encore aujourd'hui que je dois connaître le feu. L'avant-garde et la flanc-garde gauche se dégagent en effet, et les minces aigrettes de fumée bleue qu'on voit monter des vallons, toutes droites comme des vapeurs d'aromates au sortir d'un brûle-parfums, indiquent qu'elles progressent et qu'elles brûlent ce qui les gêne.

\*  
\* \*

On profite de cet arrêt forcé pour faire la grand'halte, au cours de laquelle je m'écarte un peu du chemin, et vais jusqu'au cimetière.

Ces cimetières d'Islam ont toujours quelque chose de stupéfiant; ils déconcertent par la mélancolie profonde et simple qui les imprègne (je ne veux point parler ici des blanches nécropoles citadines, qui étalent dans la gaieté du soleil et des fleurs leurs milliers de petites stèles blanches, avec je ne sais quoi de charmant et de fataliste qui incite tout ensemble à l'espoir et à la résignation), je parle seulement des pauvres cimetières ignorés perdus au fond des campagnes barbares. Les mélancolies rêveuses que me laissent ceux des villes sont ici décuplées par la sauvagerie des constructions et le grand silence farouche du décor environnant.

Les uns sont mêlés aux humbles villages, et les tombes s'égaillent au milieu des chemins et parmi les chaumières, rappelant avec une insistance discrète que la Mort est ici à côté de la Vie, étroitement mélangée à elle; et les hameaux misérables qui gardent ainsi leurs morts au milieu de leurs vivants ont une gravité digne étrangement surprenante.

Les autres cimetières de ces régions lointaines et inexplorées (autant par nos pensées que par nos personnes), sont loin de toute agglomération, perdus au hasard des solitudes désertiques. On dirait qu'ils ont craint d'être égayés par le contact des maisons vivantes dont le bruit domestique aurait troublé leur recueillement; on dirait aussi, à voir les plus anciens d'entre eux, que peut-être ils ont été, comme les autres, mêlés aux chaumières

humaines dont la présence s'est éteinte sans laisser de traces, alors que l'image de la mort demeure éternellement là où n'a pas subsisté la vie; et le nombre des tombes sans cesse accru sans détriement pour les plus vieilles que l'on ne détruit pas, dans ce pays où on a l'immensité pour inhumer les nouveaux morts, contraste dans une proportion alarmante avec le nombre des maisons; si bien que ces maigres ramassis de cahutes qu'on aperçoit dans la montagne ont sous leur dépendance de prodigieuses nécropoles, étalées avec une indicible tristesse au milieu de l'immensité vide.

Celui que je contemple, ce matin, au pied de Bababouroun, est un de ces cimetières mystérieux et perdus, qui érigent leurs villes de morts là où ne se voit aucune ville de vivants. Il est irrégulièrement semé au milieu d'un boqueteau solitaire d'arbustes défeuillés; ses tombes sont étonnamment frustes et barbares : une pierre brute plantée en terre à la tête, une pierre brute plantée aux pieds, et c'est tout. On dirait, à voir ce fourmillement de pierres levées, une réduction des alignement mégalithiques de Carnac, en Bretagne. La même incompréhensible sensation s'en dégage, faite de tristesse inquiète et d'insondable inconnu. Parfois, ces microscopiques menhirs sont reliés par une dalle plate et non équarrie; parfois, la tombe est puérilement dessinée par deux rangées de galets grossiers posés à plat sur le sol. De places en place, le soubassement du tombeau d'un personnage important montre un soupçon d'archi-

teature plus raffinée : on y voit des pierres régulièrement taillées et superposées, des stèles planes.

Et, tout de suite, les centaines de pierres anguleuses reprennent leur procession, parmi la broussaille sèche. Les très vieilles tombes ne se voient plus qu'à un renflement du sol, et leurs stèles ébréchées sortent de terre comme de vieilles dents. Tout cela est mélancolique sans être sinistre, impressionnant sans être macabre.

Les cimetières d'Europe (je n'entends point par là les froides et immenses nécropoles urbaines, où l'amoncellement de richesses déplacées donne aux allées de sépultures un aspect de concours d'ostentation funéraire, et qui tiennent plus du jardin public que du champ de repos), les cimetières d'Europe des vieilles villes, et ceux des campagnes, ont toujours un caractère ténébreux et occulte. Si dégagé qu'on soit des vieilles superstitions, on ne peut s'empêcher de songer avec je ne sais quelle inquiétude malsaine aux histoires effrayantes à quoi la légende leur a fait servir de cadre; ils sentent toujours un peu le revenant et le loup-garou. Là, au contraire, malgré les créatures terrifiantes et démoniaques que la fable musulmane fait aussi rôder autour de la mort, on ne sent ni le djinn, ni la goule. C'est peut-être une conséquence du caractère primitif et de l'informativité des tombes, qui font penser moins aux squelettes qu'elles renferment, qu'aux âmes qui s'en sont envolées. Et c'est pourquoi je serai tou-

jours fasciné par ces cimetières d'Islam, si humbles et si abandonnés au fond des grands espaces éternels.

\*  
\* \*

Quand la colonne repart à l'issue de cette halte forcée, elle double le promontoire brun qui forme une des lèvres de la vallée de Bababouroun qu'elle découvre d'enfilade : la grande tristesse des monts austères est encore accrue par la dévastation des quelques villages qu'on voit brûler à leur ombre, fumant comme de vieux brandons avec de longs nuages nonchalants de fumée bleue. La plaine, à droite, est également bien désolée, avec ses grisailles de champs labourés dont il semble qu'on ne fera plus jamais la récolte, puisque semblent à jamais détruits les foyers de leurs laboureurs ! et, pourtant, qu'est-ce que ces quelques incendies dans ce pays habitué aux pillages et aux rancunes violentes ? Elles auront tôt fait d'être rebâties, les masures de torchis ; et sans nul doute, cette année même, on récoltera le seigle au milieu des mottes grises que nous foulons aujourd'hui, et, de nouveau, les charrues primitives écorcheront les glèbes lointaines de la trouée de Bababouroun !

Voilà qu'on s'engage maintenant dans une nature différente : c'est presque un bois que nous traversons, indéfiniment, au pied même du Giaour-Dagh, un bois de petits chênes rabougris, petits comme des pommiers et rabougris comme des oliviers, qui étalent partout leur coloration de

rouille, et tamisent le ciel nacré de leurs milliers de brindilles sèches, toutes cuivrées de soleil.

Des rochers gris, éternellement renouvelés, se groupent au hasard des halliers et encombrant la piste de leur masse informe et malveillante (un merveilleux pays d'embûches, dis-je, où il ne serait pas malaisé à une poignée d'hommes résolus de mettre à mal cette expédition puissante et bien armée!).

Cette forêt de taillis se déroule sans trêve, ondulant au hasard des mouvements du terrain qui se coupe et se recoupe, se creuse en vallons et se gonfle en collines, et se regonfle en collines et se recreuse en vallons. C'est là qu'on commence à sentir un peu de lassitude après les péripéties de cette semaine mouvementée; c'est là qu'on commence à souffrir de la soif au milieu de la chaleur de l'après-midi, si curieusement différente de la température hivernale de la nuit et du premier matin : à la moindre halte de dix minutes, on se laisse aller sur le dos parmi les feuilles mortes avec d'inconscients désirs de rester là longtemps, longtemps, et on ne se relève que lourdement au milieu des coups de sifflet, des commandements, et du tumulte voilé de la colonne remise en marche.

Et on boit, sans souci de l'origine de l'eau qu'on trouve : on s'arrête aux sources qui se font jour entre deux rochers, et coulent toutes froides et toutes pures encore de l'obscurité de la montagne, on se plaque à plat ventre au bord des oueds douteux, qui ruissellent à fleur de terre dans un fouillis

d'herbes aquatiques, d'un vert si cru qu'on les dirait vénéneuses.

C'est à la fin de cette traversée de petites collines qu'on aperçoit tout à coup, dans les plaines éclaircies de l'Est, le grand miroitement verdâtre du Giaour-Gheul, marais maudit, marais des chiens de mécréants, vaste comme un lac et plat comme l'acier d'une arme perfide. Il a un éclat étrangement pâle, l'immense étang malsain, il affecte un vert de péridot, un vert douteux et cristallin comme celui qui brille aux flancs de quelques vieux vases de Chine, un vert comme on en devine quelquefois, par éclairs, au fond des yeux des chats, un vert tout ensemble sournois et délicat, mortel et charmant, qui s'étale avec nonchalance au milieu du foisonnement des brousses brunies. On sent que l'eau stagnante et mauvaise ne s'en tient pas à ce calme miroir de phosphore, mais qu'elle imprègne tout alentour la terre pourrie, qu'elle étale sa trahison en d'invisibles fondrières, qu'elle règne longtemps à travers des espaces indéfinis qui ne sont ni plaine, ni marais, ou qui plutôt sont à la fois l'un et l'autre.

On arrive bientôt à l'heure nacrée des fins d'après-midi, à l'heure où le ciel est un fond de tableau de Botticelli. Elle est toujours exquise, cette heure, en tout pays et en toute saison, mais ici, elle a encore plus qu'ailleurs une sérénité grave et délicieuse, et le monde éloigné que nous parcourons est plus primitif et plus désertique qu'en plein midi; un cimetière que nous traversons

en haut d'une crête gazonnée est plus morne et plus usé encore avec ses vieilles tombes frustes et mystérieuses; son unique arbre dépouillé forme un point saillant dans la nudité du paysage, pauvre arbre que l'on contemple longtemps avant de l'atteindre, comme un désir, que l'on contemple longtemps après l'avoir dépassé, comme un regret.

A cette heure d'émail, on a déjà l'appréhension de la nuit proche, de la nuit qui ramène la froidure implacable, car on sait que la chaleur tombe brutalement dès que le soleil est absorbé par les premières crêtes; on observe anxieusement son déclin, on observe les pentes qui se rosissent vers le sommet, les creux qui se noient dans une demi-teinte vague et bleutée; on ressent déjà un frisson en traversant les ombres portées de plus en plus longues qui tombent des premières collines, avec l'amplitude majestueuse qu'a si bien su rendre Virgile :

« *Majoresque cadunt altis de montibus umbrae.* »

Un squelette de chameau git tout délabré sur l'herbe courte, accusant encore par sa présence funèbre le néant mortel de ce pays vide.

\*  
\* \*

Pas si vide que cela, tout de même, car on commence à apercevoir les premières maisons d'El-Oghlou.

On l'atteint bientôt; mais, un peu avant d'y

arriver, on rencontre quelques camarades de l'infanterie sur le bord du chemin; le Dissident est du nombre, bien entendu : décidément, il est toujours sur ma route! je le remarque partout! à bord du *Machico*, à Mamoureh, à Islahié, où il trouvait moyen, entre les préparatifs de départ, d'organiser des parties de football! et voilà que je me trouve encore face à face avec lui, aux lisières d'El-Oghlou! comme je ne sais pas si le nom dont on l'appelle est le sien ou un surnom, j'en use à tout hasard et je lui dis : « Bonjour, Monsieur Le Dissident ». Et il rit bien haut et bien clair dans sa moustache blonde...

\*  
\* \*

Quand nous entrons à El-Oghlou, le soleil est déjà dans l'autre monde, dans le monde d'Occident, et ce n'est que dans un crépuscule assombri que je puis me faire une idée de ce village assez gros, mais comme mort par suite du départ de ses habitants hostiles.

Il se compose de beaucoup de maisons analogues à toutes celles du pays, en briques crues, ou en pisé, avec des toits plats couverts de terre battue, des galeries extérieures reposant sur des piliers branlants, des balcons sans sécurité tout fléchissants par places, et reliés par des escaliers élastiques à force d'être minces et mal joints, assez semblables à des échelles de poulaillers. Mais, à côté de ces demeures presque luxueuses, il est

aussi d'étranges cases rondes à capuchon pointu, qui sont sauvages et archaïques à faire croire qu'on est aux commencements de l'humanité.

Au bord de cette agglomération qui s'étage en amphithéâtre dans un vaste ravin débouchant sur la plaine, se dresse une pauvre et simple mosquée, pareille à une grange, avec un pauvre et simple minaret, pareil à un pigeonnier.

Il faut ce minaret pour rappeler qu'on est en pays d'Islam. On le croirait si peu, au milieu de toutes ces maisons si misérables et grossières : l'Islam n'évoque-t-il pas des villes somptueuses, une civilisation raffinée jusqu'aux plus extrêmes limites? et le seul mot de mosquée ne fait-il pas penser à la splendeur des luxueuses maisons de prière de l'Espagne, de l'Afrique et de la Perse, plutôt qu'à une petite bâtisse cubique et nue, avec un minaret haut à peine comme un premier étage?

Et les douces rêveries musulmanes conviennent-elles à ces truculents barbares, à ceux surtout qui habitent les huttes rondes, si vieilles d'aspect?

Comme il est singulier, ce soir, cet El-Oghlou, dans la vêprée grise, avec ses huttes préhistoriques, qui sont tout à coup rattachées aux plus surprenants palais de l'Orient prestigieux par le modeste et mince symbole du minaret, — de même que, chez nous, le plus humble hameau est rattaché, par son clocher, aux cités opulentes qui se pressent au pied des vieilles cathédrales.



On est content d'avoir atteint El-Oghlou, où tout le monde pourra dormir sous de vrais toits qui ne seront pas des abris aussi illusoires que ceux de Bel-Punar.

Que dire de cette soirée d'étape? Nous nous réunissons, toujours les mêmes, dans une même maison, encombrée comme celle d'hier de paille hachée et d'immondices, mais mieux close. On fait, pour la batterie, une méchoui d'un mouton, c'est-à-dire qu'on le rôtit tout entier à la mode arabe, sur les braises d'un grand feu de roseaux que le vent tord et retord avec une magnificence brutale; et c'est ainsi que je goûte le plaisir ignoré de ronger, au fond d'un pays perdu, un morceau de viande gluant de graisse et de suie, présenté par Abd-el-Kader-ben-Kaddour, l'ordonnance de mon commandant de batterie, un superbe Algérien grave, protocolaire et silencieux.



Quand je sors de ma maison, en ce matin du 7 février, ou plutôt à la fin de la nuit, car le jour est encore loin de paraître à l'heure où il faut se lever, je suis tout surpris de voir une des cabanes du village transformée en un immense bouquet de flammes; j'en ressens d'abord une vive émotion, croyant que c'est la demeure des sous-

officiers qui brûle; je suis vite rassuré en constatant sur les lieux que cette cabane est vide... Oh! mais, en voilà une autre qui commence à flamber à l'extrémité opposé du village, puis une autre dont le toit s'auréole de petites flammes malfaisantes, puis une autre encore, et bientôt la moitié des maisons brûle avec un éclat sinistre, qui éclaire tout le camp presque aussi fort que le plein jour. Ce sont tout simplement les Arméniens de la colonne qui ont trouvé cet excellent et prudent moyen de se venger des Turcs hors de leur présence, et qui déposent le feu partout, mais sans s'inquiéter de savoir si les maisons sont occupées, et si les soldats français qui y logent se sont éveillés à temps.

Il n'y a, heureusement, pas d'accident, et on attrape quelques-uns des délinquants pour les conduire au colonel. Ceux-ci, bien entendu, protestent avec la plus grande énergie de leur innocence, et, bien qu'ayant été surpris à promener des torches enflammées le long des murs, affirment qu'ils n'avaient pas le moins du monde l'intention d'y mettre le feu, et que ce sont les autres qui sont les incendiaires (il y a toujours « des autres » qui viennent fort à propos dans les discours des Asiatiques pris en faute; on ne peut d'ailleurs les accuser de délation ni de calomnie, car ils ne désignent nominativement personne, et « les autres » c'est en somme une dénonciation assez vague).

Quoiqu'il en soit, le village a tôt fait de devenir

un véritable brasier; à droite, à gauche, des toitures flambent, des charpentes s'effondrent en une pluie de tisons; et la colonne qui se rassemble sur la place est éclairée d'une lueur fantastique et dansante que le vent active et assombrit tour à tour, en arrachant de temps à autre de grandes rafales d'étincelles.

Là-bas, l'horizon de l'Est se dégage et s'éclaircit, les embrasements de l'aurore se mêlent aux embrasements de l'incendie, et le ciel, de plus en plus rose, se souille d'une façon tragique au contact noirâtre des fumées montantes.

\*  
\* \*

On part. — Adieu, El-Oghlou! pauvre gîte d'une nuit que j'aime avec l'attachement incompréhensible et un peu stupide que je voue immanquablement à tous les lieux où j'ai vécu, et qui meurs détruit juste après m'avoir abrité!

De loin, de très loin encore, chaque fois que je me retourne en arrière, je vois, dans le bleu du jour déjà assuré, ondoyer avec une grâce féline les fumées d'El-Oghlou qui brûle, les fumées doucereuses et diaphanes qui succèdent à l'angoisse des grosses fumées lourdes, à la brutale fureur des flammes, remplaçant le spectacle d'horreur violente par un tableau d'une grâce un peu triste, ironique, et charmante.



Voici que peu à peu le pays change d'aspect, et se couvre d'innombrables collines dont les crêtes masquent continuellement le Giaour-Dagh et le Taurus.

La colonne s'arrête, juste avant de les aborder. Encore l'avant-garde qui tombe sur une résistance! mais cette fois, c'est plus sérieux; nous attendons, là, en-bas, à la disposition du commandement.

On nous demande.

Notre commandant de batterie part faire sa reconnaissance de position, et, quand il nous appelle, V... et moi, nous partons, à notre tour, en lui conduisant la batterie. Il faut longtemps avant de l'atteindre, car chaque colline comporte une montée pénible et une descente difficile à travers la brousse, et, comme l'action se déroule et s'avance, chaque fois que nous atteignons une des crêtes d'où il nous faisait signe, il n'y est déjà plus et nous appelle de la suivante. C'est pourquoi, lorsque nous le joignons, n'a-t-il plus besoin de nous, l'engagement d'avant-garde étant avantageusement terminé, et la colonne reformée pouvant continuer sa route vers le Nord.

C'est au cours de cette marche accélérée où toute la batterie serpente, en longs lacets, et ouvre le chemin à sa file indienne en écartant les buissons d'épines, que je vois tout à coup, dans un

fourré, un médecin-major auprès d'un tirailleur algérien couché à plat ventre.

Ah! il est même plus que couché, ce tirailleur, il y a du rouge tout autour de sa tête! et je reste très troublé par ce premier mort de guerre tout récent que je vois à côté de moi, ressentant, par un exemple physique tout proche, l'impartialité énigmatique du destin des batailles, où la mort frappe aveuglément, sans distinction d'âge ni de santé.

La colonne reformée poursuit sa marche vers le Nord, sur une étroite route formant une sorte de rebord entre les éperons irréguliers des collines et les plaines marécageuses.

A gauche : des pentes rocheuses et embroussaillées qui tombent sur le chemin en un talus brutal. A droite : des roseaux, des roseaux, toujours des roseaux. Par places, dans les éclaircies de leur forêt frissonnante et desséchée, on aperçoit les jeux de lumière d'un cours d'eau, l'Ak-Su, la Rivière Blanche, affluent du Djihan, qui naît, comme lui, de montagnes ignorées et lointaines, traverse en une vaste courbe la plaine de Marach, et va s'unir au fleuve qui fut l'antique Pyramus, à l'extrême limite du cirque formé par l'évasement de cette plaine au pied du Taurus, au-delà de Karalar-Olusher.

\*  
\* \*  
\*

L'Ak-Su, rivière blanche, coule entre les roseaux dont le vent fait jouer au soleil clair les mille lames

couleur de feuille morte; le soleil clair se joue sur les roseaux balancés par le vent et sur les collines rousses; les collines rousses se chauffent au soleil clair et se dépassent graduellement comme de grands caps épousant la courbe du fleuve, pour finir à une colline plus haute, plus carrée, qui arrête brusquement le mouvement de la chaîne, indiquant que la rivière change de direction, et qu'encore une fois change d'aspect la nature du pays, aussitôt qu'on l'aura doublée. On finit bien par y arriver, d'ailleurs, à cette grande colline finale; elle est, en effet, l'extrême pointe vers l'Est de la ligne de hauteurs qui se replie ensuite vers l'Ouest, suivant toujours le cours de l'Ak-Su.

Il y a là un pont, un pont baroque et bancal, une large passerelle de bois posée sur de gros piliers de pierre et qui constitue le seul point de passage pratique de l'Ak-Su, large et difficilement guéable. Sa traversée étire et canalise encore la colonne. Nous y passons vers midi, et nous faisons une halte juste après sa traversée, au pied d'un tumulus évasé qui se dresse dans la plaine et fait un pendant minuscule à la colline de l'autre rive.

On est bien là, c'est une bonne station par un beau temps de soleil et de vent un peu froid, puis c'est, de nouveau, le départ vers le Nord.

## IV

### LA VILLE

Marach! Les Croisés devant Constantinople, la Grande Armée devant Moscou, n'ont pas dû ressentir plus poignante impression de but enfin atteint, de merveille étalée à leurs yeux.

\*  
\* \*

Et, juste au doublé du tumulus qui en masquait la vue, on aperçoit Marach.

\*  
\* \*

C'est une apparition lointaine et confuse, d'abord, mais qui, à chaque pas que l'on fait vers elle, se précise et se magnifie, ajoutant les enchantements aux enchantements.

\*  
\* \*

O Marach! ville d'Orient fabuleux, vision d'un autre monde, rêve de poète arabe, lointaine et

troublante tache bleuâtre au pied du Taurus blanc, comme ta vue jette dans nos cœurs un débordement d'allégresse et redonne des forces à nos corps fatigués!

O Marach, incompréhensible aimant vers lequel nous marchons en extase!

Marach, que nous allons prendre pour délivrer ceux qui y souffrent, enfermés, de l'angoisse et de la faim!

Marach, qui nous livre enfin ton mystère, et que nous découvrons tout à coup après avoir trois jours durant marché vers toi à travers les solitudes muettes, étonnés qu'une ville de ta sorte se tienne ainsi sauvagement cachée, loin du monde, au pied des montagnes de silence, et derrière le rideau chaotique d'une nature inclémente et grossièrement peuplée.

Insensés que nous étions, qui ne comprenions pas que c'était exprès que tu cachais ta splendeur jalouse, que c'était volontairement que tu t'écartais de notre monde bruyant pour vivre seule et hautaine au milieu de ta magnificence farouche!

Marach, ville splendide que nous allons prendre, où nous allons entrer en maîtres, qui t'offres comme une proie, comme un assouvissement proposé à nos désirs, comme un but à atteindre et déjà presque atteint, puisqu'on te voit maintenant, et que tu ne peux plus te retrancher derrière la barrière du mystère et de l'infranchissable!



Ah! quelle belle et émouvante chose que cette arrivée devant Marach!

La trouée s'élargit immensément, repoussant vers l'Ouest et vers l'Est ses murailles d'Amanus et de montagnes kurdes, qui semblent maintenant toutes chétives à côté du grand rempart colossal et neigeux du Taurus, au pied duquel la plaine s'en va mourir. Elle s'étale au loin, maintenant, vers la droite et vers la gauche, doublant les derniers contreforts des deux chaînes parallèles qui l'ont si longtemps enserrée, pour mourir encore une fois à l'endroit où ces chaînes prolongées rejoignent le Taurus, de façon à former un énorme cirque tout encadré de montagnes. Et Marach, la splendide, trône sur les premières pentes des plus grandes.

Elle se rapproche à mesure qu'on marche vers elle, mais elle se rapproche comme un mirage, et on croit devoir bientôt l'atteindre, alors qu'elle est encore extrêmement lointaine. Une route blanche, mince comme un fil, y monte, toute droite, et on se croit déjà près d'enfiler cette route, près d'entrer par la grand'porte et de rendre la liberté à la garnison assiégée. C'est une impression bien curieuse et bien incohérente que j'ai là, mais à voir cette ville au bout d'une plaine si complètement dégagée il me semble qu'il n'y a plus maintenant de résistance à craindre, que cette ville

muette et d'apparence si calme, qui ne dépêche rien contre nous pour arrêter notre marche, s'ouvrira toute seule; que la rébellion est finie, ou que, si elle ne l'est pas, la seule vue de nos forces la fera fléchir.

Pure illusion présomptueuse d'un novice dans l'art de la guerre, que je n'aurais point connue, si j'avais su alors ce qu'elle pouvait cacher d'âpreté défensive, la vieille cité imprenable, sous son silence de secret et sous sa placidité trompeuse!

Du reste, son apparence est-elle si calme? A mesure qu'on s'avance ne distingue-t-on pas dans un coin une fumée sale et trouble? Ah! il n'y en a qu'une seule, et pas trop grosse, mais suffisante pour me rappeler que l'effervescence règne encore, et que les incendies ne sont pas réservés seulement aux villages perdus dans la montagne.

\* \* \*

Cette vision prodigieuse de ville rebelle, tranquille comme une cité morte à la frontière des grandes neiges, me fascine et m'attire tellement que je ne donne que peu d'attention aux terrains imprévus que je traverse.

Qu'importe les grands champs brûlés, et froids maintenant, qui garnissent leur terre grise de la végétation de fil de fer des chaumes et des brindilles carbonisés?

Qu'importent les marécages inconsistants à l'insolite verdure de printemps, malgré la saison froide?

Qu'importent les oueds innombrables et variés qui barrent continuellement le chemin entre l'Ak-Su et Marach, obligeant à des passages de gués, tantôt dans la boue gluante, tantôt sur les longs bancs de galets ou l'eau basse court à grande vitesse, avec le frisselis d'eau marine qu'on entend le long des plages d'où la mer se retire?

Non, je n'ai d'intérêt que pour la ville où je me plais à imaginer, sans raison, que je vais entrer ce soir, où je crains même d'avoir fini cette campagne qui m'enthousiasmait, et où je redoute, l'ordre une fois rétabli, de retrouver le même monotone service de place qu'à Beyrouth!

Quand je repense à ces prévisions, je me demande si le fait d'avoir aperçu Marach, au détour d'un tumulus, alors que je ne m'y attendais pas encore, ne m'a pas fait perdre le sens commun.

Je me rends compte peu à peu de mes erreurs, d'ailleurs, car pendant plusieurs heures je marche vers Marach sans l'atteindre, ce qui me la fait paraître un peu moins immédiate; et puis, quand (vers trois, quatre heures, je ne sais plus) toute la colonne s'arrête à cinq bons kilomètres de la ville, je m'aperçois que c'est pour ne pas s'y heurter, et pour être à l'abri de toute surprise pendant la nuit (car on va rester là, et ne pas commencer l'attaque à une heure aussi avancée, la ville n'ayant pas la moindre envie de se rendre et ne se laissant pas approcher).

Nous mettons en batterie dans une prairie, à droite de la route, et, tout de suite, nous recevons

ordre de faire quelques tirs sur des points manifestement occupés par l'ennemi, dans les environs, — un nœud de tranchées, je m'en souviens, à l'est de la ville, et un carrefour, en haut d'un coteau, à l'ouest, un carrefour avec un pâté d'emaïsons fauves.

Comme je me le rappellerai toujours, ce premier tir de guerre qui n'est plus une école à feu, et où les obus, partis devant moi, s'en vont vraiment porter la destruction!

J'entends, pendant l'exécution de ce tir, une drôle de petite voix musicale et brève au-dessus de ma tête. Le lieutenant M..., en souriant, dit : « Tiens, une mouche! » Je n'y prête d'abord pas d'attention, puis tout d'un coup, je comprends : alors, c'est ça? Cette première impression que j'avais tant attendue, je l'ai reçue, sans m'en douter? C'est donc ainsi que j'apprends, devant Marach la lointaine, le petit bruit discret que fait une balle qui passe. Et alors, je pense qu'il ne faut pas plus que la rencontre avec cette petite chose flûtée pour être, comme le tirailleur de ce matin, couché sur le ventre, avec du rouge autour de la tête...

Le soir descend, cependant, avec son cortège de splendeurs et d'appréhensions de gelée nocturne.

Les unités de queue de la colonne arrivent peu à peu, et il se forme, autour de l'endroit où nous sommes déjà, un vaste camp d'attente. Des tirailleurs algériens s'avancent aux fanfares de leur nouba, qui sonnent étrangement, plus encore qu'à Islahié, dans ce cadre d'une majesté folle, et qui

vont, comme un défi, se répandre en ondes cuivrées sur les terres inaccessibles et atteintes, jusqu'à la ville inviolable et menacée. Elles doivent aussi, ces musiques guerrières, singulièrement réchauffer le cœur des Français bloqués, qui se signalent à nous par des drapeaux tricolores, hissés au sommet des édifices qu'ils occupent, pauvres flots perdus au milieu de la cité hostile.

Ce soir du 7 février 1920, où je viens de connaître le feu, s'achève dans une magie incroyable de couleurs, d'autant plus impressionnante que je me sens transplanté à des centaines de lieues du monde où j'ai jusqu'alors vécu, dans un site ignoré de beaucoup en France, en face d'une ville inquiétante et fermée, qui garde un formidable aspect de mystère et de merveille.

Le ciel est encore idéalement pur, malgré la présence vers le Sud d'une longue bande de nuages lourds qui barre la spacieuse trouée que nous avons suivie, la trouée qui s'enfuit vers les lointains d'Islahié et d'Antioche.

Le grand Taurus, comme celui de Mersine, est enveloppé de neige jusqu'à ses plus bas contreforts; mais, ici, on le voit de tout près; on sent, avec une impression physique pénible, que sa couverture radieuse est épaisse, feutrée, glaciale. Elle se déroule en gros plis diaprés, elle arrondit les arêtes et semble proscrire à jamais la vie de ces déserts de désolation qu'elle recouvre. Pourtant, par places, et comme par caprice, quelque arbrenoir, quelque buisson la crève de sa minuscule boule

éloignée, et, par son contraste, ravive comme un grain de beauté la mortelle fraîcheur des neiges.

Le ciel, qui passe par l'éternelle gamme enchantresse qu'il reprend à chaque belle vèprée depuis les temps effroyablement reculés où le soleil a, pour la première fois, brisé ses rayons dans la réfraction d'une atmosphère, passe par une série de teintes qui viennent se reproduire sur le grand miroir de blancheur de la montagne proche, avec de longues caresses rose saumon, de furtifs frôlements mauves, de lourds appuis de ce vert de jade qui fait penser à la mort, en donnant au néant glacé de là-haut une couleur plus vide, plus sépulcrale, plus froide. Et, avec une lenteur minutieuse, avec des effets sublimement ménagés, c'est toujours le passage des rutilances de pierreries chaudes aux lucidités aqueuses des simples pierres fines, puis aux finesses laiteuses de l'opale et de la pierre de lune, aux évanescences des marbres durs et faiblement nacrés, pour toujours finir à ce dernier reflet glauque, couleur de néant, qui marque éternellement le dernier adieu du soleil aux montagnes.

A côté des jeux de lumières, les jeux d'ombre lancent leurs longues zébrures ondoyantes selon les formes subitement accusées du terrain; ils se répandent en longues coulées froides, ou s'attardent aux revers verticaux des pics en effarants gouffres de vague transparence bleue, qu'on sent si froids qu'on tremble rien qu'à les regarder.

Pendant le déroulé de cette fantasmagorie éternellement quotidienne, les basses pentes s'animent

de teintes plus consistantes, vibrent des éclats solides du métal, et pendant que les neiges empruntent aux gemmes, les terres empruntent aux cuivres, aux bronzes, aux ors.

Et Marach, au milieu, qui trône toujours comme une cité reine, agrandie par cette apothéose, après les flamboiements de métal de la terre embrasée, s'allume encore de quelques points rutilants au milieu de sa liquidité bleuâtre de ville irréaliste. On les suit, un à un, ces éclairs vite éteints : embrasement d'un toit, gloire d'un minaret, étincelle d'une fenêtre, jusqu'à ce que Marach s'assombrisse toute entière, indistincte et morose, avec son petit panache de fumée noire, ranimé, mêlé parfois d'un peu de flamme, qui continue à ravager son coin, dans un quartier de l'Est.

La fête du soir, la fête qui annonce la glaçante souffrance, est finie pour le Taurus de Marach; elle va briller en d'autres lieux, et, en se tournant, on voit encore le Giaour-Dagh prendre les bleus limpides du contre-jour. Une grosse montagne trapue du premier plan, qui forme le pilier d'intersection du couloir d'Islahié et de l'amphithéâtre occidental, devient étrangement claire et cristalline, comme ces pierres pâles qui ont des transparences marines; elle attend le soleil. Et lui, tout rond et lumineusement clair, à peine jaunissant, dégringole dans le ciel d'un jaune pur, comme lassé d'avoir tant prodigué de splendeurs. Il s'affale sur la montagne, s'écroule derrière comme tombant à la renverse : un petit morceau

subsiste encore un instant en illuminant les crêtes, et tout disparaît.

\*  
\* \*  
\*

Oh! qu'il fait froid! C'est le moment attendu avec anxiété, et qui promet ce soir une nuit particulièrement pénible à cause du vent qui se lève.

Pour rendre plus aimable cette perspective de nuit à la belle étoile, ne voilà-t-il pas un ordre qui arrive, prescrivant un bivouac d'alerte, avec interdiction de monter les tentes, de faire aucune espèce de feu et de lumière, et même de fumer! C'est évidemment fort prudent, car il faut s'attendre à tout de la part de gens de Marach, et surtout à leurs surprises nocturnes; il ne faut donc rien de visible au camp. C'est égal, elle promet d'être drôle, cette nuit!

Une fois qu'elle est complètement descendue, quand tous les détails de service sont réglés, nous nous en allons dîner, toujours les mêmes (les trois officiers de la batterie et le docteur) dans la salle à manger somptueuse que constitue le dessous d'une voiture basse dont les roues sont entourées d'une toile pour servir de paravent; on peut mettre un peu de foin par terre, mais ce dîner, auquel nous apportons tous heureusement une forte dose de bonne humeur, a quelque chose d'impayable dans son incommodité.

J'ignore la position qu'adoptent les autres convives sous ce toit qui n'est à guère plus de cin-

quante centimètres du sol; je sais que, moi, je m'installe à moitié recroquevillé sur les genoux, et à moitié plié pour ne pas me cogner la tête, dans une posture bien instable où je risque à tout moment de me déverser sur le ventre de mon commandant de batterie ou du docteur G..., qui pourraient à bon droit prendre mal cette familiarité envers un supérieur hiérarchique.

Je me souviens que ce sont, à tout moment, des recherches à tâtons d'un couteau ou d'une fourchette, avec l'appréhension de tremper les doigts dans la boîte de jambon de conserve qui compose le plat de résistance du dîner.

On est presque heureux, malgré le froid, de sortir de cette espèce de coffre, à peu près abrité, mais propre à donner des courbatures, pour les allées et venues qu'il reste à faire à travers le grand camp silencieux. La lune l'éclaire bientôt, avec son chaos de voitures, ses cuisines roulantes qui, seules, ont droit d'être allumées, ses mitrailleuses blotties sur la première ligne, toutes prêtes; les canons ne sont pas loin d'elles, ceux de 65 à l'est, ceux de 75 à l'ouest de la route, en batterie et prêts aussi à toute éventualité.

Il fait cette nuit-là une température terrible, très au-dessous de la gelée, et, malgré une fatigue assez grande, c'est sans beaucoup d'enthousiasme que je vais avec mon camarade V... me coucher sous une araba<sup>1</sup>, sommairement abrité par une

1. Voiture légère en usage à l'Armée du Levant.

bâche qui, en certains endroits, descend jusqu'au sol. Cette nuit est absolument atroce; malgré nos manteaux et nos couvertures, nous nous sentons de tous côtés envahis par un froid polaire, si douloureux qu'il nous réveille continuellement sur le matelas de la terre durcie comme du diamant par l'effroyable gelée. Pour comble de malheur cette terre est incrustée par place de pierres raboteuses qui s'enfoncent traitreusement dans les côtes.

Ah! elle est loin, la presque tiède pourriture des huttes de Bel-Punar et d'El-Oghlou, qui préservait au moins du contact du sol implacablement dur. Au cours de mes fréquentes insomnies, je regarde le clair de lune qui répand avec une sérénité féroce son bleu d'acier froid comme la nuit, je le regarde par le devant de notre araba qui, on me l'a dit depuis, n'est autre que la voiture à cadavres avec sa macabre cargaison juste au-dessus de nos têtes (à moins que ce ne soit celle sous laquelle nous avons dîné, je ne sais plus trop).

La journée du dimanche 8 février s'annonce, dès le premier matin, radieuse et magnifique.

Que dirai-je des nombreuses opérations militaires qui marquent cette journée, moi pauvre petit rouage de cette grande machine qui commence, dès ce matin, à entourer la ville? Je suis bien peu qualifié pour en donner relation, et j'en serais d'ailleurs incapable, ne me rendant seulement compte, au détriment de l'ensemble, que

de ce qui se passe dans les différents secteurs où je suis appelé à agir.

Marach, comme je l'ai dit, repose sur l'un des grands promontoires évasés sur lesquels vient s'appuyer la montagne; à l'ouest de la ville, celle-là prend pour contreforts une série de crêtes successives, qui, du camp, semblent peu nombreuses et littéralement collées à ses flancs, mais qui, en réalité, se séparent beaucoup les unes des autres et du gros du massif par d'étroits et profonds couloirs. On commence donc à donner l'assaut à ces crêtes-là.

L'infanterie part. Nous, nous la soutenons de notre feu en battant de tirs sur zone les endroits suspects d'abriter l'ennemi; nous plaçons, dans la lumière matinale, le flocon d'ouate blanche des fusants, le panache terreux des explosifs, au hasard des ravines, des broussailles, des vergers d'oliviers grisonnants parmi la terre rouge et illuminée de soleil.

L'infanterie va vite. La première crête est prise, puis la seconde, puis d'autres. L'ordre nous vient de nous déplacer à notre tour et de prendre position sur les crêtes occupées pour porter plus loin notre intervention. Nous partons donc.

Nous faisons un bout de chemin par la route, un bout de chemin par les terres : c'est une alternance de labourés aux grosses mottes dures, de basses prairies luxuriantes irriguées de mille rigoles qui imbibent le sol comme une éponge, provoquant quelques embourbements et quelques

chutes de mulets, puis c'est l'arrivée au pied des premières petites hauteurs, leur escalade, et l'installation pour moi sur un piton raide et pelé qui montre partout sa nudité de terre rouge et qui s'infléchit au Nord (vers l'étroit couloir qui le sépare de la crête suivante, un peu plus haute et un peu plus couverte de végétation).

L'autre section de la batterie reste d'abord derrière, en réserve, puis s'en va, je ne sais pas où, sur quelque autre crête plus avancée. Moi, je demeure ici tout un jour, et, en dehors de mes interventions consistant de temps à autre à placer quelques obus sur le pâté de maisons rousses qui nous a servi d'objectif hier, et qu'aujourd'hui nous dominons par l'autre face, je n'ai rien d'autre à faire qu'à rester sur la fine terre rouge que le beau soleil chauffe doucement, à suivre ce que je peux voir de l'opération, et à regarder le panorama étendu à mes pieds. Il ne faut pas trop se montrer debout au sommet du mamelon, par exemple, car les invisibles et mauvaises petites choses, déjà entendues hier, viennent vite vous rappeler à l'ordre, avec leur méchant petit bruit de tison trempé dans l'eau froide

\*  
\* \*

Le grand cirque de Marach s'étale avec la transparence un peu neutre et bleuâtre de ses couleurs de lointains; on le voit en surplomb, avec çà et là le miroitement d'un oued, une petite lande de

broussailles, un village qui brûle, et, au centre, au bord de la route, le carré du camp, vapoureux de ses fumées de bivouac.

Les montagnes, de tous côtés, forment une énorme margelle à ce bassin, Les neiges du Taurus éblouissent de blancheur, avec, par endroits, leurs granulations noires d'arbres et d'arbustes haussant avec peine une pointe de vie à travers leur manteau gelé.

Sur les dernières pentes, tout près, Marach règne, et c'est ainsi qu'il faut la voir, dans la gloire du plein jour, avec ses forêts de peupliers et ses forêts de minarets. Les peupliers sont massés en un grand bois sur les lisières sud-est, en bordure d'un cimetière dont les myriades de petites stèles apparaissent de là-haut comme un infime cailloutis. Les minarets, au hasard des quartiers, se groupent, s'isolent, s'égaillent à travers les massives maisons de pierre flambant de soleil, à travers les faubourgs de masures couleur de poussière, érigeant leurs longs cierges de cire fauve imprégnés de lumière. Les uns sont chapeautés d'un petit auvent en forme d'éteignoir, les autres, à la grande mode turque, s'élancent comme des flèches, merveilles de gracilité svelte et d'envolée. Il en est quelques-uns de cette sorte, droits et effilés comme des doigts levés qui auraient de petits balcons tout ronds pour bagues, groupés autour d'une grande mosquée en dôme reluisant de métal (l'un d'eux forme un merveilleux point de pointage); il y en a un là-bas dans la grisaille confuse des lointains

quartiers, dont le clocheton tout doré brille avec l'éclat d'un phare.

Oh! que Marach est plus que jamais fière et magnifique avec son aspect hostile de herse couchée sur le dos qui aurait des minarets pour pointes!

Montez bonne garde, longs symboles défenseurs de l'Islam jaloux, frères du modeste minaret d'El-Oghlou qui n'a pas su nous arrêter, montez bonne garde, grêles minarets de Marach! l'impureté des Francs vous environne, et s'épandra parmi votre ville altière si ne veille pas bien le bon œil doublé d'un bon fusil qui, nous nous en apercevons, veille dans chacune de vos hautes échauguettes.

Elle se passe, cette première journée de siège; elle se passe et Marach n'est pas prise! (et nous nous disions ce matin, fatigués de notre nuit glaciale : « il faut se dépêcher de la prendre, cette ville, nous coucherons dans des maisons ce soir! »)

Le vent se lève, très froid, et la grande barre nuageuse du Sud commence à troubler notre ciel; le crépuscule ramène les appréhensions nocturnes, d'autant plus qu'il n'y a guère de quoi s'abriter sur ce plateau éventé. On a l'autorisation, — même l'ordre, — de faire des feux; c'est déjà quelque chose, mais il n'y a pas de bois; il faut s'arranger de quelques sarments des vignes qui escaladent la seconde crête. La nuit vient vite, on se dépêche de faire, entre les deux pièces, des terrassements abrités par des banquettes de terre, pour y monter

deux longues tentes basses ( si basses qu'on y tient pas à genoux) qui ont l'air de grandes lames de papier posées sur le sol par leurs deux bords; il y en a une pour chaque pièce; moi, je me loge avec les servants et le chef de pièce de la première. On est infiniment mieux que sous une araba!

\*  
\* \*  
\*

L'impression du réveil, en ce matin du 9 février, est curieuse : les toiles de tente sont lourdes et humides; en les entr'ouvrant, on voit que l'atmosphère est à la fois grise et lumineuse; en passant la tête, on s'aperçoit que tout est couvert de neige; il en tombe même encore un peu, et il a dû en tomber pendant une bonne partie de la nuit, car la couche est déjà épaisse.

Il faut changer de position, ce matin, et grimper rejoindre la deuxième section, pour faire des tirs de batterie. Quelle drôle de chose que ce départ! La température ouatée et presque pas froide me rappelle les hivers de France, et cette marche d'une demi-heure me procure également de nombreuses sensations du pays : ce petit chemin de neige à peine piétinée longe un coteau de vignes; une longue haie fourrée le coupe; un arbre, là-bas, tord ses bras noirs et givrés; allons-nous voir apparaître un clocher, ou une auberge, à ce tournant?

Nous voici maintenant engagés dans un pré qui monte, tout couvert de vergers; un petit

ruisseau le parcourt, très vif et très courant; nous sommes chez nous ici, nous sommes en Ile-de-France, au milieu de ces aspects trompeurs, de ce silence attiédi qui suit les tombées de neige. Par exemple, dans le ravin qui sépare la seconde crête de la troisième que nous allons aborder, il se fait par moments, au-dessus de nos têtes, un petit concert de la musique meurtrière et sifflante, commune ici, qui nous rappelle où nous sommes.

Sur la crête la plus haute, la dernière de toutes, celle qui est séparée par un grand vallon de la vraie montagne, on met en batterie à côté de la deuxième section. Ce doit être un jardin, l'endroit où j'installe mes canons : on y voit quelques vignes maigres et sarmenteuses, un petit figuier tout tordu, et une longue murette de pierres sèches à laquelle nous empruntons des matériaux pour élever des épaulements autour des pièces, car la position, très en crête, n'est nullement défilée, et l'ennemi s'aperçoit parfois que c'est une bonne cible, si j'en juge par les rafales de balles dont il nous harcèle de temps à autre pendant les deux jours que nous passons ci.

\* \* \*

Ils passent vite, ces deux jours du 9 et du 10, coupés d'inaction et de tirs, d'éclaircies de beau temps, d'heures de neige assoupie, ou de grande

tourmente. Ces derniers moments semblent passer moins vite, par exemple, ces moments nocturnes où le vent d'un froid-jamais encore éprouvé balaye la neige durcie et vous envoie à la face de grands tourbillons de cette poussière phosphorescente, impalpable et douloureuse. Mais, en somme, je m'attache à ce coin comme à presque tous ceux où j'ai vécu des heures marquantes de mon existence, ce qui est le cas ici; je m'y attache avec déraison, puisque je n'avais jamais, semble-t-il, été destiné, par ma vie antérieure et européenne, à habiter un piton dénudé aux confins du Kurdistan, et que c'est bien par hasard que je suis là.

Que dire des heures que j'y passe? La ville, toute proche à mes pieds, est toujours belle; et, d'ici, paraît bien l'étrange anomalie de son habitation par deux races qui s'y mêlent et qui s'y heurtent : sur certains édifices, l'église catholique, les casernes turques, par exemple, flotte le drapeau tricolore; sur d'autres, tels que la citadelle et une petite maison au pied d'un grand minaret jaune, se déroulent les emblèmes adverses; et cet antagonisme des enseignes se trouve vérifié par le tumulte presque incessant de la mitraille et de la canonnade.

La batterie prend une grande part à ce concert; elle bombarde tant et plus, elle prend sous son feu la citadelle qui se hausse vers nous sur un gros tertre rocheux, ainsi que toute maison qui semble servir de point de résistance à l'ennemi.

\*  
\* \*

C'est au cours de ces deux journées que les Français assiégés commencent à pouvoir faire des sorties et viennent se joindre à nous; une section de montagne, prisonnière dans la ville, nous rejoint ainsi, privée de ses moyens de transport, par exemple : il y a longtemps qu'elle a mangé tous ses mulets.

C'est encore pendant ce temps que j'apprends une nouvelle lamentable : il y a un sous-lieutenant d'infanterie très blessé, — même mort, on l'apprend quelques heures plus tard, — c'est le pauvre Dissident; j'aurais dû m'en douter! C'est toujours aux grands garçons heureux de vivre que cela arrive, ces choses-là! voilà pourquoi son souvenir me frappe tant, maintenant, pourquoi je me rappelle minutieusement toutes les circonstances où il m'a été donné de le rencontrer.

Oh! dites-moi, est-ce un sort que de mourir si loin de chez soi, de reposer éternellement dans une terre effarante et lointaine, lointaine plus encore par le recul que par la distance; est-ce un sort que d'être pour toujours exilé au milieu de l'étranger, au pied de cette Marach que les Français n'occupent même plus?

\*  
\* \*

Ah! elle nous en coûte, la ville cruelle, qui nous nargue là, à nos pieds, mais qui ne se laisse pas prendre!

Il est vrai qu'elle l'expie durement, sa cruauté, tant par nos bombardements que par la lutte intestine qui multiplie chaque jour les foyers d'incendie; en plus des Français et des Turcs qui cherchent à se détruire par le feu, les Arméniens de Marach assouvissent leurs vengeances. On voit, d'heure en heure, de nouvelles fumées noires dénoncer de nouveaux feux à mesure que les anciens s'évanouissent dans les cendres consumées. Ils naissent sournoisement, ces incendies, dans la pénombre du crépuscule neigeux; on voit tout à coup, au hasard des ruelles, une petite flamme clignotante rosir la grisaille environnante; elle a le rose vif et transi d'une engelure, le rose douloureux d'une chair qui a froid; mais, bientôt, elle s'élance en un grand feu de joie bondissant, dévore sa proie et, son œuvre finie, reprend son clignotement transi parmi les décombres fumants : Marach brûle!

Je vois, avec peine, venir le tour de la grande mosquée au dôme brillant, qui disparaît brusquement dans un grand feu aux langues effilochées; un minaret jaillit comme un fuseau de sa quenouille de flammes.

O! tristesse des soirs d'hiver, devant une ville qui brûle! malédiction qui change cette cité opulente en un effroyable brasier, qui lui détruit sa vieille splendeur immensément antique, pour la parer pendant quelques heures de la splendeur éphémère des flammes!

## V

### L'EXODE

J'apprends, dans la soirée du mardi 10 février, que toute la garnison de Marach a effectué sa sortie, et que l'ordre est, pour nous, de nous replier cette nuit, aux fins du départ définitif vers Islahié : nous sommes à court de vivres et de munitions. Il faut partir sans le laisser soupçonner à l'ennemi, et c'est pourquoi il nous est prescrit d'allumer quantité de feux sur les crêtes, et de continuer impitoyablement, jusqu'à onze heures du soir, le bombardement de la ville.

Il se passe par un grand vent, ce tir de nuit, par un grand vent qui vient nous couper la respiration, après avoir longuement léché les hautes neiges dont il apporte l'odeur sauvagement pure et le froid terrifiant; c'est un vent atroce, qui s'insinue jusqu'au plus secret des vêtements, pénètre par les manches jusqu'aux épaules, râpant la peau des bras et ankylosant l'articulation des coudes.

Je ne saurai jamais trop louer la constance des canonniers servants qui passent cette nuit à

tripoter du métal froid auquel adhèrent leurs mains douloureuses, qui sont obligés de faire à chaque instant de pénibles remises en batterie, en raison des incidents de tirs causés par la gelée de l'huile des freins, et qui, pour pointer, doivent éclairer leurs appareils de la lueur d'un brandon rouge, car toute lanterne, aussitôt allumée, est immédiatement soufflée. Finira-t-elle jamais cette nuit épouvantable?

Pendant que les canons, à grand bruit, exhalent leur souffle rose, Marach, à nos pieds, dans une lumière glorieuse et tragique, étincelle de ses foyers d'incendie, de minute en minute plus nombreux. Et cette ville, dont j'emporte une première impression d'irréelle et splendide rêverie, ne me laisse plus au départ que cette dernière vision d'anéantissement et de feu.



Onze heures. — Les mulets, tout bâtés, arrivent d'en bas pour charger le matériel; et, en même temps, monte par l'autre versant de la colline toute une population falote et déguenillée qui se joint à nous, non sans s'émerveiller, au passage, des canons dont elle a admiré les effets. « Armen », me répondent ces fugitifs lorsque je les interroge sur leur nationalité.

La descente vers la plaine se fait dans une sensation croissante de bien-être; son froid inerte

semble une tiédeur délicate, après le froid mouvementé de là-haut.

Nous rejoignons le camp des voitures quitté deux jours plus tôt, et nous y séjournons jusqu'à deux heures du matin, dans un grand tumulte de mulets et de chameaux que l'on charge.

La lune se lève; et puis, nous partons, nous partons à jamais vers le Sud, notre but atteint, la garnison délivrée, en laissant derrière nous Marach toute seule, qui expie sa rébellion par le feu, en rougissant les ténèbres.

Alors, sous la lumière blême de la vieille lune encore basse, je vois tout autour de la colonne, sur la route, sur les bas-côtés et dans les champs de bordure, s'élever mille ombres immatérielles qui se mettent en marche avec nous, je vois toute une humanité blafarde et silencieuse qui ressemble à ces légions d'âmes douteuses que le Dante rencontre au milieu des premiers crépuscules de l'Enfer : c'est toute l'Arménie de Marach qui s'enfuit avec nous pour éviter le retour des massacres qu'elle a subis pendant l'horreur des jours de révolte.

Nous voilà repartis au hasard des grandes plaines marécageuses. Il n'y a plus de neige, sauf, par places, quelques larges plaques blanches qui n'ont pas voulu fondre. C'est une marche un peu somnolente, après toutes les fatigues du début de la nuit, avec de brusques réveils lorsqu'un oued traversé à gué vous mord les chairs de son onde infiniment froide. Un village achève de se consumer, sur la

droite (sans doute par la force de l'habitude, qui, dans ce pays, fait partout naître les incendies aux périodes troublées), et, à l'horizon sans cesse éloigné du Nord, Marach brûle toujours; sa lueur diminue de grandeur à chaque pas, pour bientôt ne plus apparaître que comme un léger point igné au fond des grands lointains obscurs.

\*  
\* \* \*

Le petit jour se lève comme nous arrivons au pont d'Ak-Su. Le passage, délicat à l'aller, devient, au retour, singulièrement critique. La colonne, grossie du désordre arménien, s'embouteille, et, pour comble de malheur, un ennemi invisible embusqué au milieu des collines surplombantes exécute au fusil des tirs d'interdiction sur le point de passage obligé. Maladresse de sa part? Insuffisance de munitions? Heureux résultats de nos ripostes de 75 et de mitrailleuses? Je ne sais, toujours est-il que nous passons, avec un nombre infime de blessés, là où nous aurions dû être sérieusement décimés.

Quel désordre, mais quel rare spectacle que celui de cette horde arménienne, qui se masse lentement et s'infiltré seulement tête par tête sur le pont; c'est le coup d'œil qu'ont toujours dû donner les grandes migrations humaines, les tribus aryennes, lorsqu'elles changeaient de hauts plateaux, les Hébreux surtout, lorsque, multipliés comme une pluie de sauterelles, ils allaient

d'Égypte à la terre de Chanaan, guidés par le patriarche Moïse.

Et de fait, c'est l'exode biblique qu'elle évoque tout entière, cette longue procession résignée et muette qui entasse ses bariolages imprévus au bord des roseaux du fleuve, au milieu de quoi émerge, par intermittence, le long col d'un chameau.

Oh! que votre cortège est lamentable, populations en déroute, Arméniens de Marach qui fuyez la mort en abandonnant vos foyers détruits! que vous êtes hagardes, vieilles femmes aux fichus éclatants! que vous êtes sinistres, enfants seuls dont les grands yeux horribles disent les parents massacrés! que vous êtes misérables, longs jeunes hommes hâves roulés dans des manteaux rouges comme au sortir d'un bain de sang! que vous êtes attristants, vieillards chargés d'oripeaux trop luxueux sur la pauvreté de vos carcasses éreintées! Oh! comme je vous revois tous, petits détails intimement atroces, imperceptibles conséquences du grand drame qui vient de se jouer, minuscule prélude de celui, combien plus épouvantable, qui va se jouer bientôt; comme je vous revois, pauvres empreintes de souffrance, longs regards fuyants de bêtes traquées, joues amaigries par la faim, pieds nus rougis de froid et de plaies!

Marchez, marchez, bonnes gens, fuyez le trépas pour le retrouver demain, marchez pour voir de si terrifiantes horreurs que beaucoup, et pour cause, ne se vanteront jamais de les avoir vues!

La horde arménienne en fuite stationne au pont d'Ak-Su, entassant au bord des roseaux du fleuve ses bariolages imprévus, au milieu de quoi émerge, par intermittence, le long col d'un chameau.

\*  
\* \*

Nous passons le pont, mais il faut encore, sur l'autre rive, faire une longue halte, en attendant le lent passage des unités placées derrière nous.

On est au pied de la chaîne de collines remarquée à l'aller, et qui s'en va, jusque vers El-Oghlou, rejoindre le plus grand Amanus. Il fait, comme quelques jours plus tôt, une lumineuse débauche de soleil, et le temps serait chaud, sans cet abominable grand vent qui ne cesse pas, qui nous apporte toujours la froidure des montagnes du fond, dont les blancheurs encore proches éblouissent et demeurent le seul souvenir de la ville invisible qui brûle à leurs pieds. Et ce vent, au lieu de charrier de la neige pulvérisée comme cette nuit, transporte dans ses rafales des tourbillons de poussière; il froisse en bruissant la terreuse forêt des roseaux secs, il affale les longues flammes roses transparentes des feux que les Arméniens, accroupis, font de place en place, comme pour égayer l'air sans arriver à le réchauffer.

Sur un des éperons qui dominant la piste, à droite, le convoi se trouve tout entier embouteillé, de sorte que, pendant quelques minutes, on a la stupéfiante illusion d'être devant une montagne

de chameaux : ils s'étagent au large des pentes, et se superposent, en pressant leurs vagues d'animalité houleuse; on ne distingue qu'un chaos d'encolures mollement dandinées ou curieusement haussées; et toute cette chamellerie ajoute au charme baroque de son entassement le pittoresque de sa variété où chaque bête apporte un peu de personnalité; des têtes dignes s'encadrent, comme de favoris, de l'opulence des longues fourrures, et le perpétuel mouvement des lèvres spongieuses semble bougonner contre la disparition du monocle qui irait si bien à ces physionomies racées et moroses de vieux gentilshommes terriens. Des dromadaires érigent des encolures courbes et pe-ées; il en est qui les placent en une attitude un peu conventionnelle de col de cygne, — les arrondissant en arrière et courbant la nuque vers l'avant, — comme en affectent les chameaux dans les tableaux bibliques de la peinture classique.

Et cette vision d'un instant mélange dans la clarté matinale une amusante gamme de bruns, de beiges et de fauves, jusqu'au moment où croule cette colline animale pour reprendre sa marche le long du chemin dégagé.

La colonne, aussi, repart; à droite, à gauche, les ronces, les chardons, les épines sans feuilles pressent le fouillis de leur sécheresse agressive, au milieu de quoi se cache, de place en place, quelque vieux cimetière oublié, poignant au milieu de la nature inculte qui l'entoure.

\*  
\* \*

El-Oghlou, de nouveau. On est tout surpris, après le bel incendie de la semaine dernière, de voir encore nombre de maisons intactes : le quartier de la batterie, grâce à la bonne discipline des hommes qui n'ont rien brûlé, reste debout et fournit encore un ample logement, dont on profite bien vite, malgré l'heure peu avancée, pour se reposer un peu, après cette journée de trente heures. Les Arméniens, partout campés, égayent le village de leur note bigarrée.

Leur présence contribue, sans doute, à rallumer au départ du lendemain de nouveaux incendies, comme si ce pauvre village n'avait pas assez bien flambé la première fois. Par exemple, je crois que c'est définitif, maintenant, et qu'ils pourront chercher leurs maisons, quand ils reviendront, les gens d'El-Oghlou!

\*  
\* \*

Elle s'écoule morne et longue, cette étape du 12 février, à travers les forêts de petits chênes, les cultures abandonnées de Bababouroun, les brousses encombrantes que maculent toujours de grandes plaques de neige encore subsistante.

Au cours de la grand'halte, un officier de la garnison me donne des renseignements sur la vie horrible qu'elle a menée pendant le siège. Il raconte les barricades, la guerre de rues, les luttes

pour la possession d'un pâté de maisons, les tentatives de l'ennemi pour réduire par le feu la résistance française, la coupure des conduites d'eau qui obligeait à faire fondre de la neige pour boire, la faim, les animaux mangés, le grand massacre d'Arméniens assaillis dans une église où ils s'étaient retranchés, tous les âpres détails de cette lutte sans merci où se sont déployées d'effroyables sommes d'héroïsme et de violence, auxquelles personne ne songe en France.

Oh! ils peuvent dire qu'ils reviennent de loin, les camarades de Marach, et si, après ce qui va se passer bientôt, nous pourrons le dire aussi, il ne faudra pas oublier que, pour eux, s'ajouteront à nos souffrances toutes celles qu'ils ont endurées dans Marach assiégée!

Qu'ils ne croient pas que je les oublie, les pauvres camarades, si, par souci de ne relater que des impressions personnelles et des choses effectivement vues, je parle moins d'eux que de la colonne de secours dont je fais partie. Oh! non! je constate, au contraire, notre infériorité grande dans le domaine de l'angoisse et de la douleur, et je m'incline très respectueusement devant eux, fantassins de la métropolitaine, tirailleurs algériens et sénégalais, cavaliers, artilleurs, bloqués dans Marach.

\* \* \*

Et la colonne continue jusqu'à Bel-Punar, toujours encombrée de sa horde arménienne, qui,

aux haltes, s'affale dans un grand désordre chatoyant, jusqu'aux huttes de Bel-Punar plus que jamais pleines de paille hachée et d'immondices (la nôtre s'est encore agrémentée d'un agneau crevé).

Elle arrive à une heure douteuse et crépusculaire où le ciel, à nouveau plombé, devrait nous donner à penser, avec ses immenses tourbillons de canards sauvages, oiseaux amis du froid et de la désolation.

## VI

### LE 13 FÉVRIER

Ciel blanc, terre blanche : il a neigé toute la nuit.

Dans la hutte où je viens de dormir, nous nous lestons avant le départ de café chaud et d'un peu d'une lourde crêpe arabe composée de farine et de graisse, et qui doit, dix jours durant, nous tenir lieu du pain absent.

Elle est vraiment bien ennuyeuse, cette neige qui engloutit les bâts, oblige à des fouilles pour repêcher un mousqueton, ralentit et complique les préparatifs du départ; mais, au moins, elle a eu le mérite d'attédir l'air, beaucoup moins piquant que par le vent et le froid sec des jours derniers, et puis, c'est la dernière étape.

Qu'est-ce que c'est, ce trajet de Bel-Punar à Islahié? Trente kilomètres? Eh bien, ce seront trente kilomètres à travers une plaine blanche au lieu d'être à travers une plaine fauve, voilà tout! Bien pessimiste qui tirerait mauvais augure de cette neige, qui ne tombe même plus!

\*  
\* \* \*

Si, si, elle tombe! elle tombe du ciel écri en un long frissonnement poudré, imperceptible, comme la subtile descente des sels précipités au fond d'un cristallisoir. Elle saupoudre doucement tout, pique les bérêts noirs d'un velouté blanc, fond aux croupes fumantes des mulets. Par exemple, pas de gros flocons, comme nous sommes habitués à en voir chez nous (je n'ai d'ailleurs jamais vu de flocons en Anatolie; mais l'œuvre de cette blanche poudre impalpable n'est pas moins terrible que celle des tourbillonnantes rafales d'Europe).

Oh! oh! elle se désagrège un peu, la colonne! Pas un kilomètre de fait, et déjà des trainards! Il est vrai que ce sont des Sénégalais de la garnison de Marach. Ils ne sont pas habitués à cela, ces pauvres bougres, et qui n'a pas vu leur douloureuse figure noire sur le fond rutilant des steppes blanchies, n'a jamais rien vu de vraiment piteux; c'est tellement piteux qu'on en a tout de suite le cœur serré, et qu'on cherche à soulager, dans la mesure du possible, leur misère étonnée; on leur prend leurs armes et leurs sacs : il y a encore de la place de reste sur les épaules des gradés et sur le dos des mulets. Ici, je dois dire à la louange de ces braves soldats d'Afrique, épuisés par les fatigues d'un siège, par deux jours de marches forcées, tourmentés par un fléau de la nature à eux particulièrement cruel, qu'indifférents à soulager leur

propre détresse, ils gardent un soin jaloux de leurs armes et de leur équipement; ils ne consentent à les confier qu'après avoir demandé à qui, et après avoir décliné leurs nom, matricule, unité, afin d'être sûrs de les retrouver. (J'ai pu constater moi-même que le lendemain de cette journée terrible, ceux qui n'étaient pas morts sont venus réclamer leur fusil ou leur sac à celui qui les en avait déchargés!)

Elle se désagrège beaucoup, la colonne. Aux tirailleurs noirs qui clopinent entre nos mulets désalignés, se mêlent maintenant des Arméniens de tout âge et de tout sexe dont les haillons déchirés font, par ce temps, peine à voir : il y en a qui décidément ne peuvent pas suivre et qui restent en arrière. Parmi ceux-ci, on en cueille, au hasard, et on les juche sur les chevaux d'officiers qui, jusqu'alors, marchaient à vide. Alors, derrière moi, je remarque une belle fille brune aux yeux vifs, qui, seule entre ses congénères, ne gémit pas, bien qu'elle se traîne péniblement, courbée par le poids d'un bébé qu'elle tient sur le dos. Elle a dix ans, vingt ans, on ne sait pas avec ces gens-là : est-ce son frère, ou son enfant qu'elle porte, je n'en sais rien non plus. Toujours est-il qu'elle me frappe plus que les autres, celle-là, et que je veux la mettre sur mon cheval. Ah! mais c'est qu'il n'y a rien à faire, la sale bête ne veut pas recevoir ce corps étranger, et se cabre, et fait hurler de peur cette pauvre fille qui préfère de beaucoup les fatigues de la marche à pied. Alors, ma foi, comme

je lui ai donné une fausse espérance, je lui dois bien un dédommagement, je prends son gosse par le haut des nippes qui l'emmailottent, et aidé de mon ordonnance, j'en fais un paquet dans mon imperméable, puis je me mets sur le dos cette petite besace vivante, nouée sur ma poitrine par les deux manches pendantes de mon caoutchouc.

\* \* \*

C'est drôle, comme ils sont peu courageux, ces Arméniens; à mesure qu'on marche, il y en a qui s'asseyent, qui se couchent, comme s'ils voulaient rester là, — on n'y est pourtant pas si bien.

On n'est même pas bien du tout, car, sournoisement, le vent d'Ouest s'est levé et la neige tombe plus dense, — plus dense, mais toujours en poussière fine, fine, comme la poudre cinglante que doivent soulever les simouns africains, — et la bièse qui maintenant souffle en tempête charrie cette neige en longues rafales horizontales. Elle rabote la grande nappe blanche et durcie qui cuirasse le sol, l'effrite en des myriades de petits copeaux cristallisés qui, soulevés à leur tour, se mêlent au grand courant horizontal de la neige tombante et s'abattent ensuite par terre. Ils se roulent en dunes et déferlent à l'infini, à l'infini éternellement ouaté qui se prolonge partout, sous les pieds, sur les têtes, se confondant sans horizon en une immense sphère blanchâtre et translucide qui vous enveloppe de toutes parts, égale-

ment bise et lumineuse, annihilant toute forme, au-delà de cent pas. Et cette chose, qui supprime toute distance dans sa totalité mouvante, coupe la respiration et mord cruellement les chairs d'un des deux côtés de la figure, de celui qui est exposé à l'Ouest. Alors, cette chose cristalline et pulvérisée, au premier contact de la peau, fond et ruisselle; mais pas longtemps, bien entendu, car le vent hyperboréen qui la véhicule a tôt fait de la geler, et de hausser à chacun, entre le col et la peau, jusqu'à hauteur de l'oreille, une petite cravate de glace, raide, cassante, et brûlante de gel; les cils et les moustaches s'enrobent de petites perles dures, qui s'accroissent et reproduisent en quelques heures le travail millénaire des stalactites.

Sous la caresse furieuse de la tourmente génératrice de glaçons, les chairs durcissent et prennent, chez les Européens surtout, des teintes violacées de lie de vin, comme si un hideux loup rongerait à chacun la moitié droite du visage.

En même temps, la villosité tiède des vêtements et les toisons des animaux se carapacent d'une croûte de gros caillots arrondis de glace semblables à des cabochons de pierre de lune.

\* \* \*

La batterie s'arrête un moment; pour soulager les mulets qui enfoncent à chaque pas, on dépose le matériel à terre, et on attelle les canons en « pièce roulée », ce que permettent la plane rec-

titude du chemin et la dureté régulière du sol. Et on repart.

Toujours, de place en place, des défections d'Arméniens qui renoncent à continuer. Il y a même là, en tas, tout à côté de nous, trois femmes à moitié nues, qui rampent à quatre pattes dans la neige et qui hurlent. Un canonnier servant regarde avec pitié ce douloureux grouillement et me dit : « Quelles tristes scènes on voit tout de même, mon lieutenant ! » Il me faut cette phrase pour me faire comprendre, avec le choc électrique d'une révélation brutale, toute l'horreur poignante de la situation présente : tous ces gens-là, qui s'asseyent ou qui se couchent, ce n'est pas pour céder à un découragement inerte, comme je le pensais jusqu'alors en mon tardif cerveau gelé, ils s'asseyent ou se couchent pour mourir. Mais oui, pour mourir de froid, de fatigue et de faim ; car ils ont beau crier au secours, si les soldats déjà passés n'ont pu les sauver, ceux qui viennent derrière ne le pourront pas davantage, et donc, quand la longue procession clairsemée aura fini de passer, s'ils ne sont pas déjà morts, ils resteront tout seuls, désespérément seuls, à grelotter et à râler dans le grand vide brûlant de froid, jusqu'à ce que leur lente et atroce agonie, distillée, minute par minute, éteigne leur dernier râle dans leur gosier raidi. Comment n'avais-je donc pas compris plus tôt, c'est un affreux drame qui se joue aujourd'hui, et quand je regarde à côté de moi, quand j'évoque en esprit le chemin parcouru, quand je

revois les pauvres exténués affalés depuis le départ de l'étape, quand je vois les marcheurs qui nous suivent et qui ne valent guère mieux, je pense qu'il en mourra beaucoup, beaucoup, de ces Arméniens de Marach. Et voilà que la révélation se fait de plus en plus épouvantable dans ma tête devenue de minute en minute plus lucide : seront-ils les seuls, ces fuyards dépenaillés, à goûter l'épouvante de ces trépas abandonnés ; n'y aura-t-il pas bientôt, comme chez les Sénégalais, des défaillances parmi les soldats français et arabes et qui sait si moi-même...

\*  
\* \*  
\*

Une nouvelle angoisse se glisse encore dans mon esprit qui, décidément, se fait d'autant plus compréhensif que ma chair souffre plus : le fantôme de la faim, maintenant. Islahié est loin, et les vivres dérisoires qui subsistent encore nous soutiendront-ils bien longtemps, au cours de cette marche qui, plus que toute autre, use les forces ?

Il me revient en mémoire des souvenirs de retraite de Russie, et certains vers de *l'Expiation* m'obsèdent douloureusement : *Il neigeait... après la plaine blanche, une autre plaine blanche... Qui se couchait, mourait...* Ah oui ! ce n'est que trop vrai, qui se couche meurt. Que dis-je ? qui s'assied meurt, qui s'arrête meurt. *Qui s'arrête meurt* c'est bien la formule à employer aujourd'hui, et malgré l'écrasante lassitude des membres, mal-

gré la cruelle cinglée de la neige d'heure en heure plus brutale, plus horizontale, il faut marcher, marcher sans trêve, dévorer cette longue étape sans haltes, sans même le réconfort de la vue du chemin parcouru, car on ne voit rien, rien, qu'une luminosité livide à la terre comme au ciel, et il faut marcher, marcher, sans repos... *Qui s'arrête meurt*, je m'en rends bien compte, maintenant!

C'est alors que m'est donné vers neuf, dix heures du matin, je ne sais plus, un conseil tout ensemble monstrueusement cruel, et naïvement touchant, par un de nos conducteurs arabes. Les Arabes, frileux, se sont tous drapé la tête de leur serviette de toilette, pour éviter l'odieuse et crissante cravate de glace, et l'un d'eux, ne concevant pas que je n'aie que mon béret pour me couvrir les oreilles, me dit en me montrant mon caoutchouc : « Mon lieutenant, mets-toi ça que tu as sur le dos, autour de la tête; jette le gosse qui est dedans, ça ne fait rien! »

Et si je suivais ce conseil, s'apercevrait-elle maintenant que je jette son petit, la si jeune Arménienne qui maintenant somnole de souffrance sur un de nos canons?

Marchons, marchons vers le Sud, — vers le Sud sans trop savoir où, car faut-il espérer trouver trace d'une route sous ce feutre blanc, faut-il espérer se guider dans cette sphère ouatée dénuée de tout point de repère, vide devant, vide derrière, vide à droite et à gauche, en l'air, par terre,

vide et blanche partout, remuante seulement en son diamètre d'une longue humanité muette qui va, tout droit, vers un but paradoxal? A chaque pas, maintenant, des Arméniens trébuchent et s'affaissent sur l'emplacement même qui leur servira de tombeau. On ne peut pas secourir tout le monde; déjà les chevaux, les canons sont pleins de femmes, d'enfants, si gelés qu'on ne peut, à première vue, les dire vivants ou morts, de Sénégalais bleuis dont plusieurs ont déjà, suivant leur expression poignante, « gagné grand repos ».

Désolation, fuite éperdue à travers l'incommensurable, heures ajoutées aux heures, pendant lesquelles les agonies, de plus en plus fréquentes, n'ont même plus l'imprévu d'un incident de route. Rien, rien, rien. Parfois, un cimetière rencontré vient mettre un peu de vie et de gaieté dans le paysage; ses pierrailles jaunes, délavées, luisent de l'éclat gréseux des pavés après une averse, et s'il n'évoque que la présence de morts, il évoque au moins une présence humaine.

Ah! voilà ce que je craignais : la mort de froid n'est pas un privilège des Arméniens et des nègres. Sur le bord du chemin, un pauvre petit soldat de l'infanterie est assis, épuisé par les privations du siège; il ne peut plus, plus du tout continuer, mais il a encore le cerveau assez net pour comprendre ce qui arrive à ceux qui, comme lui, s'assèment, au cours de cette journée de malheur. Alors, il crie : « Ne m'abandonnez pas, ne me laiss-

sez pas derrière, ne me laissez pas mourir! ne me laissez pas mourir! »

Elle résonne d'une façon atroce dans le grand silence du désert blanc, cette voix déchirante qui supplie et qui réclame la vie. Bien sûr que non, on ne le laisse pas mourir, ce pauvre gosse! On le prend sous les bras, on le conduit à un canon, et je le vois encore, longtemps après, à cheval sur la volée, prostré dans l'attitude lasse où le froid l'a figé.

Puis, celui-ci tiré d'affaire, en voici un autre qu'on case sur un cheval resté vacant. Comme il n'y a plus beaucoup de place sur les animaux et sur les canons, on passe de temps à autre de rapides inspections pour éliminer ce qui est déjà mort et pour recevoir de nouveaux vivants; on les jette, les cadavres raides, quand une agonie plus tragique rencontrée en chemin vous commande de la soulager.

\* \* \*

Jusque là, j'ai pu à peu près narrer, dans l'ordre, les divers épisodes de cette retraite, mais, maintenant, je n'y saurais penser, et je ne puis plus que retracer certaines impressions, marquées au fer rouge dans ma mémoire.

Je me souviens surtout des chutes, des pertes de pied sur le sol glissant, au cours desquelles mon hébé, brutalement secoué, m'avertit par un cri qu'il vit encore. Je me revois à un moment où,

voulant aller voir quelque chose plus en avant, et essayant de doubler la colonne, je m'aventure à gauche du chemin sur la planitude perfide de la neige qui, à cet endroit, cache justement un fossé; je me revois enfonçant tout doucement jusqu'à la poitrine, dans la chose inconsistante, friable et froide, puis attrapé par les mains et tiré de là par mes hommes, tandis que je continuais de m'enfoncer, toujours tout doucement, tout doucement...

\* \* \*

Plus nombreuses que jamais, se reproduisent les scènes déchirantes, où on a en un instant la claire vision de l'Atroce. Ici, c'est un poupon couché tout seul, à un endroit où il n'est sûrement pas venu par ses propres moyens; on doit donc l'avoir abandonné. Il est là, tout petit, roulé dans un maillot rouge, rouge comme sa pauvre figure qui pleure, comme sa pauvre petite bouche qui hurle l'agonie avant même d'avoir su parler, comme ses pauvres petites mains qui se recroquevillent et battent l'air glacial et mordant. Il me crève le cœur, celui-là. On le juche sur le haut d'un bât, d'où, d'ailleurs, on doit bientôt le jeter, mort.

Plus loin, c'est une vieille, qui choisit pour trépasser le milieu du chemin, déjà pas si large. A cette heure peu avancée de l'étape, on n'ose vraiment pas encore faire passer les canons sur cette malheureuse chose frissonnante et trempée.

On essaye de la soulever, de la remettre sur ses jambes, mais tous les efforts restent vains : elle retombe pesamment à chaque tentative, et n'a plus la force que de geindre dans une langue incompréhensible. « Ah, et puis tiens, crève, puisque tu ne veux pas marcher ! on ne va pas arrêter la colonne à cause de toi ! » et on la remet à mourir sur le bas-côté, simplement par un reste de pudeur qui nous empêche encore de la laisser piétiner par les animaux. On se souciera bien de pareilles délicatesses, ce soir !

\*  
\*  
\*

Bon ! des à-coups, maintenant ! on marche cinq mètres, on s'arrête ; on marche cinq autres mètres, on s'arrête encore ; quelle odieuse chose ! à chacun de ces arrêts, on est obligé de trépigner sur place pour que les jambes ne restent pas immobiles, sans quoi, oh ! ce n'est pas long, les jarrets cèdent, lentement, comme sectionnés par un fer invisible, et puis, on s'assied pour ne se relever jamais, comme tous les mourants tombés à nos côtés, qui restent là, dans la neige et qu'un dernier instinct porte seulement à se tourner vers l'Est pour faire le gros dos à la tempête impitoyable.

Oui, ces à-coups sont odieux, et sans penser au mal qu'ils ont à découvrir et à frayer le chemin, nous nous mettons à pester contre les gens d'avant-garde qui nous obligent à ces stations de quelques minutes tous les cinq mètres. Pourquoi, mais pour-

quoi donc n'avancent-ils pas? On ne tarde pas à le comprendre, sans que ce soit d'ailleurs une révélation agréable; ceux qui sont devant nous, s'ils ne vont pas plus vite, c'est qu'ils sont obligés de passer, par petits paquets, un oued! Un oued, ah non! cela c'est trop vraiment! un oued que, par raffinement sans doute, la neige a gonflé et élargi, un oued que son courant seul empêche d'être gelé. Avec des tranches physiques, j'attends mon tour de prendre ma part du supplice de sa traversée. Allons, ça y est, me voilà sur le bord! Sauter? il est beaucoup trop large, et puis, quel élan prendre sur cette neige inconsistante? L'un après l'autre, je hasarde mes pieds dans l'eau qu'à l'heure présente je crains plus que du vitriol... Elle commence à pénétrer dans mes chaussures; mes jambes sont déjà trempées, et puis, malchance ou maladresse, je passe sur un fond vaseux, et tombe à genoux dans le liquide effroyable où je n'osais même pas tout à l'heure tremper les pieds! Il ne me faut pas longtemps pour être sec, par exemple; à peine arrivé sur l'autre bord, toute l'eau dont se sont imprégnés ma culotte et mon manteau est déjà gelée et colle à ma chair avec l'intolérable tenacité d'un cataplasme trop fort. Eh bien! ce bain, quoique loin d'être agréable, me rend de la vigueur, de l'entrain, et presque de la gaieté, et de même que souvent, au milieu d'une accablante adversité, un surcroît d'infortune vous excite au lieu de vous abattre, je marche plus légèrement après ce violent révolusif...

## BIBLIOTHÈQUE

Bibliothèque, B<sup>is</sup> Latour-Maubourg, 51<sup>bis</sup> \*\*

Corridors d'Arles &amp; Moniauban

(SECRET DES INVALIDES)

Toujours, toujours, continue l'affolante marche sans horizon, dans un accablant silence, où le bruit des pas, feutré par la neige, ne s'entend même pas, et n'apporte aucun réconfort. Un silence accablant, mais pas tout à fait complet : une musique continue monte de la plaine, et se répand sans borne à travers l'infini des solitudes balayées de tempête, une musique très douce, comparable au bruit de l'eau qui chante sur le feu. C'est le bruit, montant comme une marée, des centaines d'agonies sans cesse renouvelées; ils ne crient plus, les Arméniens mourants, ils ne pleurent pas, ils susurrent seulement un léger râle douloureux et désespéré qui filtre à travers leurs dents claquantes et enveloppe tout de son obsédante épouvante. Ce râle résonne monotone dans les cerveaux fatigués et s'impose si bien que beaucoup de ceux qui marchent encore se surprennent à chanter la lugubre petite chanson de la plaine qui meurt. Il faut s'y habituer, d'ailleurs, à ce long gémissement à peine exhalé qui assourdit plus que le fracas d'une bataille, car pendant des heures et des heures, il faudra l'entendre, trop heureux ceux qui n'auront pas à le moduler pour de bon!

Soudain, par un de ces décevants contrastes dont la terre d'Asie semble coutumière, quelques notes gaies viennent entrecouper la longue plainte

grelottante : de petits oiseaux, des bergeronnettes, je crois, passent en pépant gentiment comme aux soirs de printemps...



Ce n'est là qu'un court intermède de vie au milieu de la grande Mort environnante. La colonne marche toujours comme une longue procession de fantômes muets et courbés, drapés d'un suaire de givre au milieu de quoi les chairs délavées des figures jettent une note sale de viande corrompue. Les animaux, non moins fantomatiques, marchent sous leur longue croûte transparente, l'œil terne, le souffle pressé. De temps à autre, comme une vision d'un autre monde encore plus effarante, apparaît sur un flanc de la lamentable procession le long cortège des chameaux. Ceux-ci, ce sont vraiment des animaux tout en glace, et la longue fourrure de leur cou est enrobée de cristal. Ils avancent, rutilants dans la blancheur environnante, sans paraître se soucier de rien, en allongeant toujours d'un amble méthodique le feutre de leurs pieds dans le feutre de la neige, et, tandis que sur leurs dos grelottent des familles arméniennes tout entières, j'envie aujourd'hui les vastes houppelandes des chameliers qui les conduisent. Quelle grande pitié, par contre, que celle de ces gens en haillons qui les montent : leur chair luit toute rouge à travers les déchirures, leurs cheveux noirs se collent en mèches sur les joues

durcies, leurs pieds saignent, leurs jambes nues toutes pelées par le gel ont le miroitement rose des peaux arrachées, leurs mains gercées se gonflent en immondes bouffissures! Et il y en a, il y en a! sur chaque chameau, sur chaque cheval de troupe, sur chaque canon, sur leurs chevaux à eux, à pied, par terre, ce ne sont que castans noirs ou blancs, qu'oripeaux bariolés, que longs manteaux rouges brunis de neige fondue. Et, encore un contraste asiatique, ces indigences loqueteuses cachent souvent d'incroyables opulences : d'aucuns, qui s'en vont nu-pieds et vêtus de chiffons troués, emportent des sacs d'or. Quelqu'un m'a dit en avoir vu un qui, tombé par terre, tendait vers les soldats, pour qu'on le sauvât, ses deux mains pleines d'or! Comme je le devine, cet Asiatique éperdu qui veut racheter sa vie, comme je vois ses mains, tendues dans le geste de supplication et d'offrande, dont les doigts, peu à peu écartés et raidis, laissent couler sur la neige la sonnante cascade du métal clair qui a le pouvoir de déchaîner la folie des hommes!

Vanité! vanité! Tout cet or répandu dans le désert au milieu de la misère et de l'agonie, vanité de l'or impuissant contre la mort et contre la souffrance...

Pas perdu pour tout le monde, peut-être, car demain la journée sera bonne pour les pillards de la montagne...

Isolés ou groupés, par petits tas, les morts et les mourants sont prostrés dans la neige, et leur

peau, rougie par le froid, prend l'éclat frais et mouillée des tuiles des villages d'Ile-de-France, après les douces pluies de chez nous.

Quelle heure est-il quand nous arrivons au moulin de Kazanali? Ce premier point de repère rencontré me fait plaisir, et, l'illusion et l'espérance aidant, je me crois bientôt au terme de cette étape de souffrance. Il n'y a plus loin d'ici Islahié!

Fou que je suis! J'ai perdu la notion des distances; j'oublie que nous ne sommes même pas à la moitié du chemin; je suis presque aussi fou que les Arméniens qui se blottissent sous la toiture disjointe du moulin abandonné, et qui se leurrent de l'espoir insensé d'une sécurité prochaine. Si le froid ne les tue pas tout de suite, ceux-là, de quoi vivront-ils?

La vue du moulin de Kazanali me produit une impression curieuse. Cet objet déjà vu me rappelle que je suis dans un pays déjà traversé, que ce mouvant linceul de neige couvre les steppes chaudes où je suis passé dix jours plus tôt, les buissons bas, l'herbe rousse et les chardons secs qui poudroyaient au soleil, aux heures vibrantes d'espérance où on partait vers le Nord pour donner l'assaut à Marach!

Je passe, au pied du moulin, à côté d'un homme — oh! pas encore très vieux! — mais qui a une barbe grise, et dont le crâne chauve se mouille de neige; un foulard à ramages qui l'abritait est tombé sur ses épaules, et il reste là, tout seul, à genoux, à crier d'une voix très lamentable. Il

n'y a pas moyen de le relever; il est de ceux dont la mort a déjà fauché les jambes, et pourtant, il montre encore une bien forte vitalité dans sa façon de se plaindre. Sa figure grave et digne, en cette minute contractée par l'effroi, m'émeut jusqu'au fond du cœur : alors, il faut le laisser, cet homme encore si vivant? J'ai peine à le quitter, et, avant de partir, je lui donne la consolation dérisoire d'une petite tape sur la joue, comme on fait aux tout petits enfants qui pleurent; puis, par respect pour sa pauvre tête chauve, je lui remets, bien proprement, son fichu jaune et rouge. Ce n'est pas cela qui le sauvera, mais je ne pouvais me résigner à le voir ainsi découvert. Et, pendant que je m'éloigne, il continue à gémir de plus belle, le malheureux bonhomme... Qu'est-ce qu'il en reste aujourd'hui, au pied de la grande falaise de Kazanali, où les platanes reverdissent chaque été et s'effeuillent chaque hiver?

\*  
\* \*

Il survient heureusement, parfois, pour empêcher les spectateurs de telles horreurs de tomber en folie, quelques incidents déconcertants dont l'imprévu égaye. Par exemple, à un moment donné où la rafale, plus violente et plus coupante, accroit le fiévreux besoin de mouvement qui force à marcher les plus las et qui fait craindre chaque station comme la mort qui ne manquerait pas de s'ensuivre, l'adjudant de la batterie, un grand diable

blond, dont, seul, l'accent trahit l'origine avignonnaise, m'aborde, le béret enfoncé et cristallisé, les moustaches engagées de glaçons, et me tient cet inimaginable discours : « Mon lieutenant, voilà qu'il est bientôt deux heures, et je ne vois pas qu'on soit pressé de faire la grand'halte; on ne serait pas mal à s'asseoir ici une petite heure, histoire de boire un bon coup de pinard qui nous remettrait d'aplomb. »

Je suis tellement abasourdi par ce désir saugrenu de s'asseoir à prendre l'air dans un endroit pareil, que je ne puis que lui répondre : « Eh bien! vous, vous en avez une santé! » Et puis j'ajoute, toujours leurré par l'ignorance du chemin qui reste à faire : « D'ailleurs, dans deux heures, nous serons à Islahié! »

\*  
\* \*

Elles sont jolies, les deux heures! Elles se multiplient, et chacune de leurs innombrables minutes apporte un contingent d'ennuis, de misère et d'angoisse.

Voici d'abord la deuxième pièce qui verse à la traversée d'un petit fossé : ses passagers, femmes, enfants, Sénégalais, qu'un pesant engourdissement tenait depuis longtemps muets et immobiles, sont brutalement réveillés et recommencent à geindre sous les roues du canon sens dessus dessous. C'est miracle que cela ne blesse ni n'estropie personne. Par contre, il y a un bras de limonière cassé, un

mulet par terre, à moitié enlizé dans la neige et qui se plait à compliquer la situation par des décharges de coups de pied à droite et à gauche. Je ne sais plus le temps qu'il faut pour tout remettre en ordre, c'est-à-dire le mulet debout, le canon sur ses roues, les Arméniens sur le canon, mais toujours est-il qu'ils n'avaient guère besoin de ce supplément de corvée, les gradés et les canonniers de la deuxième!

\* \*

Heureusement, on commence à voir apparaître des huttes couvertes de neige. Je ne me rends pas bien compte de la place qu'elles occupent par rapport à la gare et à nos anciens cantonnements, et je ne me rappelle pas les avoir vues à l'aller, mais, il n'y a pas de doute, c'est Islahié

\* \*

Zendjirli, seulement! Voici les mesures de terre et de chaume; voici, plus loin dans la plaine, le cimetière et son petit mausolée voûté, ouvert à tous les courants d'air, où s'abritent des Arméniens harassés, croyant avoir trouvé dans cet abri illusoire un refuge définitif. Nous ne sommes qu'à Zendjirli! Oh! alors un jour affreux se fait dans mon esprit, et les lambeaux d'espérance, qui avaient résisté à l'horreur des spectacles entrevus, sont bien déchirés par l'effarante perspective

des kilometres qu'il reste à parcourir. C'est Zendjirli, et les huttes, les broussailles, l'invisible mais réelle présence des cultures labourées de main d'homme ne parviennent pas à me rassurer, par une impression de vie et d'existence animales. Au contraire, à ce moment je sens avec plus d'acuité la mortelle stérilité de la neige.

Le grand large marin, qui semble si désert au milieu de l'implacable cercle de son horizon vide, est un monde de vie, une source incroyable de fécondité. La morne immensité des steppes, l'imprécise étendue des marais, tous les paysages terrestres qui donnent la plus grande idée de désolation et qui semblent appartenir à des planètes mortes, contiennent d'innombrables germes de vie, renferment des réserves infinies d'existence.

La neige, même lorsqu'elle ne recouvre que d'un demi-mètre la terre vivante, est de la mort et du néant. Ah! que sa pureté redoutablement limpide est étrangère et douloureuse à l'homme.

Comme l'animalité humaine se sent plus d'accointance avec la pourriture des mares, avec la décomposition de la vase, toutes grouillantes de ferments animés et toutes vibrantes de force vitale, qu'avec cette neige merveilleusement propre et mortellement inféconde! Comme une chose minérale et anti-vivante, cela se dresse en talus sur chaque côté de la piste. La neige, comparable à un beau marbre de Paros, en a la blanche rutilance, le grain fin et serré, avec, sur les bords, les arêtes cassantes à la transparence cristalline, avec,

dans les dépressions, les mêmes ombres à peine bleutées. Elle est à la fois magnifique et effrayante; qu'il doit faire froid, à s'enfoncer sur le dos, ou sur le ventre, dans l'inconsistance élastique de cette tombe marmoréenne!



Toujours des gens, à bout de forces, s'y ensevelissent; on ne les compte plus, on ne les secourt plus; à peine même les voit-on. En voilà tout de même encore un qui me frappe. C'est un enfant, un enfant blond aux grands cheveux tout poudrés de neige, qui gît et qui gémit sur le bord du chemin; j'en ai vu mourir bien d'autres, depuis ce matin, et je n'y ai pas prêté attention; celui-là, je ne sais pourquoi, j'éprouve le besoin de le ramasser. Cette prétention est téméraire et je m'en aperçois tout de suite : il y a longtemps que mes mains, trop engourdis de froid, sont incapables de diriger leurs doigts devenus immobiles et insensibles. Et c'est tout juste si je parviens à mouvoir et à retourner cet enfant à coups de poignets, comme un guignol grotesque. Il ne faut pas espérer le soulever, car sitôt que j'essaie de crisper mes doigts, ils lâchent prise et ce petit paquet de chiffons d'où partent des sanglots retombe dans la neige : je ne veux plus l'abandonner, maintenant que j'ai pris contact avec lui, que j'ai senti au bout de mes bras inertes cette petite chair encore raide

et chaude de vie, je ne veux pas laisser ça mourir, et je ne peux pas le prendre!

Sans un bruit, sans un mot, des hommes fantômes, des animaux fantômes passent près de moi, derrière un rideau blanc. Voici V...; je l'appelle à mon secours, et à nous deux, en une ridicule pantomime de fantoches aux bras raides, nous posons sur un canon la petite chose qui vit encore, sur un canon encombré comme une épave, d'où elle retombe quelques mètres plus loin, sans qu'on s'en aperçoive; mais comme cette fois on n'est plus ému par la sensation de vie palpitante au bout des mains, on ne s'en inquiète plus.



On n'y voit presque plus d'ailleurs, le jour baisse, et sous le bord enfoncé de mon béret tout grumeleux de glace, je ne vois toujours rien, rien qui puisse renseigner sur la route parcourue. Voici tout de même quelques buissons qui érigent leurs rameaux dénudés à travers la neige, et qui dénoncent de grandes landes broussailleuses, celles que nous avons parcourues juste à la sortie d'Islahié la semaine dernière, sûrement. J'oublie vite leur étendue, pour ne me souvenir que de leur proximité du but, et ce dérisoire gage d'espérance suffit à m'entretenir dans la somnolence presque confiante où je tombe de plus en plus. Il y a, en effet, un bon moment que je ne souffre plus. Au-delà d'une certaine dose de souffrance physique, le

système nerveux s'endort et les causes déterminantes de douleur tombent, impuissantes, sur des chairs anesthésiées par la douleur même. Plus de souffrance aiguë, mais une grande lassitude, sans cesse accrue, et surtout une grande faim (pendant toute l'étape, je n'ai mangé que la valeur d'une crêpe, d'une de ces crêpes de farine et de graisse comme celles de ce matin).

La faim, par exemple, est d'autant plus lancinante que le froid est moins sensible; elle me pousse à des rêveries idiotes, et, alors que je dévorerais avec avidité le premier détritüs venu, elle me fait désirer une cuisine savante et compliquée que je crois que je trouverai tout naturellement à Islahié. Je m'imagine aussi que toute la colonne sera logée dans les cinq baraques des casernes turques, et qu'on y trouvera des chambres vastes et chauffées, des salles de bains, l'électricité, et puis quoi encore? Je suis stupide, je suis inepte, mais il ne faut tout de même pas que je m'élève trop contre la saugrenuité de ces espérances, car elles m'ont au moins soutenu un moment, et ont peut-être contribué à m'empêcher de mourir.

Elle commence pourtant à être hors de saison, l'espérance. On avance toujours sans rien atteindre, et les à-coups, les piétinements sur place, chaque fois plus insupportables, se multiplient. On dirait que l'avant-garde ne sait plus où elle va, et, lorsque bientôt la nuit tombe tout à fait, on commence à avoir la certitude d'être perdus. Par-

faitement, la tête de colonne tâtonne, et il y a neuf chances sur dix pour qu'elle hésite sur l'invisible chemin à prendre, pour qu'elle doute peut-être du chemin déjà parcouru.

\* \* \*

C'est maintenant quelque chose d'affreux; et la réalité épouvantable commence à se faire jour dans les cerveaux abrutis, la vision de la mort apparaît avec une atroce lucidité, et se décèle, chez ceux qu'elle hante, par de grands regards angoissés. Des Arméniens continuent à tomber, mais leur désolation est maintenant muette, et le spectacle de leur agonie se montre moins longtemps aux vivants. La tempête, plus âpre, leur oppose un petit talus de poussière glacée, puis les couvre, et les borde bien, sous un drap qu'ils ne soulèveront plus jamais. Alors, ils se devinent un peu, en transparence, mais seulement lorsqu'on marche sur eux, à cause de la grande obscurité qui masque tout; et cette obscurité est terrible, car, en raison de l'espacement de la colonne, on perd de vue ses prédécesseurs, lorsqu'on traîne un peu en arrière, et l'on est obligé de crier pour les retrouver, ou de se fier à la fugitive empreinte des roues, pour ne pas se hasarder et s'égarer dans le désert de droite ou le désert de gauche, où la neige, pleine d'embûches, provoque les chutes et les enlizements.

Des petits paquets d'hommes qui vont en clopinant dans une obscurité phosphorescente de neige, qui se rapprochent, s'égaillent et cherchent le bruit des pas de ceux qu'ils ont perdus de vue, sans même arriver à le percevoir au milieu du silence effrayant : voilà ce qu'on peut voir dans la brousse que je croyais tout à l'heure proche d'Islahié, sur une piste blanche, où, de temps à autre, des cadavres transparaissent, comme des poissons entre deux eaux.

Et cette piste, si on était encore sûr qu'elle menât au but ! mais rien ne prouve qu'elle n'est pas erronée ; le plus petit écart de direction peut nous emmener pendant toute la nuit dans des plaines dénuées de toute habitation humaine, et il est bien certain qu'aucun de nous ne pourra marcher toute la nuit. Quant à s'arrêter, bivouaquer, monter des tentes, il n'y faut pas penser...

\*  
\* \*

Allons ! il faut en prendre son parti, nous allons tous mourir ce soir...

Je continue à marcher, par habitude, malgré la raison qui me montre clairement le sort inévitable, poussé par l'instinct de la conservation, et par le désir tenace de vivre qui fait encore cliqueter une lueur d'espérance au milieu de la compréhension nette de l'état désespéré où nous nous trouvons. Je veux marcher, marcher tout de

même, jusqu'au moment où je ne pourrai pas empêcher mes jarrets de fléchir sous mon poids et mon corps incapable de se mouvoir plus avant, de s'affaisser dans la neige où viendra l'y trouver la mort, la mort par la faim, la mort par le froid, la mort par le néant...

## VII

### LA RÉSURRECTION

Quand j'étais tout petit, et quand, le soir, je regardais avant de m'endormir les cercles pâles dessinés par la veilleuse au milieu de la douce pénombre du plafond, ma mère me disait souvent, en me bordant dans mon lit d'enfant, pour réagir contre l'égoïsme que pouvait me donner une vie facile : « Penses-tu, qu'au lieu d'être dans ta bonne chambre, tu pourrais être dehors par le mauvais temps? Penses-tu que tu pourrais être un petit malheureux, perdu dans la neige, qui marcherait vers une petite lumière, très loin? »

Voilà qu'au milieu des instants de détresse de cette désolante fin d'étape, je repense à la petite lumière et, par une association d'idées bien naturelle, aux ronds de la veilleuse sur le plafond, et à l'ombre de ma mère penchée au-dessus de mon lit.

Je suis vraiment perdu dans la neige, cette fois, et je la désire vivement, la petite lumière, je la

désire à tout prix, mais je ne la vois pas surgir à l'horizon désolé.

Oh! si je ne la vois pas paraître, je sens que ce va bientôt être mon tour de mourir, et je l'attends, cette lumière, je l'attends avec une impatience folle, sans oser y croire tout à fait, pourtant...



La voilà.

Tout là-bas, toute petite, elle brille; et c'est, chez tous ces hommes au bord de l'agonie, un long murmure fatigué, pareil à un râle de mort, un peu plus fort, mais où on sent tout de même l'allégresse immense des espérances retrouvées.

« Une lumière! une lumière! Islahié! » On se le répète l'un à l'autre, on le crie aux camarades qui viennent derrière et qui ne l'ont peut-être pas encore vue, et on marche avec de nouvelles forces puisées dans l'apparition de ce premier gage de salut!

On marche mieux, on veut y arriver, à cette lumière, on veut vivre, on ne veut pas faire comme ces quelques malheureux Arméniens qui meurent encore en chemin. Oh! dites-moi, n'est-ce pas lamentable de tomber maintenant, d'abandonner toute espérance à l'heure où elle est à nouveau permise, d'en finir avec la souffrance par la mort, alors qu'on était si près d'en finir par la résurrection?

Mais ce n'est heureusement pas le cas de beau-

soup. Cette modeste petite lampe sauve bien des vies, et tels que la mort tenait déjà à moitié se redressent, et marchent comme hallucinés.

Cette lumière n'a pas été seule à rendre du courage aux troupes de la colonne : une généreuse et intelligente initiative avait inspiré à la garnison d'Islahié l'idée de faire siffler des locomotives dans la gare, et des camarades m'ont dit que ç'avaient été ces coups de sifflet éperdus qui, avant même l'aperçu de la lumière, leur avaient mis du baume sur le cœur.

\*  
\* \*  
\*

Il y en a de presque gelés qui font des efforts surhumains pour renaître à la vie. Je me souviens que, peu avant d'arriver à Islahié, V... m'appelle pour l'aider à remorquer un pauvre diable de Sénégalais qui a peine à se traîner. Et ne voilà-t-il pas que ce brave garçon se met à se confondre en excuses, et à nous remercier, et à dire dans un très bon français des tas de choses aimables !

La courtoisie au milieu des circonstances critiques, et les raffinements d'élégance devant le danger sont parmi les formes les plus délicates du courage, et nous, Français, sommes particulièrement enclins à apprécier ces qualités qui sont très propres à notre race, et, de ce fait, enclins à les revendiquer un peu jalousement.

Mais, c'est sans jalousie aucune que je les constate ce soir chez ce nègre, si différent pourtant

de nous par le sang et par l'éducation; elles m'inspirent, au contraire, une respectueuse admiration, et je le trouve sublime, cet homme épuisé, qui use ses dernières forces à chercher des phrases polies et reconnaissantes. Il atteint heureusement Islahié, celui-là, et le wagon sauveur qui emmènera les éclopés vers l'arrière où j'espère vivement qu'il s'est rétabli.

On finit par arriver, tout de même, les uns vivants, les autres mourants (des Arméniens meurent encore ici, au but atteint!) et me voilà maintenant dans une grande baraque pleine de tous les hommes de la batterie, affalés au milieu de caisses de munitions. Je perds la mémoire des détails de mon installation, et je ne garde que le souvenir du bonheur ineffable de la vie retrouvée, et du désir d'assouvir enfin ma faim et mon sommeil. Je me revois partageant avec V... une seule assiette pleine d'une mixture froide où se mêlent des haricots figés et de la viande dure, où, sans aucune pudeur, nous plongeons nos mains dans un accès de voracité bestiale.

Je me rappelle que je me couche dans une petite chambre où les spahis nous offrent l'hospitalité, et où nous nous entassons avec volupté sur le sol dur, sous l'amoncellement des manteaux bleus et des burnous rouges. Un grand feu de planches brûle à même le sol, emplissant la pièce d'une fumée qui m'eût semblé odieuse en d'autres temps, mais que je trouve maintenant exquise, à côté de la grande froidure du dehors.

Un petit oiseau, semblable à ceux qui chantaient au-dessus des agonies, cet après-midi, s'est réfugié dans la chambre et volète d'un mur à l'autre... Et puis, je m'endors, je m'endors enfin, et c'est ainsi que finit cette journée du 13 février, après plus de douze heures de marche sans arrêt, au milieu d'une nature farouchement hostile et meurtrière.

\* \* \*

Que reste-t-il à dire des quelques journées qui suivent et qui achèvent définitivement la colonne de Marach?

Le 14 au matin, il fait un temps cyniquement merveilleux, et sous le ciel ensoleillé la neige rutilante, et fond goutte à goutte, la neige innocemment candide d'où émergent, çà et là, des cadavres déguenillés, rouges et raides, des cadavres d'enfants surtout, dont les yeux gelés luisent comme des boules de faïence.

\* \* \*

On voit aujourd'hui arriver les dernières unités de la colonne qui avaient dû s'arrêter et s'abriter à Zendjirli, et qui, par un joli souci de crânerie, entrent à Islahié musique en tête et en colonne par quatre...

\* \* \*

Et c'en est fini maintenant de l'affaire de Marach. Longtemps la grande steppe de Bel-Punar à Is-

lahié a dû être jalonnée de façon bien funèbre; et puis, les chacals ont dû anéantir les débris de la grande journée tragique, les chacals dont la voix a dû longtemps retentir particulièrement sinistre au milieu de la solitude nocturne de l'Arslan-Gheul.

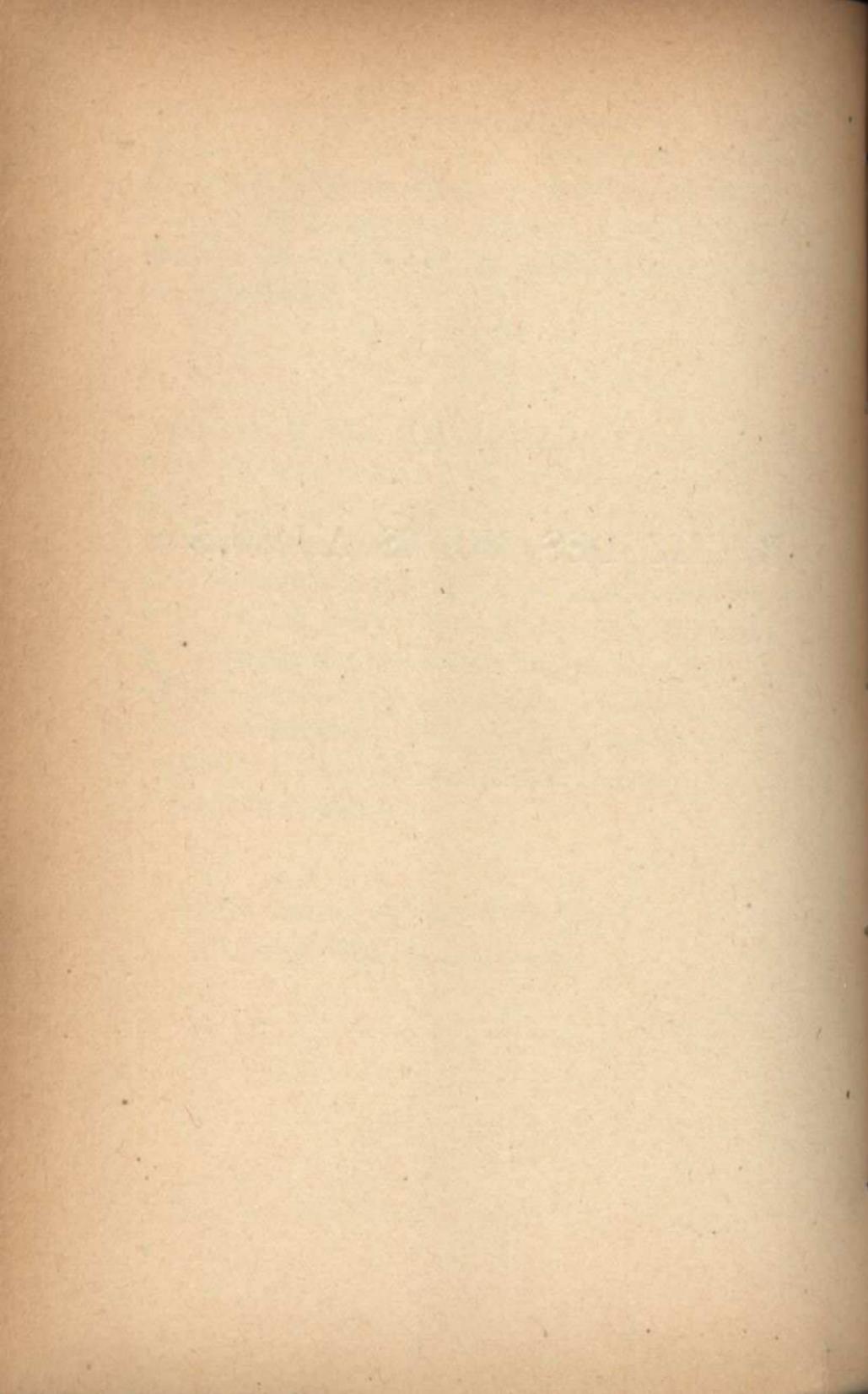


Là-bas, là-bas, très loin dans l'Asie-Mineure, il existe une grande ville rebelle qu'on appelle Marach, et qui a expié par la ruine les choses effroyables que son soulèvement avait causées. Mais le temps a marché depuis les heures de février 1920, la ville est forte et a dû se relever de son abatement; et puis, il faut compter avec le merveilleux soleil d'Asie qui efface les meurtrissures du bombardement, et peut-être que, là-bas, Marach brille encore comme une ville de rêve, au pied du Taurus irradié...

Cilicie, Egypte, Méditerranée, France.

Août 1920 — Avril 1921.

**RÉCITS DES MONTS AMANUS**



## LA MAISON DE LA FOLLE

Il existe, à Bagtché, dans les monts d'Amanus, un double mamelon qui s'évase au milieu de la vallée; on l'appelle la Sellette, à cause de sa forme.

C'est là que se tient, en partie, la petite garnison française, et, plus que le village également occupé par la troupe, c'est un séjour aimable et d'une noble quiétude.

On domine, de là-haut, les mouvements de la terre, et la vue s'étend au loin; elle enfile une patte d'oie de trois vallées étroites, venues toutes trois de l'Est à l'escorte de torrents frais et rageurs, pour confluer au pied de la Sellette en un val élargi où leurs trois torrents se mêlent en un seul qu'on appelle Bilanuk, et qui court vers l'Ouest à la rencontre du fleuve Djihan.

La vallée la plus méridionale s'engouffre vers Kazanali pour y joindre la plaine d'Islahié à Marach; elle s'étrangle aux gorges d'Aïran entre une abrupte crête dentelée et un grand mont en forme de dôme; elle sourit de toute sa verdure, elle s'égaye de villages aux maisons de terre orangée, d'où s'élève parfois un fluide souffle de fumée bleue.

On ne sait trop où mène la seconde vallée; elle s'enfoncé dans une région sombre où les troupes françaises ne vont jamais; et, lorsqu'aux soirs pluvieux de mars ses murailles montagneuses, couleur de bitume, se cognent la tête aux lourds nuages bistres, elle prend l'aspect d'une bouche de souterrain funèbre et maléfique.

Mais cette seconde vallée contient Bagtché; elle le presse entre ses lèvres, comme fait un sillon pour un nid d'oiseau des champs.

C'est que Bagtché est un doux village, et qu'il fait beau voir du sommet rocailleux de la Sellette; il groupe, autour d'un minaret droit et brun comme un clou rouillé, les terrasses et les arcades de ses maisons blanches ou sanguine. Toutes ces tièdes couleurs jouent plaisamment, à l'avril naissant, avec les jeunes verdure des vergers qu'elles enclavent, des vergers luxuriants où peupliers et platanes jouent à la balle avec des pigeons blancs. Il est beau de voir ainsi Bagtché, mais il est aussi plaisant de l'entendre, car il exhale tout le jour une naïve et très douce chanson : voix confuses par-ci, chants de coq par-là, meuglements vibrants et bêlements aigus jetés en notes stridentes sur l'éternelle basse du torrent.

Un éperon rocheux, cher aux brigands et aux grands oiseaux de proie, sépare la seconde vallée de la troisième qui, par les terribles défilés de Kizilaghach, de fatale mémoire, s'en va prolonger la non moins mal famée vallée de Bababouroun, au fond des monts du Giaour-Dagh.

Cette troisième vallée, qu'on appelle donc vallée de Kizilaghach, se mure au Nord d'une haute montagne ravinée, chevelue en sa cime d'une forêt de hêtres. Sur ses pentes se mêlent, dans une harmonie étrange et surnaturelle, les ocres puissantes de la brousse et des terres rouges, à la couleur froide et chimique des pins noirâtres, et de certains sables verts comme le vert de gris.

Un vieux tapis chiffonné figurerait assez bien, par ses milliers de plis et par ses amples cassures, les combes creuses et les éperons tortueux de cette étrange montagne.

Elle aussi est douce à voir, à l'avril. On ne croirait jamais, lorsqu'on regarde les paisibles villages qui se signalent au creux de ses vallons par quelques peupliers blancs ténus comme des aigrettes, par quelques figuiers sans feuilles, crispés comme des madrépores, par les houppettes blanches ou roses des arbres fruitiers fleuris, que leurs habitants aient d'autres occupations que pastorales ou paysannes, et que le goût du brigandage à main armée leur tienne si fort au cœur.

Ses pentes bigarrées de landes, de boqueteaux, de hameaux et de prairies, descendent jusqu'à l'évasement de la vallée, qui est une exquise chose.

C'est là que je vois naître le printemps d'Asie, doublement précieux, parce que printemps, et parce qu'asiatique; il s'incarne là, dans la luxuriance des gras pacages abondamment irrigués où foisonnent, à toute heure, des troupeaux de vaches et de chèvres, que leur éloignement de la Sellette

fait paraître un minuscule fourmillement noir. Chacune de ces prairies se parsème et s'encadre, comme les marais d'Alsace et les plaines de Touraine, de peupliers en rideaux ou en bosquets; la saison naissante souffre la blancheur de leurs rameaux d'une verdure mousseuse; de temps à autre, un vautour blanc rase leurs cimes de courbes méthodiques, à la manière d'une aiguille qui passe et repasse sur le bord d'un tissu : on dirait qu'il brode les ramures. De ci, de là, un de ces gros platanes d'Asie qui semblent des boules blondes ébouriffées de branches folles, laisse les premiers beaux jours reverdir ses flavescences dorées que le soleil des soirs caresse avec une langueur infinie.

Et c'est là une adorable renaissance d'avril, d'un vert peut-être plus chatoyant, et un peu moins naturel peut-être, que celui qui, à pareille époque, ranime les glèbes de France.

Or, au milieu de ces fraîcheurs, à l'extrémité du promontoire qui sépare la vallée de Bagtché de celle de Kizilaghach, une maison se dresse, toute jaune de soleil, bordée d'un côté par une cour, percée sur l'autre face par le trou béant d'un grand porche arrondi, et c'est à cette demeure que se rapporte la très petite histoire que je veux aujourd'hui raconter.

Il fait ce matin un de ces temps de saison jeune où on sent vibrer la genèse de la terre sous la clémence du ciel. Je suis inoccupé à mon poste de la Sellette, et, la jumelle en main, je fais un petit tour d'horizon. Un coup de feu, tout seul, vient

déchirer l'atmosphère rayonnante, du côté de la vallée de Kizilaghach. Il ne doit pas venir de l'ennemi, il a été tiré de trop près pour cela. Ce doit être quelque gendarme arménien des avant-postes qui cherche à se donner du courage, ou bien qui, ayant aperçu un Turc dans la montagne, s'amuse à lui dire son fait...

Le soleil rit, les bestiaux paissent dans les opulents pâtis arrosés d'eau courante...

Tiens, on dirait maintenant que quelqu'un pleure dans la maison claire au porche sombre. Oui, on crie et on pleure : ce doit être un enfant, tout simplement ; c'est cela, c'est un enfant en colère...

Ah ! comme c'est drôle, toute cette circulation qu'on aperçoit maintenant aux abords de la maison ; voici des paysans, des gendarmes arméniens dont je distingue même la toque d'astrakan. On dirait qu'ils se groupent en cercle autour de quelque chose par terre, qu'ils regardent ce quelque chose avec la curieuse indifférence des badauds qui composent les attroupements de Paris...

Je voudrais bien savoir ce qui peut les intéresser si fort. Ah ! voilà, c'est cette espèce de chose grise, élastique, qui rebondit et qui se retourne au bord du chemin... Mais c'est une femme, la chose grise qui se roule et qui se trémousse, c'est une femme, et c'est elle qui pousse ces hurlements que je prenais tout à l'heure pour une voix d'enfant ! Qu'est-ce qui lui prend à celle-là ? Elle est folle, elle est complètement folle, elle est furieuse ! Elle ferait bien mieux de se taire : ce n'est pas si gai à entendre,

ces cris épouvantables qu'elle profère aux échos de la vallée...

La voilà qui se tait maintenant, et qui se blottit, immobile contre une des pierres du talus. Elle ne doit plus être bien intéressante, les paysans et les gendarmes vont se regrouper un peu plus loin, aux abords de la maison. Ils font de nouveau cercle autour de quelque chose. Eh! cette fois, c'est quelque chose d'immobile, un corps étendu raide, un mort!

Alors, je comprends maintenant, ou, plus exactement, je crois deviner ce qui s'était jusque-là passé d'incompréhensible, et le coup de fusil isolé, et les glapissements furieux de la chose grise en délire. Ce n'est pas une folle, c'est une malheureuse qui pleure le cadavre étendu là, et le cadavre étendu là, c'est quelqu'un des siens, qui, avec l'imprudence ordinaire des Arméniens, aura inconsidérément manipulé une arme à feu et se sera tué.

Et la grande tristesse qui envahit toujours les témoins, même lointains, d'une scène navrante, m'empoigne à mon tour, cependant que le soleil rit, que les bestiaux paissent dans les opulents pâtis arrosés d'eau courante...

## LA PORTE CLOSE

La maison qui sert de popote aux officiers de la petite garnison de Bagtché est une vaste bâtisse arménienne, une des premières du bourg, en bordure de la principale rue.

La cour de cette maison, que les pluies du premier printemps transforment en un gluant marécage corsé de purin, est toujours encombrée d'immondices, de volailles, de bétail et d'Arméniens. Les Arméniens sont plus grouillants que les volailles, plus agités que le bétail, plus crasseux que les immondices. Ils circulent à toute heure sur les escaliers extérieurs de bois usé qui montent au grand balcon couvert entre des balustrades fragiles.

Les hommes font des allées et venues tapageuses. Ils étincellent de ceintures de cartouches et de fusils qu'ils brandissent chargés à tout propos et hors de propos, si bien que leur aspect peut donner parfois une illusion d'apparence de semblant d'ardeur guerrière. Du moins, l'éclat de ces gens bardés de métal est assez chatoyant, et joue harmonieusement avec les sombres fourrures de leurs

toques; ceux-ci sont moins agaçants que certain jeune garçon, habitant aussi la maison, dont le faux-col sale et le veston défraîchi me portent sur les nerfs...

Les femmes, sans cesse précédées par le balottement de leurs seins flasques, et suivies par le balancement roux ou noir de leurs cheveux tressés, vaquent d'un bord à l'autre de la terrasse aux travaux domestiques de cuisine ou d'entretien des enfants; elles pétrissent des galettes, s'arrêtent un instant pour donner d'une bourrade le roulis nécessaire à un berceau en forme de barque, et reprennent leur labeur pour l'interrompre encore de quelques conciliabules tenus d'une voix aigre et impérative. Toute la marmaille pullulante grouille entre leurs jupes, et exhibe des douzaines de petites cuisses brunes, que ne voilent pas les chemises souvent arrêtées à hauteur du nombril.

Il y a là tout un tableau de bonne vie franche et simple, souvent animé de scènes assez piquantes, lorsqu'on décide tout à coup de faire ses ablutions en public, ou de se réunir en tas pour se cueillir les poux, en famille.

Oh! il survient bien parfois de petits drames regrettables : ainsi, lorsque les brigands se mettent en tête d'envoyer quelques balles sur Bagtché, il faut voir le remue-ménage de ces bonnes gens qui croient tout de suite à un massacre, et qui s'y préparent dans un grand affolement; la maison, qu'on sait dans le village occupée par la troupe,

semble tout naturellement offrir un lieu d'asile bien sûr, et tous les voisins s'y précipitent avec des hurlements, en traînant des fusils et des bambins au maillot, qu'ils brandissent les uns et les autres à bout de bras, chargeant les fusils, gesticulant avec les gamins, dans un désordre parfaitement ridicule, mais justifié par la plus profonde terreur. C'est vrai qu'ils ont l'air d'avoir l'habitude d'être souvent traqués et égorgés, ces pauvres bougres, et c'est ce qui permet de mêler un peu de pitié à la folle envie de rire que suscitent leurs gesticulations inutiles.

Mais, à part ces incidents (bien vite oubliés d'ailleurs par les Arméniens eux-mêmes), cette maison constitue un séjour assez calme et point déplaisant. J'aime sa cour, bien que sordide, ses fragiles terrasses de bois, couvertes en partie d'une grande voûte blanche de chaux, et la chambre qui nous sert de salle à manger.

C'est une petite salle claire, avec des placards de menuiserie brute qu'orne, dans le haut, ainsi que c'est l'habitude dans les pays de montagne, un mince bandeau de bois découpé. Elle a pour toutes ouvertures la porte qui donne sur la terrasse, une étroite fenêtre puissamment grillée, ouverte sur la sévère toile de fond de la montagne trop proche, énorme comme un mur, si proche et si énorme qu'elle supprime la vue du ciel, et, enfin, une autre porte que je n'ai jamais vue ouverte, et qui donne je ne sais où.

\*  
\* \*

Or, certain soir de la fin de mars, je descendis de ma position et me rendis pour dîner à la maison arménienne de Bagtché. Il faisait dehors un temps sinistre, un de ces temps pluvieux de printemps plus déprimant cent fois que le vent des automnes et la neige des hivers. C'était le dernier repas que je venais prendre à cette popote récemment dissoute par un ordre prescrivant à tous de rester en permanence sur les positions, en raison de la situation plus tendue.

J'attendais, seul sur la terrasse dont je foulais les planches sonores, que le dîner fût prêt. Tous mes camarades avaient pris leur repas au premier service, et il me restait la perspective de dîner avec les officiers supérieurs, ce qui ne m'amusait guère. Enfin, il vint un lieutenant d'état-major qui me dit que le colonel et ceux qui faisaient d'habitude table commune avec lui ne viendraient que fort tard, étant occupés.

Nous nous fimes servir.

C'est lugubre, un dîner à deux dans un lieu qu'on a connu toujours bruyant et animé; c'est lugubre, ce tête-à-tête sous la lumière crue d'une bougie fichée au goulot d'une bouteille, quand on sent autour de soi, derrière la minceur des murs crépis, l'immense encerclement perfide de la nuit pluvieuse, avec, tout autour, l'encerclement plus

perfide encore de la grande montagne hostile.

Nous achevions donc ce diner lamentable bien mal égayé d'une conversation sans entrain. Soudain, je vis mon camarade pâlir, comme on pâlit au contact inattendu de quelque objet répugnant et atroce.

— Oh! Vous ne remarquez rien, me dit-il.

— Moi?... Non!

— Vous ne sentez pas?

— Quoi?

— Cette odeur de cadavre?

— Non! Ah! si, oh! si, mais c'est infect, qu'est-ce que c'est que ça?

Il venait de derrière la porte qu'on tenait toujours fermée un ignoble relent de corruption; mais, cette puanteur ne se manifestait que par intermittence, et je dis :

« Oh! c'est peut-être de l'idée, vous savez! »

— Oh non! me répondit-il, je suis bien sûr de ce que je dis! D'ailleurs, nous allons appeler le cuisinier, nous allons bien voir ce qu'il dira! »

Le cuisinier vint, il approcha son nez de la serrure et il dit :

« Ah! oui, pour ça, mon lieutenant, c'est sûr, il y a un macchabée derrière! »

Et comme nous objections que c'était peut-être quelque charogne de viande décomposée, il le nia énergiquement en donnant des détails peu ragoûtants qu'on ne lui demandait pas.

« Oh non! moi je ne m'y trompe pas, je suis charcutier dans le civil, c'est de la chair morte,

de la chair morte dans sa peau, ça me connaît, tout ça! »

Et il insistait, il insistait à plaisir.

\* \* \*

Si nous avions été récemment débarqués d'Europe, et peu habitués aux rencontres extraordinaires qu'on peut faire dans les montagnes de l'Amanus, nous aurions sans doute enfoncé immédiatement la porte pour avoir le cœur net de cette énigme assez poignante. Mais, nous avons déjà appris à ne plus guère nous étonner des choses imprévues; alors, comme l'heure avancée nous pressait de regagner nos postes respectifs, nous avons remis au lendemain l'éclaircissement du mystère, et nous sommes partis dans la pluie et dans l'obscurité, en gardant au cœur une légère nausée macabre.

Mais le lendemain, et les jours suivants, d'autres occupations autrement importantes nous ont distraits de notre curiosité, ce qui fait que je n'ai jamais su ce que cachait la porte close de la maison de Bagtché.

C'était, m'a-t-on dit, un médecin qui habitait là. Peut-être cachait-il dans une chambre ignorée le résultat de quelque pratique illicite. Peut-être était-ce là le produit d'une vengeance clandestine. Je n'en sais rien, et ne le saurai jamais. Dans la vieille Asie toujours sanglante, il faut s'attendre

sans surprise aux rencontres les plus incompréhensibles.

Toujours est-il qu'elle cachait quelque monstrueux secret, la maison claire et tranquille, toujours pleine de rumeurs familières et d'enfants débraillés.

## LENDEMAINS DE COLONNE

Hier, on a accompli un raid rapide dans la montagne au nord de la vallée. Les premières pentes ont été escaladées à la première aurore, à l'heure où les neiges de la montagne du sud s'embrasent comme sous l'effet d'un grand feu de bengale rose. La petite colonne a serpenté dans les broussailles arides, elle a laissé dans le contre-bas les labours largement ondulés qui dévalent dans l'entonnoir des ravines; elle a atteint les petites maisons de terre rouge qu'on apercevait de Bagtché, posées comme des boîtes d'acajou sur le vert de table à jeu des jeunes seigles.

On a dépassé l'église arménienne qui n'a pour clochers que les flèches voisines de deux peupliers, et qu'on voyait d'en bas sous l'aspect d'un petit cube jaune; on s'est élevé plus haut que les rochers d'où fusent les pins noirs, on a atteint les plus hautes croupes à travers les landes rousses et les bois pleins de la fraîcheur des premières violettes de printemps.

Et il n'y avait personne dans les maisons rouges, personne dans les champs gris, personne sur les hautes croupes.

On voyait seulement, imprimées dans la terre durcie des pistes, les milliers d'empreintes fourchues laissées par les troupeaux, qui, dirigées toutes vers le Nord inviolable, disaient l'exode précipité des montagnards enfuis.

De là-haut, on voyait un beau morceau d'Asie.

Le val de Bagtché, écrasé tout en bas des pentes, déroulait l'imperceptible fil blanc de son ruisseau; à son extrémité orientale, les gorges d'Aïran, violemment raccourcies entre leurs lèvres pierreuses, laissaient voir par le prolongement du col de Kazanali les lointains bleus de la montagne Kurde.

Vers l'Ouest, les plaines du Bozdaghan s'étaient comme une carte de géographie jusqu'à des horizons illimités, ponctuées çà et là de villages confus, tachées entre Osmanié et Toprak-Kalé par l'imperceptible flocon blanc d'un train en marche.

La vue planait au Nord jusqu'à la bande rosâtre et nébuleuse du Taurus, éperdument allongée sur toute une moitié de l'horizon.

Au Sud, on devinait, dans un infime miroitement vert de céladon, un coin du golfe d'Alexandrette, glissé entre deux montagnes, spectacle cher aux exilés dans l'intérieur des terres farouches.

Il faisait beau vivre hier au sommet de la montagne sise au nord de la vallée, qu'encadrait tout autour un grand morceau d'Asie.

\*  
\* \*

On s'est un peu battu, quand on fut arrivé au lieu mal hanté qu'on nomme « Cheminée des Brigands », et, dans la forêt de hêtres, les balles ont cassé des branches, les obus ont cassé des arbustes.

On est redescendu après-midi vers Bagtché, en bataillant de ci de là par les pentes qui glissent vers la vallée de Kizilaghach, funèbrement étranglée au creux du Giaour-Dagh féroce, et rendue plus ténébreuse encore par le ciel subitement obscurci de nuées pluvieuses.

La petite colonne a parcouru les étranges mamelons verts dont la terre est identique à du vert-de-gris en poudre, et elle a regagné, très lasse, ses positions à la nuit tombante.

\*  
\* \*

Or, ce matin, comme il faisait beau et comme ils étaient sûrs que la montagne hostile du Nord était purgée de tout habitant, les Arméniens de Bagtché s'en sont allés au pillage dans les lieux que nous avons parcourus hier.

On voyait de loin leur migration à travers les croupes broussailleuses; les femmes, en grand nombre, brillaient au jour clair comme des points blancs ou roses; elles portaient mettre à sac ces logis qu'elles savaient que leurs possesseurs ne défendraient pas.

Et les Arméniens s'en sont revenus, toujours en longue procession blanche et rose, riches de butin et d'incendies.

Pourquoi ont-ils mis le feu à l'une des paisibles maisons rousses qui semblaient des boîtes d'acajou posées sur le vert éclatant d'une table à jeu? pourquoi cette inutile destruction?

Voilà maintenant tout le paysage attristé par cette lueur dévastatrice qui palpite au milieu des trop riches verdurees de la montagne; et maintenant que le soir commence à jaunir le ciel pur, maintenant que le grand mont de l'Ouest s'enlève comme une améthyste lumineuse sur le couchant glorieux, je regarde avec mélancolie la pauvre maison rousse agoniser au loin parmi les vergers en fleurs; elle s'évapore en une fumée divinement bleuâtre qui filtre en longues nappes floches de clarté au travers des rangées de peupliers, de même que la laine souple passe en longues mèches floconneuses à travers les dents d'un peigne à carder.

Soir calme, fumées de cassolette répandues au milieu des fleurs et des arbres reverdis, champs rutilants de jeunesse et de soir, pauvre demeure sauvagement détruite par l'effet d'une haine brutale, comme je sens bien ce soir le contraste ironique et douloureux de ces choses, qui veut agrémente la mort de la fête impitoyable de la vie!

\*  
\* \*  
\*

Hier, on a donné l'escalade à la grande crête rocheuse qu'on appelle « Dent de Chat ».

On est allé surprendre l'ennemi là où il croyait qu'on ne pourrait jamais l'atteindre, on est allé le chercher en haut des grandes aiguilles de pierre d'où, chaque jour, il harcelait Bagtché.

Il a opposé une résistance sauvage; retranché au milieu de la couronne de rocs d'un grand piton pelé, il a continué à tirailler sous le bombardement, sûrement jusqu'à la mort du dernier défenseur de la montagne.

Il a perdu du monde; j'ai vu dans l'ombre d'un ravin des soldats algériens palpiter de curiosité guerrière à la découverte d'un cadavre encore chaud : c'était un enfant, presque, qui tenait encore serrées dans ses doigts les balles avec lesquelles il comptait donner la mort. Il était vêtu avec une magnificence barbare : blanche était sa culotte, qu'enserraient des bottes de peau de chèvre, blanc était son caftan, que couvrait sur le buste un gilet bariolé, et que serrait à la taille une ceinture garnie de perles bleues et de sachets de poudre, blanche était la calotte de feutre entourée d'un turban mince qui enveloppait la tête exsangue. Je revois encore sur toutes ces blancheurs et sur toutes ces étoffes colorées les longues et ternes macules de sang coagulé, si décevantes et si inattendues au milieu de la rayonnante nouveauté du matin d'avril.

Et puis, quand on a eu bien montré à la montagne ennemie qu'on pouvait atteindre son inaccessible « Dent de Chat », on est tout tranquillement redescendu à Bagtché par les chaussées dallées de rochers plats comme des escaliers de Titans, par les combes ombreuses, grises d'épines sans feuilles, par les pacages mouillés et frissonnants comme ceux de France.

Ce fut tout.

Mais, le lendemain, le surlendemain, la montagne explorée se couronna du vol tourbillonnant des vautours et des autres oiseaux rapaces, de même qu'une ordure frémit au vol bourdonnant des mouches, et, plus encore que devant la fumée sortant des vergers en fleurs, je fus ému par la morne et navrante amertume des lendemains de bataille.

## HAROUNIÉ OVA

Harounié Ova, trouée de Harounié, déversoir des brigands de l'Amanus.

Harounié, ville au nom couleur de pluie, ville au nom rouillé, est l'inférieure retraite du vieil agitateur de la montagne, de l'ancien mufti de Bagtché, rongé de fanatisme et de haine.

C'est lui qui dépêche périodiquement dans les gorges où passe le chemin de fer de Bagdad ceux qui coupent la voie, ceux qui attaquent les trains, et ceux qui pillent, et ceux qui brûlent, et ceux qui tuent.

Harounié, les colonnes, l'occupation n'ont pu réduire sa superbe, et l'agitation malfaisante fermente toujours dans son territoire inviolable, là-bas, au pied du pic ténébreux qu'on nomme Duldul-Dagh, du pic extraordinairement aigu que l'hiver fait blanc comme une lame de gypse, et que le printemps dégarnit à l'exception de quelques filons de neige brillant comme des derniers cheveux blancs sur son front violet et nu.

Harounié, à la base du Duldul-Dagh, se cache, et prend bien garde de ne point montrer à qui passe

sur la voie ferrée sa présence; on sait seulement qu'on peut s'y rendre par la vaste vallée qui s'ouvre juste au nord de Yarbachi, celle qu'on nomme Harounié Ova.

Oh! cette trouée de Harounié, quelle maléfique et funèbre antichambre du domaine des brigands! qu'elle semble malsaine au temps où les orages printaniers posent un couvercle sur le monde, à l'heure où leur catafalque de nuages entr'ouvre ses noirceurs désespérantes pour laisser le couchant couler un long rayon de cuivre rouge. Le voilà qui court, ce rayon de lumière désolée, qui chauffe de pourpres vénéneuses les contreforts du Duldul-Dagh, dont la tête se cache dans la nuée, comme se cache dans un recoin obscur le malfaiteur qui médite un mauvais coup.

Voyez le rayon qui passe et qui réveille, subitement, les sournois villages de l'Harounié Ova! Il allume un instant d'un reflet de chaudron leurs maisons basses, et leur fait lancer un éclair fauve comme le regard d'un œil malveillant! Oui, ce sont bien des yeux, les chaumières louches, des yeux à qui le soir, incendiant les peupliers qui les bordent, fait d'hypocrites franges de cils roux.

Harounié Ova déverse les brigands parmi les défilés de la montagne, et ce sont, plusieurs fois la semaine, d'étranges accidents à enregistrer.

Un jour, la voie est simplement obstruée, de façon à arrêter le train en un endroit où l'on peut aisément le cribler de balles et de grenades, et l'incendier ensuite. Un autre jour, les rails sont

arrachés dans un tournant ou sur un pont, pour forcer les locomotives à de vertigineux plonges au fond du précipice, où elles s'écrasent. Parfois, aussi, ce qui est vraiment l'effet d'une ruse impayable, on prend le convoi tout entier, comme souris en souricière, en le laissant pénétrer dans un tunnel dont on a bouché l'autre bout...

Et toutes ces attaques de train, analogues à celles qu'on me menait voir au Châtelet lorsque j'étais petit, se reproduisaient sans cesse à l'époque où je voyageais sur la ligne de Bagdad, sans que jamais, par une chance incroyable, je me fusse trouvé pris dans le guépier. Je passais toujours, par un hasard extraordinaire, à une heure d'accalmie, une veille ou un lendemain de catastrophe, parfois même en des jours qui étaient tout ensemble veille et lendemain de catastrophe.

Il ne m'est jamais rien arrivé. Mais je jure bien que chaque fois que je parcourais la montagne entre Mamoureh et Bagtché, j'ouvrais l'œil et je tendais l'oreille, et que mitrailleuses et mousquetons étaient prêts à intervenir aux portes des wagons. On guettait de minute en minute l'instant où le train serait assailli, ou précipité dans le trou; on regardait en l'air à chacune des traversées de ces couloirs si étroits et si hauts qu'on peut y être tous réduits en bouillie sous les pierres et sous les projectiles, sans avoir la consolation suprême de se défendre ou de tuer un seul ennemi.

Oh! ces voyages en Amanus! Comme j'en ressens encore l'énervement et la curiosité folle, qui fai-

sait presque désirer l'événement que d'autre part on redoutait si fort!

Il est surtout un de ces trajets que je n'oublierai jamais : c'est le dernier, lors du départ définitif pour Adana, au début de mai.

On est parti d'Aïran trop tard. Les heures dorées de fin du jour, ont coulé toutes dans la plaine de Bagtché, aux pieds des falaises trouées de grottes de Setma-Punar, et, quand on arrive à Yarbachi, le crépuscule est déjà rouge, le crépuscule qui donne de fauves moirures à la plantureuse toison des hautes herbes couvrant le sol.

Allons-nous continuer? Depuis un mois que la montagne est troublée, on a accoutumé de ne pas voyager quand il fait noir, et sûrement, si nous partons maintenant, nous ne serons pas à Mamoureh avant nuit close. Il serait plus sage de rester ici, où il y a garnison française et où on est en sûreté.

Non, les autorités compétentes doivent en avoir décidé autrement, on part. Sur la locomotive monte un officier chargé de surveiller le mécanicien et de l'empêcher, sous menace de mort, de trahir, au cas où, de connivence avec les brigands, il aurait décidé de faire stopper le train en un lieu propice à l'accomplissement de leurs méfaits.

On part, sur la route de plus en plus hasardeuse de plus en plus enténébrée, de plus en plus fertile en souvenirs sinistres. On reconnaît tous les passages fatals où des trains se sont arrêtés, ceux où d'autres se sont écroulés dans le vide. On passe,

sans le savoir, aux endroits où, dans les mois qui vont suivre, se perpétreront des drames analogues.

La montagne s'assombrit; des ruisseaux coulent en ridant ses flancs hérissés, et, pour passer sous la voie, ils se canalisent un moment dans de larges rigoles dallées : on dirait, à entendre le bruit de cette eau qui coule sur les pierres, qu'elle entreprend d'impossibles lavages, qu'elle veut effacer d'ineffaçables souillures, et que la montagne, par une lessive éternelle, cherche à faire disparaître ses sanglants souvenirs. On dirait aussi qu'elle pleure, qu'elle pleure tous les hommes morts au secret de son ombre, tant est triste ce soir-là la voix de sa plainte ruisselante.

Et ce train, qui n'avance pas, qui ralentit et qui grince! Sans doute, comme un aveugle qui cherche son chemin, la locomotive tâtonne, et marche lentement pour éviter quelque monstrueux traquenard! Mais, est-ce vraiment l'instant de prendre cette vitesse d'homme au pas, alors que la nuit déjà obscurcit les gorges, et qu'il y a encore une heure de route d'ici Mamoureh? Qu'est-ce qu'elle va nous réserver, cette promenade nocturne dans les défilés les plus mal famés de la montagne?

Tous ces hommes qui sont là dans le train vont pour sûr y rester!

Nous considère-t-elle même comme déjà morts, cette locomotive qui adopte une allure de corbillard, et qui semble vouloir conduire tous ces soldats au grand cimetière sans tombes, au cimetière qui a les chacals pour fossoyeurs?

Au fait, c'est vraiment un enterrement, c'est vraiment une marche funèbre, le voyage de ce soir.

Écoutez les ravins qui sanglotent à torrents, et qui pleurent tout le sang qu'on va encore verser sur eux!

Écoutez la machine qui grince et qui gémit, dans sa lenteur sans cesse accrue, en pensant à la cargaison macabre et vivante encore qu'elle emporte! Voyez, le brouillard qui tombe avec la nuit grelotte de froid et d'angoisse! Et, cependant que passe le long convoi mortuaire, les pins aux ramures de deuil lui font un cortège lamentable; ils l'accompagnent de leur procession navrante, et de même que la famille se penche au bord de la fosse, ils se penchent au bord de l'abîme où tombent les premières pelletées de ténèbres...

Là-bas, en face, sur le mont en forme de bête qui domine l'autre bord de la vallée, à travers l'obscurité douteuse des vapeurs nocturnes, une lumière brille. Ainsi, aux quartiers mal fréquentés d'Europe, luit, au bout d'une rue toute humide et toute blême d'automne et de demi-jour, la devanture d'un cabaret borgne, ou la lanterne d'un mauvais lieu. Ainsi, aux montagnes mal fréquentées d'Asie, luit dans des ténèbres brouillées cette malveillante flamme jaune. Ce n'est peut-être qu'un foyer de berger, mais c'est peut-être aussi un signal d'attaque fait par les brigands de l'autre versant, un appel au carnage et à la mise à sac du convoi, dont on a projeté la prise, à Harounié maudite...

Ah! tout de même, on sent venir la plaine! Il ne faut pas encore se réjouir, il est vrai, car les parages n'ont pas cessé d'être mauvais et nous arrivons même aux lieux où des trains ont été assaillis en plein jour, déjà presque en dehors de la montagne.

Mamoureh, enfin! on y arrive : on a échappé encore une fois.

C'est peut-être simplement parce que le vieux mufti rebelle avait aujourd'hui prescrit le repos à ses bandes armées, ou les avait convoquées pour un grand conseil dans son Harounié pluvieuse, qui cache sa férocité jalouse au-delà de l'Harounié Ova toute mouillée d'orages et toute cuivrée de soleil aux soirs de printemps, là-bas, au pied de la montagne suraiguë appelée Duldul-Dagh.

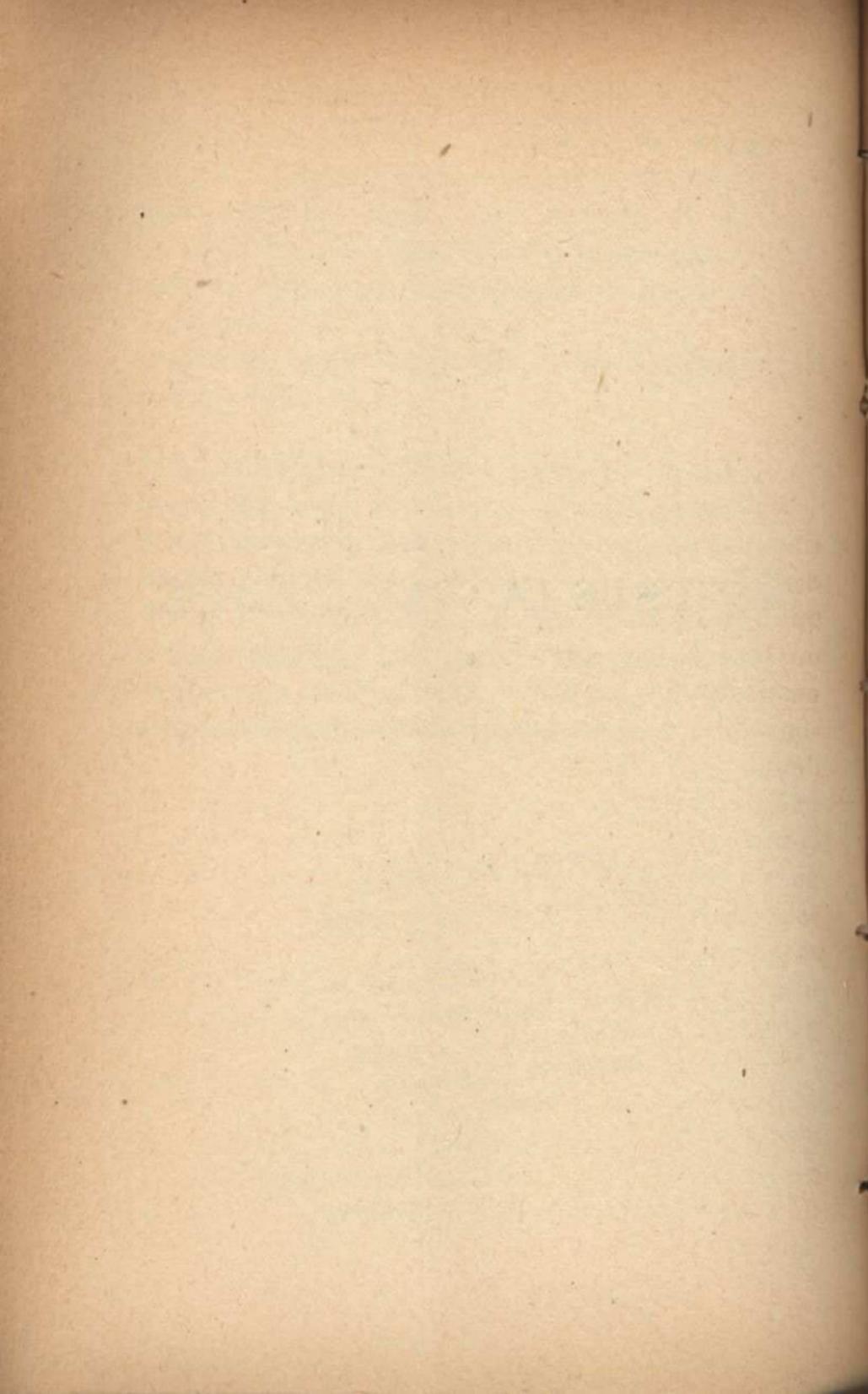
CERCLE NATIONAL  
des Armées de Terre & de Mer

BIBLIOTHÈQUE  
51<sup>bis</sup>, B<sup>d</sup> Latour-Maubourg, 51<sup>bis</sup>  
Corridors d'Arles & Montauban  
(HOTEL DES INVALIDES)

# RÉCITS DE LA GRANDE PLAINE

**CERCLE NATIONAL**  
**des Armées de Terre & de Mer**

**BIBLIOTHÈQUE**  
**51<sup>bis</sup>, B<sup>d</sup> Latour-Maubourg, 51<sup>bis</sup>**  
**Corridors d'Arles & Montauban**  
**(HOTEL DES INVALIDES)**



## L'OIGNON CRU ET LE PETIT PIANO

La pitié humaine a souvent des voies bien singulières : il lui arrive de rester endormie devant des choses incontestablement atroces, au point que son absence peut passer pour de la cruauté, ou, tout au moins, pour un manque absolu de compassion. Mais, tout d'un coup, et comme sans raison, elle se réveille à la présence de quelque infime détail qui rehausse la situation d'une touche puérule, humble, ou grotesque. Tel qui s'indignait contre soi-même de sentir son cœur rester de fer au vu d'une abomination dont ses sens étaient seuls à percevoir l'horreur, se sent brutalement empoigné par l'émotion la plus déchirante devant un rien dont il n'eût même pas remarqué l'insignifiance en d'autres circonstances.

C'est ainsi que je veux raconter, dans les deux histoires qui vont suivre, comment, au cours d'une scène de carnage et devant un spectacle de dévastation, j'ai été ému, plus que par la vue du sang et des ruines, par celle d'un oignon cru et d'un petit piano.

La bataille de Yenidjé venait de finir. Après plus de trois heures d'une lutte âpre et pénible, la colonne française avait eu la victoire. Elle s'ébranlait lourdement à travers le terrain conquis, pour gagner Tarse, qu'elle avait mission de délivrer.

Le soleil, déjà haut, frappait durement la terre d'Asie, toute grise d'été et de sécheresse. On y voyait fourmiller, par petits paquets, progressant dans un sens unique, les casques de liège khaki des soldats français, victorieux et fatigués.

A gauche, au sommet d'une ondulation légère, le village de Kamber, groupé autour de son minaret, se taisait, après avoir opposé une résistance opiniâtre; à droite, un autre village, bien que tout fraîchement écorché par le bombardement, s'adosait paisiblement aux premières collines du Nord, comme s'il avait passé sa matinée dans le calme des travaux agrestes, au lieu d'avoir craché par chacune de ses fenêtres une fusillade imprévue et meurtrière.

En arrière, les maisons abandonnées de Yenidjé semblaient toutes lasses au milieu des verdure fatiguées de l'été trop brûlant.

En avant, à perte de vue, la plaine grésillait au soleil, tantôt assombrie par l'ombre d'un arbre en boule, tantôt éclairée par le scintillement d'un tas de blé.

Elle était même trop vaste et trop plate, cette plaine; on n'arrivait pas à concevoir comment l'ennemi avait pu y tenir si longtemps, comment il avait pu obliger le bataillon de tirailleurs algé-

riens d'avant-garde à renouveler plusieurs fois ses assauts magnifiques.

La puissance défensive des villages de droite et de gauche apparaissait clairement, mais cette grande trouée vide, quels retranchements cachait-elle donc pour avoir été l'obstacle principal, pour avoir été le centre de l'action tout au long de l'affaire ?

On le devina bientôt : on découvrit, juste avant d'arriver au bord de sa brèche, un oued profond et desséché, qui, encaissé entre ses deux hautes berges de terre friable, formait une merveilleuse tranchée naturelle.

Il fallut le traverser. Les cadavres ennemis s'y touchaient, épars avec les fusils et les caisses de cartouches. Des irréguliers presque tous, ces gens, des paysans humblement vêtus de culottes bouffantes noires, de casaques d'étoffe claire, comme ceux que l'on voyait à toute heure courbés sur la glèbe des campagnes aux époques moins troublées.

Il fallait regarder où mettre les pieds, tant ils étaient pressés en un monstrueux charnier dont palpait encore la vie à peine évanouie ; partout, des bras crispés, des figures déjà raides et terreuses, et, par endroits, engluées de sang brun, mais encore farouches de fureur guerrière et semblant parfois montrer les dents.

Dans l'oued, épars avec les fusils et les caisses de cartouches, les cadavres se touchaient.

Ici, un vieux au poil grisissant, couché à plat

ventre, avec son petit bonnet d'astrakan souillé de poussière; là, un tout jeune homme étendu sur le sable, la tête dans son tarbouch au rouge défraîchi, et partout, d'autres, d'autres encore, emplissant d'une foule silencieuse l'oued tout à l'heure crépitant de mousqueterie. Et les soldats français passaient, et je passais moi-même, sans montrer un regard de pitié.

De la pitié? J'avais au contraire cet imperceptible froncement de narines que l'homme le plus doux possède en ses jours de méchanceté, quand la vue du sang réveille les vieux instincts brutaux qui montent comme un relent de la profondeur des âges.

Je les regardais avec le plus grand calme, ces corps affalés les uns sur le dos, les autres sur le ventre, et qui ce matin encore vivaient de la même vie et des mêmes espoirs que moi.

Je ne voyais pas la grande détresse de ces hommes morts, le grand deuil de ces braves soldats vaillamment tombés à leur poste, je ne voyais que des ennemis détruits, je ne pensais qu'au triomphe de nos armes; ils avaient voulu nous empêcher de passer, et nous passions; ils auraient pu nous culbuter, et c'était nous qui les avions culbutés. Avec ces cadavres, la barrière était par terre, et nous pouvions gagner Tarse, et nous pouvions gagner Mersine...

Voilà ce que je me disais devant ces ennemis morts, mais je me disais aussi, tout bas : « En voilà qui ne m'ont pas tué, en voilà qui ne me tueront

pas. Leurs fusils sont maintenant aussi muets que leurs bouches. »

Et je passais au milieu de la mort fraîche, sans un seul apitoiement.

Oh, mais voilà que tout d'un coup, je vis, petit globe tout doré au milieu de ces tas de chiffons ternes qui avaient été des hommes, un oignon cru. Ce bien modeste petit objet était le seul qui n'eût pas semblé bouleversé par la tourmente : ce n'était qu'un simple petit oignon cru. A cette vue, mon cœur chavira et s'emplit enfin d'une grande tristesse. A qui était-il, cet oignon ? Quel guerrier précautionneux l'avait apporté pour le manger entre deux coups de fusil ?

Il l'avait peut-être pris avant de quitter une maison aimée, une main chère l'avait peut-être glissé parmi les provisions de route, de même que, pendant la guerre de chez nous, des mères glissaient des tablettes de chocolat dans la musette de ceux qui ne devaient pas revenir. Lequel de tous ces hommes étendus là comptait le manger, une fois la bataille finie, et qui ne le mangera jamais ?

Ce n'était là qu'un oignon, tout roux et tout vermeil, mais il fallut sa rencontre pour me faire sentir toute la grande pitié de ces hommes morts qui ne comptaient pas mourir et qui ne voulaient pas être vaincus, de ces hommes doués des mêmes goûts que ceux de chez nous qui, graves et calmes au milieu des batailles, se plaisent à casser la croûte pendant une accalmie...

Mais il n'a duré qu'un instant, l'éclair d'attendrissement, et s'est effacé sitôt l'oued franchi. Le lourd ciel d'été s'étayait sur les lourdes colonnes de fumée qui montaient de Yenidjé et de Kamber qu'on venait de livrer aux flammes.

Droit devant nous, la route était libre jusqu'aux montagnes fauves d'où coule la rivière Cydnus, jusqu'à Tarse, prix de la victoire.

Et voici, maintenant, l'autre histoire, moins sanglante, mais plus poignante peut-être.

J'avais toujours connu le village de Yaka-Keuy, brûlé, détruit et saccagé; je n'avais jamais vu sous leur forme première de maisons les pans de murs ravagés et léchés de suie qui le signalaient au passant.

J'étais habitué à toute cette désolation, car j'allais souvent dans les décombres de Yaka-Keuy, avec une corvée de quelques hommes et de quelques mulets, y ramasser des madriers et des matériaux de toute sorte, pour la construction de mon cantonnement : ce qui fait qu'au lieu de déplorer la perte de ce village, je m'en réjouissais et j'en tirais profit.

Or, une fois, j'y étais allé de la sorte, par une belle matinée de septembre, et, pendant que mes hommes, à grand renfort de cordes et de pioches, disloquaient des charpentes ou écroulaient des toitures de terre battue dans un nuage de poussière sèche, je rôdais, à la recherche de quelque bon amas de matériaux, de quelques bonnes poutres solides.

J'allais au hasard des maisons effondrées, au hasard des jardins en friche, que tachait par place d'un vilain jaune chimique l'entonnoir effrité d'un obus de marine dont l'ogive déchiquetée gisait encore sur le sol. Je passais de l'une à l'autre des masures démolies, dont les pierres ressemblaient aux rochers à fleur de sol sur lesquelles on les avait édifiées.

La grande lumière du ciel matinal n'éclairait que des pierrailles mortes, et les seuls êtres en vie étaient les vastes figuiers ombreux et les longs lézards à pustules qui, dans un bref éclair gris, jaillissaient d'un trou, s'arrêtaient une seconde, et disparaissaient dans un autre trou.

Le silence chaud de l'été finissant n'était troublé que par le bruit des haches et des pics des soldats occupés à la démolition des ruines.

A part l'existence rudimentaire des figuiers et des lézards, à part l'unique bruit humain des outils de destruction, rien.

On aurait dit que Yaka-Keuy était depuis longtemps une chose anéantie, on aurait dit que Yaka-Keuy n'avait jamais vécu.

Il y avait pourtant, à l'ombre tiède des murs démantelés, ou dans l'obscurité fraîche des salles basses encore couvertes, des débris tout récents de vie et d'activité paysannes; ici, une chaîne de fer avec son crochet, des sacs à grain aux broderies mangées par le feu et salies de plumes de volailles, là, une corbeille, une cafetière de cuivre cabossée et crevée, là, une charrue primitive aban-

donnée le soc en l'air, là, encore, une grande cuve de métal gondolée par le feu...

Tous ces objets familiers, qu'on aime voir dans le cadre de la calme vie domestique, devaient sembler bien navrants, loin de leurs possesseurs enfuis, au milieu du village bouleversé, mais je ne m'en apercevais guère, et je pensais uniquement à ramasser « ce qui pouvait servir » parmi toutes ces vieilleries, de même que le chiffonnier, lorsqu'il fouille de vieux débris, cherche les objets qui pourront lui être utiles, sans s'inquiéter s'ils ont été aimés au temps de leur nouveauté, sans s'inquiéter si ce sont de chers souvenirs jetés à regret au rebut.

Mais bientôt, dans un tas de détritrus, je trouvai la moitié d'un petit piano d'enfant, d'un de ces petits pianos de bazar avec des touches de métal blanc qui rendent un son mat et fêlé; alors, je me sentis tout de suite triste à pleurer.

Comme il disait bien l'abandon, la fuite précipitée loin du foyer qu'on ne reverra jamais, ce pauvre jouet dérisoire perdu au milieu de la muette majesté des ruines!

Où était-il maintenant, l'enfant pour qui on l'avait acheté dans quelque boutique grecque de Tarse ou de Mersine? Comme je devinais l'amusement qu'elle devait donner à tous ces simples, cette petite mécanique de pacotille! Je voyais en esprit les soirs très purs et très pacifiques, à l'heure sereine où les hommes et les femmes remontaient très las des champs de coton de la plaine; ils s'arrêtaient devant la maison blanche et intacte

encore où un enfant jouait avec le petit piano, et peut-être, en leur grande naïveté, s'amusaient-ils aussi à frapper quelques notes criardes de leurs doigts malhabiles sur les touches de la musicale petite camelote européenne. Et je voyais, sur le pas de la porte jaunie de crépuscule, un bon vieillard de grand-père rire dans sa barbe grise, en secouant son turban défratchi; et j'entendais, du haut de la petite mosquée rustique, la vieille chanson du muezzin monter dans le soir apaisé.

Ce n'était que fiction, tout cela, qu'imagination pure et peut-être entièrement fausse, mais ce qui est vrai, c'est qu'avant d'être un chaos de pierres brûlées, Yaka-Keuy avait dû être un calme village tout plein de sérénité patriarcale, et c'est ce petit piano qui me le fit sentir, en me montrant cruellement toute la mélancolie de ses foyers détruits.

## LES VILLAGES OU L'ON PASSE

Les villages où l'on passe, lorsqu'on marche en colonne, ne montrent qu'un instant leur aspect fugitif. Ainsi se laissent effleurer tous les pays qu'on traverse en voyage et qu'on oublie ensuite.

Mais les villages où l'on passe lorsqu'on marche en colonne ne sortent pas de la mémoire, et se rassemblent tous en ordre au premier appel du souvenir.

Ce sont eux les pauvres villages aux habitants enfuis, aux maisons mortes, qui reviennent à mon esprit dans une vision poussiéreuse.

Ces villages de Cilicie n'étaient pas faits pour assister aux violences de la guerre, ils dormaient trop paresseux dans une plaine trop riche; seuls leurs noms aux farouches consonances semblaient bien avoir été de toute éternité conçus pour être des parrains de batailles.

Ces villages rencontrés au hasard d'une campagne lointaine, le temps est depuis longtemps révolu où je marchais vers eux, où je les atteignais, où je les dépassais, et pourtant, j'évoque, dans une vision extraordinairement nette, les instants

où je me suis approché d'eux dans le désir de les joindre, où je les ai traversés dans l'insouciance, où j'ai abandonné dans l'ennui résigné leur petite oasis d'ombre pour replonger à nouveau dans l'infini grésillement du soleil dur.

Je les revois tous, les villages de la plaine, villages parcourus lors de la colonne de juillet, et dans chacun d'eux, quelque détail vif qui me ramène tout entier dans leur ambiance.

Là-bas, dans les vergers de Kehia-Oghlou, touffus comme une jungle et tout vibrants de la course perfide des balles, j'ai mordu dans un melon à la chair fraîche et jaune comme un crépuscule d'hiver sur la mer.

J'ai ensuite traversé les villages situés en deçà de Yenidjé, villages abandonnés, morts et intacts comme une Pompéi, mais comme une Pompéi anéantie d'hier à peine, où subsisteraient encore, au milieu de l'accablement, quelques humbles choses domestiques rappelant l'homme :

Ici, un chariot attelé, tout chargé de richesses et qu'on n'a pas même eu le temps d'emmener.

Là, au bord d'un puits, ce sont deux oies, étonnées de voir les maisons vides.

Autre part, des Calebasses, couleur de cire ou de bouteille, sèchent sur une terrasse.

Plus loin, dans une cour de ferme, deux lourds sacs aux riches tapisseries de laine saignent par les blessures de leur flanc un blé généreux et roux ; ainsi, dans le golfe de Vigo, aux côtes de Galice, dans l'éternel silence des profondeurs glauques,

un ruissellement de lingots saigne inutilement du flanc des galions éventrés.

Voici maintenant, au milieu des cotonnières aux fleurs soufrées, au milieu des potagers où rampe la pastèque bombée, au milieu des vignes, qui, en juillet, déjà, regorgent de plantureuses grappes roses ou blondes, que l'ancienne présence humaine se manifeste auprès d'une mesure abandonnée aux lézards par un matelas qui pend du haut de ces échafaudages où les Ciliciens se mettent à l'abri des bêtes pour dormir dehors, à la saison chaude.

Et, dans la très triste et très déserte Yenidjé, je remarque en passant des tapis, un luth rebondi comme une trirème, et deux chameaux rendus libres par la fuite des hommes, qui se mordent le cou, en grognant.

Plus loin, encore, au moment d'atteindre le dernier village avant Tarse, j'en vois de loin sortir une famille de paysans qui, très vite, s'enfuient à travers champs vers les premières collines qui sont déjà l'inaccessible antichambre des inaccessibles montagnes. Quels fous, que ces rebelles qui se sauvent si tard, au moment où leur village est près d'être investi?

Non, ce ne sont pas des fous, et j'imagine très bien ce qu'ils pensaient...

Ils savent qu'une lourde colonne est partie d'Adana avec la folle présomption d'atteindre Mersine.

Mais ils savent aussi que tout le pays a disposé

pour l'attendre, devant Yenidjé, un infranchissable rideau de guerriers.

Ils ne passeront pas, les Francs; leurs chariots encombrants entraveront leur marche, et les empêcheront de fuir, et changeront leur échec en désastre, c'est évident, et voilà pourquoi, dans leur village, les paysans attendent l'issue non douteuse du combat; il se tiennent prêts à recevoir leurs soldats victorieux, et à les féliciter de l'accomplissement de leur tâche sainte. Écoutez déjà la voix de la bataille.

Ah! oui, ils n'en reviendront pas, les chiens de Français qui avaient cru puérilement pouvoir enfoncer la vivante muraille des défenseurs de la Foi; ils ne reverront jamais leur pays d'au-delà des mers, ils ne reverront même jamais leur Adana qu'ils ont si témérairement quittée, et leurs corps morts resteront épars dans la plaine, et les chacals s'en repaîtront; ce sera juste, d'ailleurs, car qui est chien doit finir par le chien.

Et voilà ce qu'ils pensent, les gens du village, dans leur anxieuse attente qui, d'ailleurs, ne les trompe pas : voyez-vous, là-bas, à l'orient de la plaine, paraître le noir fourmillement des guerriers vainqueurs? Tressaillez, cœurs de croyants, le soleil qui brille aujourd'hui brille à la gloire du Prophète, voici déjà venir ceux qui, pour sa défense, ont combattu en ce jour!

Mais quoi? à mesure que la plaine se couvre du mouvement de l'armée en marche, de brunes fumées montent par derrière, des fumées d'incen-

die! Les villages ne sont tout de même pas brûlés par leurs protecteurs? Misère! ces hommes qui arrivent, ce sont les Francs, ce sont les Francs qui sont passés, et qui s'avancent dans l'irrésistible majesté des vainqueurs.

Voilà pourquoi, aux abords du dernier village avant Tarse, j'ai vu fuir une famille affolée à la recherche de l'inatteignable montagne...

Je revois maintenant des champs abandonnés, des champs où les gerbes qui ne seront jamais grangées pourriront dans une stérilité lamentable...

Voici donc comment dans ma tête s'est imprimée l'image des villages traversés aux chaleurs du juillet d'Asie.

Je les ai revus depuis, ces villages de la Cilicie Plane, mais puissé-je ne retenir d'eux que cette impression première, de Kehia-Oghlou, que le goût d'un melon mangé dans une savane fraîche, de Yenidjé, que l'apparition de deux chameaux délaissés, d'un tas de tapis, et d'un luth rebondi comme une trirème, et du dernier village avant Tarse, que la vision rapide d'un groupe de paysans fuyant, affolés d'avoir vu se changer en défaite la victoire chèrement escomptée.

Et puissent tous ces simples souvenirs me rester à jamais les symboles de la détresse morne et solitaire des villages où l'on passe, lorsqu'on marche en colonne.

## LA POSITION DE BATTERIE DU 24 JUILLET

C'est, en descendant le fleuve, au delà du pont de pierre d'Adana, un doux bocage maraîcher coupé de rigoles d'eau vive. C'est un fouillis, c'est un halier, c'est une petite forêt vierge d'arbres à fruits qui s'étale, de plus en plus dense, en bordure des digues. Tapiés dans les clairières, les huttes des jardiniers arabes se groupent en hameaux de tournure africaine; elles cèdent bien vite la place, d'ailleurs, à la végétation envahissante du figuier qui fait la roue, de la vigne folle qui monte à l'escalade des arbres, et du maïs qui s'attroupe en jungles aux frôlements crissants. Sur le terreau humide et tiède où la pastèque gonfle sa peau fraîche de reptile ocellé, où la courge cabosse sa rude carapace, chaque herbe, chaque légume, exalte la joie de vivre et se laisse caresser par le soleil, dès qu'il peut atteindre le sol; mais il n'arrive pas partout où il veut, tant les feuilles interceptent le ciel de leur réseau vibrant et lumineux; parfois seulement une éclaircie laisse paraître en crête de la digue la silhouette connue du minaret de la

grande mosquée, la tour de l'horloge, et le minaret de la petite mosquée, qui est au bout du pont de pierre.

Il fait bon vivre ici, et, dans la monotone torpeur de l'après-midi chaude, chaque incident infime s'amplifie sans mesure, et reste dans le souvenir.

C'est une chenille gigantesque, boudinée dans son corset couleur de perruche verte, d'où fusent des bouquets de longs poils comme du bord des oreilles d'un vieux marin, qui se tortille dans l'herbe qu'elle pianote de tous ses immondes moignons à ventouses...

C'est une balle, venue de l'autre rive du fleuve, qui passe en sifflant et vient éveiller sur le sol un minuscule volcan de poussière...

Il faut même ces petites voix de projectiles rageurs pour rappeler qu'on est ici à la guerre, tant le lieu est aimable et pacifique, et tant, au milieu de cette verdure luxuriante, les coups de canon qu'on envoie de temps à autre semblent des fausses notes.

C'est vrai, c'est un champ de bataille, ce verger, et même, ce pourrait devenir un champ de massacre, si l'ennemi arrivait inopinément par derrière dans le secret ombreux des taillis. C'est pourquoi on recommande aux canonniers arabes de faire bien attention et de regarder derrière eux, et on leur raconte cette histoire — oh! je ne sais trop si elle est bien vraie, mais on la leur cite de même

qu'on raconte aux enfants des histoires de croque-mitaine, pour les forcer à la prudence, — on leur dit donc que, dans ces paisibles potagers, ici-même, trois soldats algériens ont un jour disparu, et qu'on a retrouvé le lendemain, proprement rangées dans un carré de légumes, leurs trois têtes coupées, posées comme des pastèques mûres au milieu des pastèques vertes...

## LE QUARTIER DE LA RIVE GAUCHE

C'est là que mène le chemin qui s'enfuit à la crête des digues, en venant des casernes, après avoir côtoyé quelques chaumières de maraîchers dissimulées dans un fouillis confus de bocages et de haies de roseaux.

Il n'est pas grand, le quartier de la rive gauche; gros à peine de quelques maisons bâties sur la route de Missis, il s'arrête aux premières pentes du dos d'âne inégal et cabossé qu'est le pont de pierre du Seihoun, le pont de pierre aux parapets larges comme des créneaux de forteresse, au bord desquels un mendiant sordide cherche un filet d'ombre, et murmure, sans conviction, sa complainte au passant.

Ce n'est rien qu'un bout de rue, le quartier de la rive gauche.

Des fantassins français y prennent l'air à la porte d'une maison transformée en corps de garde; et, sous l'auvent des marchands de fruits, à la saison, les petits abricots qu'on appelle « much-much » illuminent la pénombre de leur chatolement jaune.

Mais, dans le quartier de la rive gauche, au-delà des fossés croupissants où se pressent, dans une immobilité de galets gris, les rondes tortues d'eau, il y a le grand cimetière, et cela seul vaut la peine de traverser le fleuve.

Cimetière d'Adana, douce nécropole fleurie et négligée, tu ôtes à la mort tout ce qu'elle a d'inquiétant, je dirai même tout ce qu'elle a de triste, et, sans horreur, tu étales sur des milliers de cadavres ta souriante prairie, où semblent paître, comme des troupeaux spirituels, tes milliers de petites stèles blanches.

Les unes sont de simples pierres levées, toutes rugueuses et toutes frustes, comme des écueils.

Les autres sont plates et minces comme des tables de la loi.

D'autres encore, étroites à la base, mais qui s'élargissent au sommet en forme de tarbouch ou de turban, évoquent, dans leurs attitudes penchées, les poteaux à gondoles des canaux de Venise.

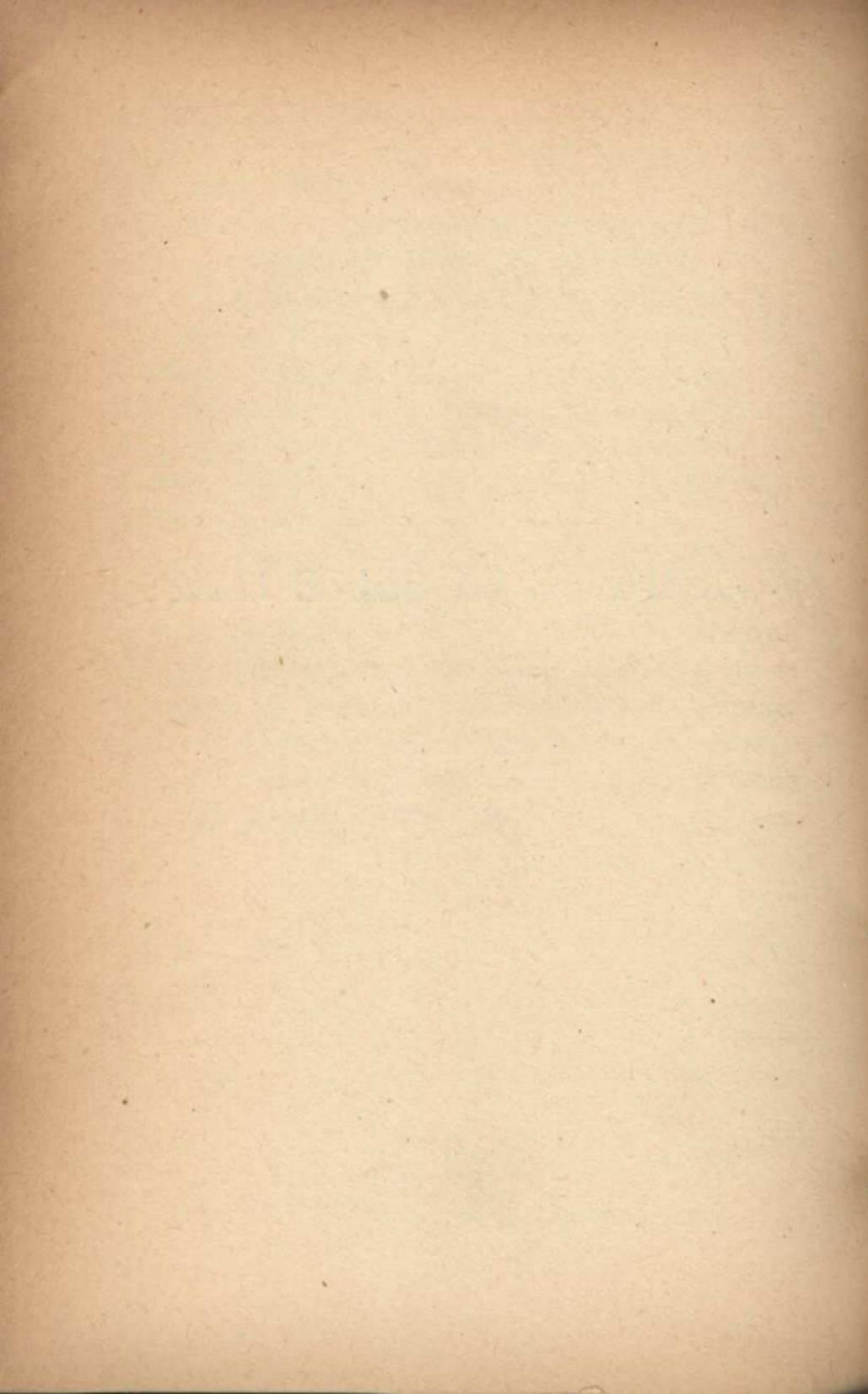
O, que vous êtes doucement jolies, petites tombes musulmanes englouties par les herbes, et usées par la circulation là où le caprice des passants a frayé un chemin, sans s'inquiéter de renverser vos pierres plates, que cette négligence (choquante pour les Européens, mais point du tout irrévérencieuse ici), rend plus touchantes encore.

Allez, petites tombes ciliciennes, retirez-vous pour de paisibles siestes dans les sous-bois secrets

où le cimetièrè est ombreux comme un parc; pâturez la béatitùde sous la débonnaire surveillance du soleil; débordèz dans la plaine en cohortes innombrables; groupez-vous comme pour une prière, autour d'un aloès qui, agressif et raide tel un feu de joie figé, glauque et tordu tel une poignée de serpents, érige avec une stupidité délicieuse l'énorme poteau télégraphique lui tenant lieu de fleur; allez, petites sépultures, égaillez-vous joyeusement comme des bébés en récréation, et surtout, soyez bien légères à celui dont vous êtes la dernière demeure.

Soyez légères à celui qui fut marchand d'olives noires et de pistaches, à celui qui fut un effendi gras et important, ou un mufti vénérable et chagrin, à celui qui mena les chameaux, et à celui qui mena les buffles, à celle qui fut une grande dame au tchartchaf noir, à celui qui fut un porteur d'eau très las, le soir, aux rives du Seihoun, et à celui qui mourut petit enfant...

**LA CAMPAGNE EN DOUZE LUNES**



## LA CAMPAGNE EN DOUZE LUNES

ARMÉE DU LEVANT 1920

---

### LA LUNE DE REBI-UL-AIRKH

La grise nef de guerre glisse vers l'Est, au milieu du silence troublé par un léger bruit d'eau remuée, et par le rythme sourd des hélices, qui font une musique berceuse et monotone.

Déjà loin derrière, le feu du cap Matapan brille comme une étoile plus grosse que les autres au milieu du néant noir de la mer et du ciel.

Les mers de l'Hellade! Hier, c'était la Sicile, aujourd'hui, c'est la Grèce, et demain, c'est l'Asie.

Mes yeux sont trop petits pour voir tout ce que je veux voir, ma tête est trop faible pour emmagasiner toutes ces visions, mon cœur éclate sous le débordement des espérances réalisées, des enthousiasmes assouvis, des émotions trop violentes.

Ce soir, plus que jamais vibrant à chaque nouveauté entrevue, je me tiens sur la passerelle, au milieu de l'air frais et salé, pour voir surgir Cythère à l'horizon marin. Il fait noir encore, mais déjà

moins que tout à l'heure, et bientôt la lune jaillit des flots, pleine, immense, et rousse, d'un rouge voluptueux comme pour faire honneur à l'Aphrodite Cythérée; elle jaillit juste au milieu du détroit, et sa clarté de cuivre révèle à droite une île, à gauche un long cap effilé : d'un côté c'est la Grèce, et de l'autre Cythère.

Monte, lune radieuse, lune des mers hellènes, élève avec une lente majesté ton disque blanc dans le ciel appâli, bleuis l'île sacrée, bleuis le noir Péloponèse aux tristes promontoires, souligne les merveilles aperçues pour les graver plus à fond dans ma mémoire éblouie! O lune, qui pour moi, ce soir, jaillis de la mer Égée, répands sur les flots bruissants ta longue traînée d'argent, trace pour nous le grand chemin de lumière qui mène vers l'Est, vers la surprenante Asie et l'existence aventureuse!

Qu'importent les souffrances, qu'importent les dangers qui me guettent! Mon cœur déborde de confiance, d'enthousiasme et d'extase, tandis que je regarde avec des yeux émerveillés la grise nef de guerre glisser vers l'Orient, au milieu du silence troublé par un léger bruit d'eau remuée et par le rythme sourd des hélices, sur la voie lumineuse que la lune de janvier trace entre l'île d'Astarté et le vaste trident des caps de Laconie!

---

## LA LUNE DE DJEMAZI-UL-EWEL

Sur l'immense place pelée qui sépare la voie du chemin de fer de la route, à Mersine, la batterie se prépare à embarquer dans la nuit.

Trente et un janvier 1920! Il y a un mois, j'étais en France, et, pendant le cours de ce mois, j'ai connu la sensation ignorée de l'arrachement du monde d'Occident, j'ai connu mon premier voyage marin, j'ai connu l'impression toute neuve de l'arrivée dans un continent insoupçonné, et voilà que je connais, ce soir, la poignante émotion du départ précipité pour une expédition lointaine et aventureuse — la colonne de Marach...

Longuement, je pense à tout l'inconnu qui m'attend, j'en goûte, détail par détail, toute la volupté troublante, tandis que les hommes chargent dans les wagons vides le matériel et les munitions, tandis que les mulets se pressent vers le quai d'embarquement, tandis que les arabas pataugent dans les flaques bourbeuses de la vaste esplanade trop souvent détrempée, trop souvent piétinée. La lune brille au très pur ciel d'hiver, d'où tombe le grand froid nocturne; elle est perchée tout là-haut, sereine, seule lumière dans la nuit, seule lumière avec les quatre grands phares à acétylène qui flambent en plein vent autour du quai d'embarquement, comme de grands candélabres autour d'un autel de Baal, autour d'un autel de quelque antique et sanguinaire divinité d'Asie.

Première lune cilicienne, première lune glaciale! Peux-tu me dire, avant de t'évanouir derrière les Taurus écrasants, ce que tu me réserves de surprises au cours de cette campagne tant désirée? Peux-tu me dire ce qu'il cache pour moi de souffrances et d'angoisses prochaines, ce mystère muet des terres de l'Est où je vais cette nuit m'enfoncer, peux-tu seulement me dire où je vais, ô lune indifférente qui trônes au ciel glacé, et qui éclaireras bientôt des nuits effarantes!

---

#### LA LUNE DE DJEMAZI-UL-AIRKH

Les gorges d'Aïran, où les torrents mêlent sans fin leur écume et leur éternelle plainte, ressemblent plus que jamais ce soir à une gueule béante et profonde; cette gueule aurait pour mâchoires les montagnes formidables qui de toutes parts enserrant la vallée, les montagnes dentelées de crocs hostiles et abrupts. Elles menacent le ciel, toutes ces dents rocheuses et noires, le grand ciel à peine moins noir qu'elles, tout rutilant d'étoiles, et dans lequel vogue, couchée sur le dos, une lune toute jeune, mince et arquée comme un cimenterre d'or vert.

O lune d'Aïran! Dernière lune d'hiver! Tu es bien à ta place dans ce ciel étranger; tu es faite pour briller au turban d'un vizir sanguinaire, comme un bijou mortel, tu es le mince croissant

d'Islam, tu es le mince symbole cruel pour qui les hommes s'entre-tuent dans cette vieille Asie toujours avide de sang, et ce n'est pas pour rien que tu affectes ce soir la forme d'un cimenterre! Tu es ici bien à ta place, et, sous ta lueur malsaine, les vieilles montagnes d'Amanus me semblent plus encore farouches, mauvaises et distantes de l'Europe! Lune précieuse, lune asiatique, lune de proie et de guet-apens, éclaire les chacals qui commencent à s'appeler en poussant d'un bord à l'autre de la vallée de longues plaintes sanglotées, de longs abois déchirants; l'un après l'autre, ils lancent leur clameur qui semble toute de regret et de désespérance; l'un après l'autre, ils se répondent avant de saluer ton croissant d'or vert, tous ensemble, par un grand chœur infernal de glapissements et de râles, si sauvagement hurlé qu'on croit à la fois qu'ils jappent et qu'ils miaulent...

Lune d'Asie, lune cruelle, comme tu me soulignes bien ce soir, au fond des gorges d'Amanus, mon isolement et mon exil!

---

### LA LUNE DE REDJEB

Bagtché, le village d'où monte tout le jour une active et douce rumeur, se tait maintenant; Bagtché dort; dans la grande nuit silencieuse, Bagtché ne se voit même pas; on devine seulement,

tout autour de ses quelques maisons et de ses quelques vergers, les silhouettes confuses des grandes montagnes d'ombre qui l'étreignent de tous côtés, des grandes montagnes jalouses où l'on ne peut pas aller, des grandes montagnes où les brigands rôdent à l'affût de Bagtché qu'ils convoitent. Elles sont funèbres, ces montagnes de rochers et de brousses, que rident des labyrinthes de ravins où l'embuscade est facile; ils ont le bon poste, les montagnards farouches au bonnet de feutre blanc, au long fusil ciselé, qui les hantent, et qui, au creux des ravines, attendent les imprudents assez fous pour violer leurs solitudes. On le sait, tout cela; et pourtant, demain au petit jour on va leur prendre une de leurs montagnes, la plus grande, la plus tourmentée, la plus hérissée, justement. Il le faut bien, car c'est de là que chaque jour les brigands au bonnet de feutre blanc viennent tirer sur Bagtché.

Alors, pendant que Bagtché dort, pendant que la lune répand seulement sur la vallée une lumière douteuse, on se prépare. Des soldats passent dans l'ombre qui voile leurs formes; des mulets descendent vers le torrent, et le fracas de l'eau courante atténue le bruit des pierres qu'ils font rouler dans leur marche aveugle. On se masse dans les bas-fonds, dans les prairies parsemées de gros galets ronds, encombrées ça et là de masures en ruines, et on campe là jusqu'à l'aube; sans bruit, les petits canons de montagne sont déposés à terre, les mulets sont attachés, on forme des abris de

bâches ou de toiles de tente où les hommes ont tôt fait de se coucher. J'en fais autant à mon tour, et je m'allonge doucement dans l'herbe humide, sous mon petit toit de toile assez ouvert pour me laisser jouir du beau clair de lune, et je me prépare à dormir quelques heures de ce bon sommeil, calme et bref tout ensemble, qu'on dort avant d'aller se battre.

O lune de l'Amanus, lune d'avril commençant, qui sembles, du haut de l'éther où tu planes, te désintéresser et du Turc et du Franc, charme-moi encore de ta lumière douce, et avant de disparaître derrière le Djebel-Bereket, éclaire encore un peu cette grande vallée sauvage que je trouve si belle ce soir, éclaire un peu les grosses montagnes hostiles où je me hasarderai tout à l'heure...

---

### LA LUNE DE CHABAN

« J'ai pris, mon cher ami, grand plaisir à converser si longuement avec vous ce soir; ainsi, vous allez quitter l'uniforme, et avant que vous me passiez votre commandement, j'ai aimé ce soir évoquer avec vous, après deux mois de séparation, les dures journées que nous avons vécues ensemble, les hasards aventureux que nous avons courus côte à côte. Et qui sait? Ceux-là ne sont peut-être rien à côté de ceux qu'il va falloir courir, dans cette Cilicie impénétrable et incompréhensible. »

Et voilà donc comment, après que mon excellent camarade de batterie m'eût passé ses deux canons et la poignée d'hommes qui les avaient illustrés, je m'entretenais avec lui dans l'herbe haute et humide du camp de Djihan, à l'heure où la lune voilée tamise sa lueur diffuse à travers la gaze impondérable des brouillards de printemps.

Ah! lune de la plaine de Djihan, lune tout ensemble éclatante et voilée, que n'as-tu éternisé cette heure! Pourquoi es-tu montée vers le ciel plus pur, au-dessus du grand voile des brumes où se noie, dans un mystère opalin, la formidable forteresse du Yilan-Kalah, au-dessus du grand voile vaporeux d'où surgit, monstrueuse et irréaliste, la montagne de Missis? Pourquoi es-tu venue réveiller à la lumière les tentes basses groupées en un minuscule bivouac parmi l'immensité lunaire de la plaine féconde, pourquoi as-tu ranimé la grande ombre effilée du minaret blanchi planté dans la toison des mûriers comme une flèche lancée du ciel? Pourquoi les as-tu laissés passer, ces minutes de causerie à travers l'herbe haute et humide du camp de Djihan?

---

### LA LUNE DE RAMADAN

Minuit. Je suis obligé de sortir ce soir, pour une ronde ou un départ en colonne, je ne sais plus maintenant, mais je me rappelle que, lorsque je

sors de ma chambre, la lune n'est déjà plus bien haute, et que, déjà, il faut marcher à tâtons dans l'obscurité pleine de sommations imprévues, de baïonnettes brutalement croisées, parmi les câpriers et les chardons épineux. Elle s'en va maintenant, la lune, plus loin que les figuiers et les frênes qui dévalent vers le Seihoun, plus loin que le fleuve lui-même, pour prendre des colorations d'orange sanguine, avant de mourir derrière les collines mystérieuses et stériles où se cachent Kurd-Tepe, Dernek, le petit et le grand Dikili, et autres villages plus ou moins suspects.

O lune de la fin du printemps ! Toi qui ne veux plus de nous, qui t'en vas éclairer les Turcs après avoir éclairé les Francs cantonnés dans les casernes d'Adana, n'oublie pas qu'en marchant toujours vers l'Ouest, plus loin que les Balkans, les Carpathes et les Alpes, tu iras encore éclairer quelques millions d'autres Francs, qui pensent, certes, beaucoup moins à nous que nous ne pensons à eux !

---

### LA LUNE DE CHEWAL

De même que les peuples heureux n'ont pas d'histoire, de même cette première lune d'été, qui n'illumine de sa lueur pâle aucun remarquable incident, passe inaperçue et sort de ma mémoire.

Fin de juin. — Début de juillet. — Adana. — Casernes turques. — Escarmouches à droite et

à gauche. — Lointains incendies. — Resserrement des forces ennemies autour de la ville encerclée, je revois bien tout cela pourtant, mais je ne sais plus de quelle façon tu l'éclairais, ô lune oubliée, lune du premier été!

Il est probable que pourtant je t'ai remarquée, lorsque, le soir, je prenais le frais devant ma porte, quand tu inondais de ta lueur aimée les arbres assombris, les ravines du Nord, le large Seihoun boueux, et la grande Adana toute clignotante de lumières dans les brouillards du Sud!

---

### LA LUNE DE ZILCADÉ

Mersine, à la fin de juillet! Heures de soulagement après l'épreuve, heures de victoire et de repos! Dans les rues, sur la plage, passent et repassent les gens d'Adana, qui, pour venir ici, ont marché et combattu trois jours, qui ont combattu et vaincu à Kehia-Oghlou, à Yenidjé, à Hadji-Taleb, les gens d'Adana qui ont délivré Tarse!

Et, comme j'ai eu la chance de faire cette colonne d'Adana sur Mersine, je déambule aussi par les rues bruyantes et animées. La chaude nuit d'été est maintenant tombée. Un palmier, le portique à colonnettes d'une espèce de vaste caravansérail, se sont détachés, puis estompés, puis anéantis sur le ciel peu à peu assombri.

Les maisons espacées le long de la rue que je suis laissent voir la mer, et c'est grand réconfort que de se repaître d'air marin, que de voir toute proche cette Méditerranée formant trait d'union avec la France lointaine, après le long séjour dans l'intérieur des terres hostiles, après les heures inquiétantes dans Adana cernée.

La lune, ronde et splendide comme une auréole de victoire, se joue complaisamment sur la mer languissante, métallisée par son reflet comme une nappe de mercure. Un croiseur long et sombre brille de tous ses feux, à l'écart des gros cargos pesants, des grêles goëlettes levantines, éparpillés dans la rade aux reflets clapotants.

Je suis brusquement tout ému par la vue de ces vaisseaux endormis, dont plusieurs peut-être viennent de France, dont plusieurs peut-être vont s'y rendre; oh! ce ne sont pas des espoirs de retour qu'ils m'inspirent, ils ravivent au contraire mes désirs de voyage, me font vouloir des départs vers des inconnus plus lointains encore. Qu'il doit être doux de s'embarquer ce soir, de voguer vers le large illuminé!

Et toi, triomphante lune d'été, comme tu dois être splendide au milieu du silence bruisant des grands déserts marins, comme tu dois être belle à ceux qui s'en vont sur la mer, sur la grande mer nocturne où flottent les navires et les rêves, à ceux qui s'en vont vers les lointains insoupçonnés pour moissonner les sensations neuves, de même qu'ont récemment moissonné les victoires

ceux restés sur la terre, à qui tu es bien douce aussi, lune d'été triomphant!

---

### LA LUNE DE ZILHIDJÉ

Le petit poste, voisin du nôtre, avait été pris par une nuit très noire, si vite et par une nuit si noire qu'on n'avait à temps pu lui porter secours. Alors, chacun des soirs qui suivirent ce désastre, nous consultations avidement la lune. Je ne sais pas si on se rend bien compte en Europe de l'horreur de ces surprises nocturnes effectuées par les nuits très obscures, de ces attaques au cours desquelles plusieurs centaines d'ennemis se glissent à pas feutrés autour de quelque mamelon dérisoire où se retranchent une poignée d'hommes, l'enlèvent, et disparaissent avant le jour sitôt leur raid accompli. Je ne sais trop rendre l'angoisse toute coloniale causée par l'attente de ces coups de main imprévus qui surviennent toujours dans les régions presque tranquilles, je ne puis peindre l'horreur de ces scènes d'égorgeement, retracer le vacarme déchirant des fusillades désespérées, la lugubre rumeur des chants de guerre poussés par un ennemi frénétique et vainqueur, poussés à pleine voix dans la nuit par des bouches nombreuses, nombreuses, tragiquement nombreuses.

Et donc, je disais qu'après cet incident lamentable, nous consultations avidement la lune toute

nouvelle, la lune de fin d'été, gage sans cesse accru de la relative sécurité prochaine.

Pourquoi disparaiss-tu déjà sur les traces du soleil, trop mince croissant effondré trop tôt dans le crépuscule fauve? Il faudra toute la nuit s'attendre au retour de l'ennemi innombrable qui marche sans bruit et qui arrive à l'improviste comme la mort, — comme la mort qu'il apporte. Demain, tu demeureras un peu plus longtemps; après-demain, tu nous tiendras compagnie jusqu'à minuit, peut-être; bientôt, tu ne nous quitteras plus que vers le petit jour; puis enfin, ô lune bienfaisante, tu seras pleine, tu brilleras toute la nuit, nous ne compterons plus les heures de plus en plus reculées de ton coucher. Oui, mais nous commencerons à compter mélancoliquement les heures qui nous sépareront de ton apparition de plus en plus tardive, attendant de nouveau l'effarant retour des nuits sans lune!

---

## LA LUNE DE MOHARREM

Une lune passe encore sur le poste de Kiamil-Pacha. Et celle-là, nous en suivons aussi le progrès avec une attention intéressée, mais l'inquiétude est moins grande que le mois dernier : nous nous sommes fortifiés, l'ennemi n'ose pas nous harceler de près, et cette lune de la fin-sep-

tembre se passe, non pas tout à fait pacifiquement, mais dans une douce et confiante sérénité.

Elle a vu naître l'automne, — le prime automne des soirs, — car les jours donnent encore une illusion de saison chaude. Les crépuscules reviennent plus tôt, et, après l'heure où le dernier soleil tranche les montagnes en intercalant entre chaque plan d'ombre de larges nappes rayonnantes, le ciel prend des rougeoiments embrumés d'arrière-saison, tout empreints de nonchalance, de charme, et d'une vague tristesse craintive. Le Taurus bleuit devant ces éclairages de braise à demi-éteinte, et le contre-jour révèle sur les crêtes de longues lignes de forêts, de forêts géantes où mon rêve vagabonde chaque soir, avec la déception douloureuse qui nous serre devant les buts impossibles à atteindre : ces cimes inaccessibles ces forêts inviolées, jamais, en effet, je ne pourrai m'y perdre, je n'y ressentirai jamais le vaste frisson d'inconnu qui me prend rien qu'à les regarder; il ne me sera jamais donné de découvrir, du haut de ces pics, l'immense Anatolie qu'ils recèlent.

Un à un, dans une course effroyablement méthodique, les astres du ciel vont s'effondrer derrière cette grande barrière montagneuse et boisée, attirés par le mystère, sans cesse renouvelé, des occidents successifs, comme s'ils ne devaient pas le connaître, depuis l'amoncellement des millénaires! Le soleil est parti le premier. Et Vénus, phare blanc dans l'immensité des brouillards roses,

goutte d'eau dans le feu des crépuscules, diamant égaré au ciel vide, s'en va, très lamentable, s'abimer dans les couchants insondés où meurent les étoiles. Et voici qu'à son tour la lune croissante la suit.

Marche, lune automnale, poursuis ta vie de quatre semaines, enfle ton croissant pour venir jusqu'au jour désiré de ta maturité de beau fruit! Va, leurre-nous de ton apparence bénigne, laisse-nous croire que notre vie va continuer ainsi, lune toujours aimable sous chacun de tes aspects!

Lune, née toute jaune dans l'améthyste orientale, hausse-toi sur les collines pelées!

Lune blanche au zénith radieux, frappe de ta splendeur morte le lointain miroir des mers levantines!

Va, lune agonisante, sombrer en rougissant au seuil du Taurus bleu!

Kiamil-Pacha est fort, et nous ne craignons plus ton départ, lune perfide, nous ne craignons plus les nuits d'obscurité traîtresse, sans nous douter qu'elles reviendront bientôt, et plus que jamais énervantes, puisqu'aux nuits prochaines où ton disque élimé ne paraîtra que bien tard dans la nuit, nous serons détachés au mauvais poste d'Hadji-Taleb, de partout vulnérable et chaque nuit tourmenté!

---

## LA LUNE DE SEFER

Au cours de la journée, une colonne puissante a pris le Djebel-el-Kef par le Nord, et c'est maintenant un poste français qui occupe le vieux et puissant repaire, clé de la plaine cilicienne depuis Tarse jusqu'à Yaka-Keuy. Une autre expédition, moins importante, l'a aidée en attaquant le massif farouche et hostile par le Sud : elle s'est élancée d'Hadji-Taleb, elle a dégagé la plaine et les premiers ravins. Une troisième, dont je faisais partie, a attaqué par l'Ouest et pris les hauteurs de Sari-Ibrahimli, la fameuse « crête des canons » où gitait naguère un 77 mal opportun. Il semble que la puissance française s'est solidement affirmée : l'ennemi a disparu, faisant le vide ; ses canons ont fui, et tous ces inquiétants villages qui semblaient autant de forts inexpugnables, toujours pleins de menaces pour nos pauvres postes d'en bas, ces villages, abris de l'insolence de l'ennemi, angoisse de la plaine, sont entre nos mains, ou abandonnés, ou détruits : Sari-Ibrahimli, le Djebel-el-Kef monstrueux et conique, sont à nous ; Elis-Oluk, Mezartouk, Evadji-Keuy sont déserts ; Nadjarli brûle, Ulash brûle, et des colonnes de fumée dressées par la plaine et par la montagne disent le châtimeut d'autres nids de rebelles dont je ne connais pas les noms.

Et, dans la nuit presque fraîche où la lune

rayonne, haute et radieuse, je me repose doucement, couché sur le dos en travers d'une large roche plate, au sommet de la colline conquise, en fumant une cigarette, les yeux perdus au ciel.

Lune victorieuse, lune magnifique! Que tu es belle ce soir au fond du ciel étoilé! On dirait que tu brilles d'un éclat plus splendide pour la récompense de ces soldats de France qui ont pris ces montagnes qu'il y a huit jours encore je pensais imprenables. Oh, qu'il est doux de reposer, après le travail accompli, sur une terre nouvellement prise! Oui, c'est vrai, je ne puis encore l'imaginer, c'est sur la « crête des canons » que je suis, moi, avec mes canons à moi, à la place de mon ennemi à moi, qui se croyait si fort sur ses positions puissantes, au milieu de ses abris si sûrs. O lune d'octobre, comme ta splendeur automnale me rappelle délicieusement que mon départ est proche, que c'est bientôt pour moi le retour en France, et que la dernière opération à laquelle j'ai pris part fut un succès! Ma cigarette s'achève et fume dans l'atmosphère rafraîchie, et je te contemple en une extase satisfaite, ô lune brillante, ma dernière lune cilicienne, lune de splendeur et de victoire!

---

#### LA LUNE DE REBI-UL-EWEL

Et c'est maintenant la dernière lune d'Asie. J'ai quitté la Cilicie et j'ai quitté l'armée. Depuis près

d'une semaine, j'ai lancé mon dernier regard à Mersine : adieu Taurus, adieu pentes embrumées, adieu tonitruantes rumeurs des canons !

J'ai longé deux jours les côtes de Syrie, j'ai doublé Tortose et Tripoli, toute poudrée de soleil et toute désirable comme aux jours où y accostait Joffroy Rudel, et, depuis ce matin, je vogue sur les mers de Phénicie, vers l'Egypte, cherchant un nouvel idéal dans l'Afrique, à mesure que s'estompe mon idéal asiatique, assouvi, enseveli.

Il a fui loin derrière, le cap de Beyrouth, avec ses maisons blanches, ses minarets roux ; il a fui, le grand Liban chauve ; ils ont fui, les déserts aux dunes rouges ; ils ont fui, les bois de pins de Bir-Hassan étalés au large des grèves...

J'ai vu se dérouler les longues côtes phéniciennes, et Sidon la voluptueuse, protégée par son Château de Mer, enchâssée dans ses jardins merveilleux, dans ses vergers chatoyants que dominant les panaches des palmiers, de même que les clochers et les minarets dominant ses maisons opulentes, et Tyr la puissante, dressée sur sa presqu'île, emmurée de récifs derrière lesquels se dandinent les gros voiliers ventrus. J'ai vu, dans des lointains, surgir de grandes montagnes moroses ; j'ai vu les longues plages désertiques où se dresse parfois un marabout délabré, les longues côtes désertiques où passent parfois des chameaux et des chèvres...

Le soleil a accompli sous mes yeux sa vaste courbe. Il a plaqué de plomb fondu la mer méridionale.

dionale; il a illuminé le flanc des dauphins monstrueux qui nous suivent à travers les immensités glauques; il s'est anéanti dans les roses des vèpres automnales, au débouché des larges plaines de Palestine, à l'heure douteuse où s'élève sur la grève la lueur transparente d'un feu de berger...

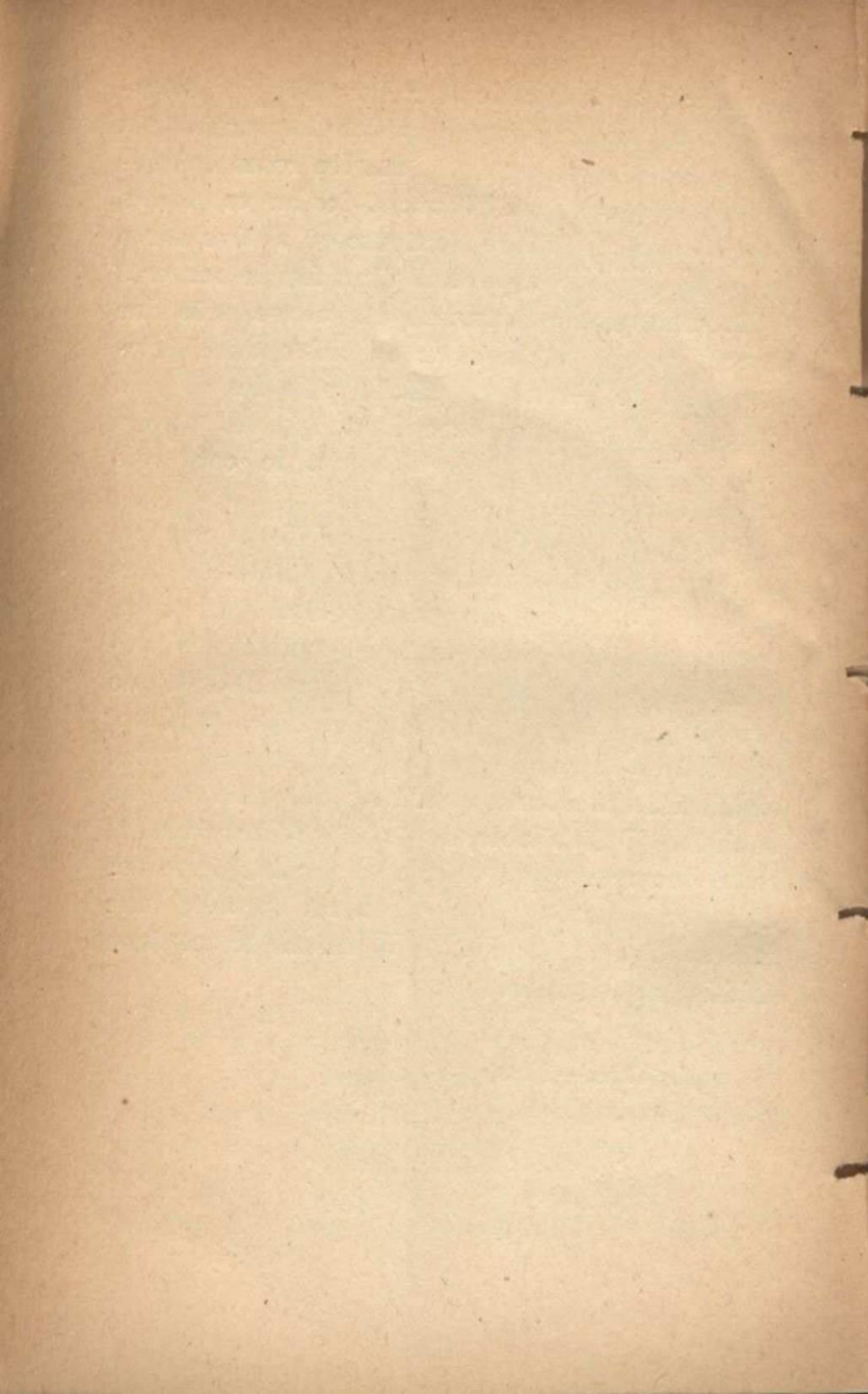
Et maintenant, la lune toute neuve, très fine et très arquée, règne seule au ciel opalisé, écla-boussant de jetons de laiton pâle les légères vagues clapotantes, cependant que le navire double Saint-Jean-d'Acre, et met le cap vers Caïffa, au pied du mont Carmel.

Descends vers l'horizon, lune de novembre, lune au pâle croissant mourant; abîme-toi dans les flots d'Occident, disparais comme mes rêves, comme mes ambitions réalisées, comme mes illusions affermies, comme cette terre d'Asie que demain je ne verrai plus! Mais, en dernière grâce, éclaire-le-moi encore un peu, ce continent aimé, où il m'a été donné, pendant près d'un an, de connaître l'inoubliable, de deviner le merveilleux, reste encore un peu orientale, avant de crouler aux occidents où je te rejoindrai bientôt, lune mélancolique et froide, lune asiatique, et lune asiatique la dernière!

Le Caire—Paris,

1920-1921.

---



# TABLE

---

	Pages.
<b>LA COLONNE DE MARACHE. . . . .</b>	<b>1</b>
I. La Route. . . . .	3
II. La Veille d'armes. . . . .	28
III. La Colonne. . . . .	37
IV. La Ville. . . . .	61
V. L'Exode. . . . .	82
VI. Le 13 février. . . . .	92
VII. La Résurrection. . . . .	119
 <b>RÉCITS DES MONTS AMANUS. . . . .</b>	 <b>125</b>
La Maison de la folle. . . . .	127
La Porte close. . . . .	183
Lendemains de colonne. . . . .	140
Harounié Ova. . . . .	146
 <b>RÉCITS DE LA GRANDE PLAINE. . . . .</b>	 <b>153</b>
L'Oignon cru et le petit piano. . . . .	155
Les Villages où l'on passe. . . . .	164
La Position de batterie du 21 juillet. . . . .	169
Le Quartier de la rive gauche. . . . .	172

LA CAMPAGNE EN DOUZE LUNES. . . . .	175
La lune de Rebi-ul-Airkh. . . . .	177
La lune de Djemazi-ul-Ewel. . . . .	179
La lune de Djemazi-ul-Airkh. . . . .	180
La lune de Redjeb. . . . .	181
La lune de Chaban. . . . .	183
La lune de Ramadan. . . . .	184
La lune de Chewal. . . . .	185
La lune de Zilcadé. . . . .	186
La lune de Zilhidjé. . . . .	188
La lune de Moharrem. . . . .	189
La lune de Sefer. . . . .	192
La lune de Rebi-ul-Ewel. . . . .	193

---

---

B. 2456. — Libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

---

